

62



781326

DU MEME AUTEUR

POÉSIE

Au Briu de l'Estona, Toulouse (I.E.O.), 1955.
Mains d'Aube, Rodez (Subervie), 1966.
La Quista de l'Aute, Toulouse (I.E.O.), 1971.

PROSE

Contes de l'Unic (sous presse), Toulouse (I.E.O., coll. A Tots).

PHILOLOGIE, LITTÉRATURE MÉDIÉVALE

Petite nomenclature morphologique du gascon, « Annales I.E.O. », Toulouse, 1959, pp. 5-36.

Les saluts d'amour du troubadour Arnaud de Mareuil, édition critique, Toulouse (Privat), 1961.

La langue occitane, Paris, P.U.F. (« Que sais-je ? »), 1963 ; 2^e éd. 1967 ; 3^e éd. 1973.

Les interférences linguistiques entre gascon et languedocien dans les parlers du Comminges et du Couserans — Essai d'aréologie systématique, Paris (P.U.F.), 2 vol., 1968.

Manuel pratique de philologie romane, vol. I, Paris (Picard), 1970 ; vol. II, Paris (Picard), 1971.

Nouvelle anthologie de la lyrique occitane du Moyen Age, Initiation à la langue et à la poésie des troubadours, Avignon (Aubanel), 1970 ; 2^e éd. 1972.

Manuel pratique d'occitan moderne, Paris (Picard), 1973.

Figures de pierre, figures de mots. Poèmes de troubadours et sculpture romane en Poitou-Saintonge, avec Jean-Claude Valin et Jean-Pierre Joly, éd. de l'O.R.A.C., Château-Larcher (Vienne), 1976.

La lyrique française au Moyen Age (XII^e-XIII^e siècles). Contribution à une typologie des genres poétiques médiévaux, vol. I (*Etudes*), Paris (Picard), 1977 ; vol. II (*Textes*), à paraître.

LES CLASSIQUES D'OC
AU BACCALAUREAT ET A LA LICENCE ES LETTRES
Collection dirigée par Claude Liprandi, Docteur es Lettres

UNIVERSITÉ DE PARIS-SORBONNE
SECTION DROIT
ÉCONOMIE
SCIENCES SOCIALES
ANTHOLOGIE —
DE LA PROSE OCCITANE
DU MOYEN AGE *

(XII^e-XV^e siècle)

TEXTES
avec Traductions, une Introduction et des Notes

par Pierre BEC

Professeur à l'Université de Poitiers
Directeur du Centre d'Etudes Supérieures de Civilisation Médiévale
Président de l'Institut d'Etudes Occitanes

VOLUME I :

Vidas et razons, chroniques et lettres, prose narrative (1)



66 8630/1



089 020550 4

(1) Le second volume comprendra : les grammaires et arts poétiques, la littérature religieuse et morale, la prose juridique, la prose didactique et scientifique, et un petit corpus épigraphique.



© by Aubanel 1977

ISBN 2-7006-0076-2

BIBLIOGRAPHIE GENERALE ET SOMMAIRE (1)

1. Grammaires et études linguistiques

- ALIBERT (L.), *Gramatica occitana segon los parlars lengadocians*, Tolosa, 1935 ; 2^e éd. Montpellier, C.E.O., 1976.
- ANGLADE (J.), *Grammaire de l'ancien provençal*, Paris (Klincksieck), 1921 ; 2^e éd. 1965.
- BALDINGER (K.), *La langue des documents en ancien gascon*, RLiR, XXVI, 1962, pp. 331-362.
- BEC (P.), *La langue occitane*, Paris, P.U.F. (coll. « Que sais-je ? »), 3^e éd. 1973.
- BEC (P.), *Manuel pratique d'occitan moderne*, Paris (Picard), 1973.
- BEC (P.), *Manuel pratique de philologie romane*, Paris (Picard), vol. I, 1970, pp. 395-554.
- BOUZET (J.), *Syntaxe béarnaise et gasconne*, Pau, 1963.
- GRAFSTRÖM (A.), *Etude sur la morphologie des plus anciennes chartes languedociennes*, Stockholm, 1968.
- GRANDGENT (A.), *An outline of the Phonology and Morphology of the old Provençal*, Boston, 1905.
- HENRICHSEN (A.-J.), *Les phrases hypothétiques en ancien occitan*, Bergen, 1955.
- LAFONT (R.), *La phrase occitane. Essai d'analyse systématique*, Paris (P.U.F.), 1967.
- LINDER (K.-P.), *Studien zur provenzalischen Verbalsyntax*, Tübingen, 1970.
- RONJAT (J.), *Grammaire istorique (sic) des parlers provençaux modernes*, 4 vol., Montpellier, 1930-32-37-41.
- SCHULTZ-GORA (O.), *Altprovenzalischs Elementarbuch*, Heidelberg, 1936.

(1) Cette bibliographie est évidemment succincte et plus particulièrement axée sur ce qui peut servir à l'étude de la prose occitane médiévale. Pour les livres et articles spécialisés concernant les textes eux-mêmes, voir à l'intérieur de l'ouvrage.

2. Dictionnaires (2)

- ALIBERT (L.), *Dictionnaire occitan-français*, Toulouse (I.E.O.), 1966 : langue moderne.
- LESPY (V.) et RAYMOND (P.), *Dictionnaire béarnais ancien et moderne*, 2 vol., Montpellier, 1887. Slatkine Reprints, Genève, 1970.
- LEVY (E.), *Petit Dictionnaire provençal-français*, 3^e éd., Heidelberg, 1961.
- LEVY (E.), *Provenzalisch Wörterbuch*, 8 vol., 1894-1918.
- MISTRAL (Fr.), *Le trésor du Félibrige*, Paris, 1885 ; 3^e éd. (Ediciooun Ramoun Berenguié), 1968.
- PALAY (S.), *Dictionnaire du béarnais et du gascon moderne*, 2^e éd., Paris (éd. du C.N.R.S.), 1961.
- RAYNOUARD, *Lexique roman ou Dictionnaire de la langue des troubadours*, 6 vol., Paris, 1836-1845.

3. Histoire de la littérature

- CAMPROUX (Ch.), *Histoire de la littérature occitane*, Paris (Payot), 1953 ; 2^e éd. 1970.
- LAFONT (R.) et ANATOLE (Chr.), *Nouvelle histoire de la littérature occitane*, 2 vol., Paris (P.U.F.), 1970.
- TAYLOR (R.-A.), *La littérature occitane du Moyen Age. Bibliographie critique*, Toronto Mediaeval Bibliogr., Univ. of Toronto Press, Toronto, 1976.

4. Anthologies diverses

- APPEL (C.), *Provenzalische Chrestomathie*, Leipzig, 1895-1930.
- BARTSCH (K.), *Chrestomathie provençale*, Elberfeld, 4^e éd., 1880.
- BARTSCH (K.), *Denkmäler der provenzalischen Literatur*, Stuttgart, 1856 ; reprint Amsterdam (Rodopi), 1966.
- BRUNEL (Cl.), *Les plus anciennes chartes en langue provençale. Recueil des pièces originales antérieures au XIII^e siècle, publiées avec une étude morphologique*, Paris, 2 vol., 1926-1952.
- BRUNEL (Cl.), *Bibliographie des manuscrits littéraires en ancien provençal*, Paris, 1935 ; Slatkine Reprints, Genève-Marseille, 1973.
- LUCHAIRE (A.), *Recueil de textes de l'ancien dialecte gascon d'après des documents antérieurs au XIV^e siècle*, Paris, 1881.
- MEYER (P.), *Documents linguistiques du Midi de la France, recueillis et publiés avec glossaires et cartes — Ain, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Alpes-Maritimes*, Paris, 1909.
- MILLARDET (G.), *Recueil de textes des anciennes dialectes landais*, Paris, 1910.
- NELLI (R.) et LAVAUD (R.), *Les Troubadours (Jaufre, Flamenca, Barlaam et Josaphat)*, Bibl. européenne (Desclée de Brouwer), 1960 ; vol. II : *Le trésor poétique de l'Occitanie*, 1966.

(2) Il faut également signaler les deux importants dictionnaires, en cours d'élaboration sous la direction de K. Baldinger : le *Dictionnaire onomasiologique de l'ancien gascon* (D.A.G.), et le *Dict. onomas. de l'ancien occitan* (D.A.O.).

INTRODUCTION

1. Finalité du livre

Ces deux volumes se proposent de donner une image relativement complète, fondée sur un choix réfléchi de textes, de la prose occitane du Moyen Age, c'est-à-dire pour une période allant du XII^e au XV^e siècle (1). C'est la première fois sans doute qu'une telle entreprise est menée à bien, et son intérêt didactique et « vulgarisateur » nous a paru a priori difficilement contestable : l'ouvrage s'adressant sans doute, beaucoup plus qu'aux philologues *stricto sensu*, au public plus large des amateurs de littérature, des historiens ou des occitanistes.

Une anthologie de la *prose* occitane, pourquoi ? Alors que paraît bien assise l'opinion que la littérature médiévale d'Occitanie a surtout été *poétique*, et tout particulièrement lyrique. Cette poésie s'étant au surplus diluée pour des raisons diverses, morte pour ainsi dire de sa propre mort, vers la fin du XIII^e siècle. Après cette date, on considère en effet que le charme est rompu ; qu'une fulgurance de deux siècles s'est à peu près éteinte, laissant néanmoins derrière elle quelques subtiles étincelles qui ont suffi à allumer, ailleurs et un peu plus tard, de nouveaux brasiers poétiques.

Pourquoi donc alors, la *prose* ? Eh bien, parce qu'il s'agit précisément de *prose*, et qu'il nous semble un peu gratuit de réduire plus ou moins toute une *scripta* bien typée, qui dura plus de quatre siècles, au seul météore

(1) Ce sont ces raisons chronologiques qui nous ont fait éliminer de cette anthologie des textes de *prose* pourtant intéressants comme par exemple la *Cronique niçoise* de Jean de Badat (1516-1567). De toute façon — d'une manière générale — les documents en *prose* se font de plus en plus rares après le XV^e siècle : le français remplaçant peu à peu l'occitan, comme cela apparaît souvent dans les chroniques de cette période.

prestigieux de la lyrique troubadouresque : cette image de marque qui a fini d'ailleurs par étouffer le reste dans la conscience de certains, et ce reste que l'on néglige aussi bien pour des raisons historiques qu'idéologiques. Il est en effet facile d'annexer, en appendice à la littérature « française », une production lyrique dont on ne sait pas bien comment elle a commencé et dont on ne veut pas savoir comment et pourquoi elle a fini. Comme si l'Occitanie médiévale, dans son épaisseur sociale et existentielle, se résument uniquement à cette lyrique, précieuse et aristocratique, à laquelle — il faut bien le dire — ne participait qu'une infime minorité de la société occitane du Moyen Age. Or cette conscience d'une occitanité linguistique concrète, en marge de la langue close et façonnée des troubadours, a bel et bien existé, du XII^e au XV^e siècle, comme en portent témoignage des traditions d'écriture qui reflètent (malgré d'évidentes divergences locales) une incontestable communauté de principes, liée aux nécessités bien terrestres d'une langue véhiculaire. On n'a peut-être pas assez fait remarquer que c'est précisément *après* le classicisme troubadouresque que se constitue (aux XIV^e-XV^e s.) une *koinê administrative*, déjà en germe au XII^e s., qui est sensiblement la même à Toulouse et à Limoges, à Marseille et à Forcalquier, et qui, par le prestige de Toulouse et des pays toulousains, mord assez largement, comme nous le verrons, en Gascogne orientale.

C'est donc cet aspect de langue *totale*, littéraire et véhiculaire, dans le temps et dans l'espace, que ce livre se propose d'illustrer. Nous sommes sans doute bien souvent aux antipodes de la poésie, avec ces textes de prose juridique, ces chartes, ces coutumes, ces procès-verbaux et ces chroniques parfois très terre-à-terre, ces testaments, ces *libres de vida* et ces lettres de marchand où il est certes moins question d'amour ou de lyrisme que de dattes, d'amandes ou d'anchois. Peu poétiques aussi sans doute, et peu littéraires, ces textes médicaux, astrologiques ou alchimiques, sur la manière, par exemple, de guérir une dysenterie ou une rage de dents ! Mais quelle richesse de vie n'y trouve-t-on pas, quel contact immédiat et presque charnel avec tous ces petits faits, certes bien prosaïques, mais qui constituaient la trame d'existences souvent très humbles.

Une prose donc pauvre en textes strictement littéraires et qui n'a rien de comparable, si l'on en juge d'après les

textes conservés, à l'essor de la prose dans le Nord (2). Mais ce qu'il y a de notable, c'est que toutes ces diverses manifestations textuelles se concentrent autour d'une seule et même langue, à partir de laquelle il est difficile de croire qu'elle n'a pas été le reflet, sinon d'une nationalité, dont le concept ne saurait se poser tel quel dans le cadre de la période considérée, mais incontestablement d'une certaine conscience d'appartenance à une même communauté. Il n'y a d'ailleurs pas que des textes à seule fonction véhiculaire : la grande tradition poétique médiévale se survit — même si elle s'y durcit — dans ces traités de grammaire et de poétique, dont nous aurons l'occasion de montrer comment ils représentent sans doute le premier essai dans le temps et dans l'espace roman d'une réflexion distanciée sur la création poétique. Tradition lyrique aussi dans ces *Vidas* et ces *Razons*, qui se fixent elles-mêmes en genres littéraires autonomes (3). Toute une littérature hagiographique aussi, avec par exemple un chef-d'œuvre comme la *Vie de sainte Douceline*, dont la technique narrative et les procédés stylistiques sont loin d'être sans intérêt. Et puis enfin — nous l'avons vu — cette participation étroite de l'occitan, à l'instar des autres langues européennes, à ce grand mouvement de traductions des XIV^e et XV^e siècles, et qui nous vaut des œuvres uniques comme le *Roman de Philomena* ou la magnifique version occitane de *Barlaam et Josaphat*. C'est donc l'image d'une *scripta* totale que nous voulons essayer de donner : *scripta* certes assez modeste eu égard aux documents conservés, mais *scripta* multiforme et qui, ajoutée aux restes parcellaires de la grande production troubadouresque, constitue un ensemble textuel qui dépasse sans doute, et de loin, la phase ancienne de bien des littératures « nationales ». Et n'oublions pas non plus que si cette production, qui s'échelonne sur quatre siècles, peut paraître relativement peu abondante,

(2) Cl. Brunel (*op. cit.*, p. XVI) fait remarquer que la prose littéraire, si l'on excepte les *Vidas*, se compose essentiellement d'œuvres historiques (40), religieuses (118) et didactiques (79). C'est donc essentiellement une littérature d'édification, avec une forte proportion de traductions (environ le tiers : 76 sur 247) : traductions du latin (66) ou du français (10).

(3) Le jugement de Cl. Brunel (*op. cit.*, pp. XVI-XVII) nous paraît néanmoins trop restrictif qui veut que cette « prose n'a d'importance pour l'histoire littéraire générale que par les œuvres de grammaire et de poétique... autrement dit autant qu'elles se rattachent à la poésie des troubadours ».

il est fort probable, comme le note Cl. Brunel, que, comme pour la lyrique, elle a dû être beaucoup plus riche si l'on remarque par exemple que le hasard ne nous a pas livré moins d'une trentaine de livres détruits.

2. Le choix des textes

Nous avons donc choisi nos textes dans les domaines les plus variés : *Vidas et razons, chroniques et lettres, prose narrative* (4), pour le premier volume ; *grammaires et arts poétiques, littérature religieuse et morale, prose juridique, prose didactique et scientifique*, pour le second volume, sans oublier enfin ce petit corpus épigraphique qui constitue un aspect, rarement considéré en soi, de la *scripta occitane du Moyen Age*. Les textes sont empruntés dans la très grande majorité des cas aux éditions spécifiques les plus récentes. Nous n'avons que très exceptionnellement fait appel aux vieilles anthologies classiques de Bartsch et d'Appel (en tout six fois sur un total d'une centaine de textes). La moisson est donc d'une certaine abondance, bien que nous ayons dû faire souvent des coupes sombres, soit dans la substance même des textes, soit dans leur représentativité. C'est ainsi que nous avons finalement rejeté des textes primitivement prévus comme le *Cartulaire d'Oloron*, les *Coutumes et Ordonnances de la ville de Limoges*, l'*Histoire abrégée de la Bible*, *Le Livre Noir de Périgueux*, l'*Elucidari de totas res naturals*, etc. ; ou encore le *Libre de memòrias* de Jacques Mascaro (XIV^e s.) (5) ou le traité de chirurgie de l'*Abulcasis* (XIV^e s.) (6). C'est à regret aussi que nous n'avons rien

(4) C'est la partie la plus importante de cette anthologie et sans doute la plus intrinsèquement intéressante d'un point de vue littéraire : nous y avons inclus la littérature hagiographique, malgré le caractère religieux de son contenu, parce qu'elle relève avant tout, formellement, d'une technique de récit.

(5) Le ms. en est conservé aux Archives municipales de Béziers ; éd. Ch. Barbier, « Rev. Lgs. Rom. », XXXIV, 1890, pp. 36-100 et 515-64 ; XXXVIII, 1895, pp. 12-26 et 206-20 ; XXXIX, 1896, pp. 5-25.

(6) Traduction du médecin arabe Aboul Kassim, avec ses magnifiques initiales ornées et ses nombreuses miniatures, disséminées dans le texte, représentant divers instruments de chirurgie. Le ms., encore inédit, en est conservé à la Section de Médecine de la Bibl. Univers. de Montpellier. Cf. Ch. de Tourtoulon, *La chirurgie d'Abulcasis, trad. en dialecte toulousain (bas pays de Foix) du XIV^e siècle*, « Rev. Lgs. Rom. », 1870, pp. 3-17 et 301-07.

retenu de la *scripta* navarraise, comme par exemple les diverses rédactions du *Fuero de Jaca*, qui représente un spécimen particulièrement intéressant de l'implantation de l'occitan juridique en Navarre et en Aragon (7). Mais il fallait bien se limiter pour ne pas grossir inconsidérablement ce petit livre.

3. Les normalisations graphiques

Et d'abord, pourquoi ces normalisations ? Nous voyons déjà, à ce propos, sourciller maint médiéviste chevronné, et nous devons avouer que nous avons nous-même longtemps hésité. Nous dirons donc d'abord pour notre défense (*cum grano salis*) qu'il eût été finalement beaucoup plus facile pour nous de reproduire les textes tels quels, avec tous les scrupules habituels du philologue, jusque dans les moindres inconséquences de leur graphie. Mais ce qui est indispensable dans une édition critique et philologique ne s'imposait sans doute pas dans un livre dont la finalité est tout autre. Bien au contraire ! Nous avons donc opté pour une normalisation discrète des différents textes, normalisation qui leur donne une certaine unité qui n'a rien d'artificiel, à la fois dans le temps et dans l'espace, et cela en allant simplement dans le sens des grandes tendances graphiques qui sont sous-jacentes, du XII^e au XV^e siècle, dans la plupart des textes médiévaux. Nous n'avons donc pas *modernisé*, mais uniquement *normalisé*. Mais comme, d'autre part, l'orthographe occitane moderne a remis en circulation, depuis une cinquantaine d'années, les principes traditionnels de notre langue, la continuité linguistique saute maintenant aux yeux. Et tel texte du XIII^e ou du XIV^e siècle qui, hérisse de ses inconséquences graphiques, pouvait sembler inaccessible à un lecteur d'aujourd'hui, apparaît désormais, au travers d'une vêture graphique plus rationnelle, d'une lecture presque moderne : la langue de la prose, c'est-à-dire la langue concrète de tous les jours, ayant finalement assez peu varié. Nous

(7) Cf. éd. M. Molho, *El Fuero de Jaca*, edición crítica, Zaragoza, 1964. Notons à ce propos, avec M. Molho, que les bibliothèques aragonaises et navarraises ne contiennent pas moins de 300 documents originaux rédigés en occitan et couvrant approximativement un siècle et demi : soit de 1230 à 1380.

devons dire au surplus que ce travail, parfois délicat, de normalisation graphique, nous semble d'un intérêt *linguistique* évident, dans la mesure où la recherche d'une norme sous-jacente, que ses écarts eux-mêmes ne font que confirmer, constitue déjà une réflexion et une distanciation méthodologique dont le résultat le plus immédiat est la conscience d'une certaine occitanité linguistique de l'écrit, dont nous avons déjà parlé, et qui, par-delà les divergences dialectales, semble bien avoir été senti d'un bout à l'autre du territoire.

Un mot maintenant sur les principes généraux de cette normalisation. Tout d'abord une discrimination dans le temps. Pour les textes en occitan standard, du XII^e au XV^e siècle inclus, nous avons *normalisé* en fonction de principes très simples, que nous exposons ci-après, et en harmonie avec les normes médiévales elles-mêmes. Pour les textes vraiment tardifs, ou conservés dans des manuscrits tardifs et dont la graphie était trop inconséquente ou trop francisée, nous avons opté pour une normalisation carrément moderne (par ex. la *Chronique en prose de la Croisade albigeoise*). Il est d'ailleurs intéressant de constater que, jusqu'au XV^e siècle, la normalisation se fait toujours avec beaucoup de facilité, en allant pour ainsi dire dans le sens du système ; mais qu'à partir de la fin du XV^e siècle ou au début du XVI^e, il s'agit véritablement de la *réorganisation* d'une graphie absolument anarchisante et qui a perdu presque toutes ses traditions et sa rigueur. Mais discrimination aussi dans l'espace, qui n'est pas moins intéressante, et qui concerne avant tout les textes gascons. Dans ce domaine, il faut en effet distinguer en gros deux *scriptae* : l'une, qu'on peut appeler la *scripta toulousaine*, et dont les principes généraux sont ceux de l'occitan commun (d'où une normalisation allant dans le même sens) ; l'autre, que nous appellerons *béarnaise*, et qui se caractérise dès l'origine par des principes graphiques qui lui sont propres et différents de ceux de la *scripta toulousaine* ; par ex. : emploi de -e final atone au lieu de -a (*cause*, p. *causa*), emploi de x pour /sh/ (*medix*, *deixar*, *aixi*, p. occ. commun *meteis*, *daissar*, *aissí*), de digraphes vocaliques du type *paa*, *boo*, p. *pan*, *bon*, *ben*. Dans ce cas, nous avons normalisé selon la *scripta toulousaine*, ce qui peut sembler une certaine distortion ; mais nous avons toujours donné en tête un exemple de la graphie originale. Enfin, dans le cas de caco-

graphies évidentes que nous avons dû corriger, nous le signalons dans une rubrique spécifique (*Normalisations*), au commencement des Notes.

Un mot maintenant sur les détails concrets de cette normalisation :

1. Nous notons partout le *-n* instable, même à l'intérieur des mots : ex. *pan*, *pans*, *ben*, *bens*, *conselh*, *ensem*, etc. (non *cosselh*, *essems*, etc.).
2. Nous notons la *proclise* par une apostrophe, l'*enclise asyllabique* par un point, l'*enclise pleine* par un tiret. Ex. *Dis-li lo reis e.l gardèt en la cara quant se n'anava*.
3. Le *-t* final après *n*, qu'il provienne de *r* ou de *d* latins, est toujours noté, aussi bien dans les mots grammaticaux que dans les formes du lexique. Ex. : *quant* (< QUANDO et QUANTU), *ont* (< UNDE), *vent* et *ventz* « vent », *mont* (< MUNDU) comme *mont* [< MONTE].
4. Le graphème final *-z* n'est employé qu'après un *-t*. Ex. *montz*, *ventz*, *perdutz*, *ditz*, *potz*, *fazètz*.
5. La distinction est toujours faite entre le graphème intervocalique *z*, correspondant sans doute à l'origine à une affriquée ou une interdentale, et le graphème *s*, notant une sifflante sonore simple. Ex. : *auzèl*, *fazer*, *nuza* / *ròsa*, *gelosa*, *cortesia*, etc. Exception est toutefois faite dans les textes tardifs où le *z* est absolument inconnu du ms. dans cette position (8).
6. L'aperture vocalique de /o/ et de /e/ est toujours marquée par un accent : *còr*, *mòrt*, *jòi*, *jòc* / *flor*, *amor*, *jorn*, *mot* ; *vèrs*, *pèl*, *lèga* / *vers*, *pel*, *lega* (9). Nous respectons en revanche les dualités *com* / *cum* et *lor* / *lur*.
7. Suppression du *h* étymologique et latinisant. Ex. : *òm*, *onor*, *umil* (non : *hòm*, *honor*, *humil*).
8. Simplification des graphies latinisantes, surtout dans les textes religieux. Ex. : *profecia* (non *prophecia*), *Jesús Crist* (non *Jhesus Christ*), *anma*, *femna* (non *anima*, *femina*).

(8) En conséquence, le suff. *-eza* (< ITIA) est toujours noté par *z*; ex. : *largeza*, *tristeza*, etc.

(9) Pour ces différents problèmes graphiques, en rapport avec la prononciation de l'ancien occitan, cf. notre *Nouvelle Anthologie de la lyrique occitane du Moyen Age*, Avignon, Aubanel, 2^e éd. 1972, pp. 87-89.

9. Fixation graphique des mots-outils fréquents, surtout lorsqu'une dualité graphique peut fausser l'interprétation. Ex. : *mout* « beaucoup » / *mot* « mot » ; *quar* (subordonnant) / *car* (coordonnant) ; *aissi* « ainsi » / *aici* « ici », *ditz* (< DICT) / *dis* (< DIXIT), etc.

Il s'agit donc — nous semble-t-il — d'une normalisation systématique et concrète, mais aussi prudente et respectueuse du texte dans ses données fondamentales. De toute façon, son caractère pratique et didactique nous paraît indéniable : l'examen du texte original, dont les références sont données, restant toujours possible et éventuellement souhaitable.

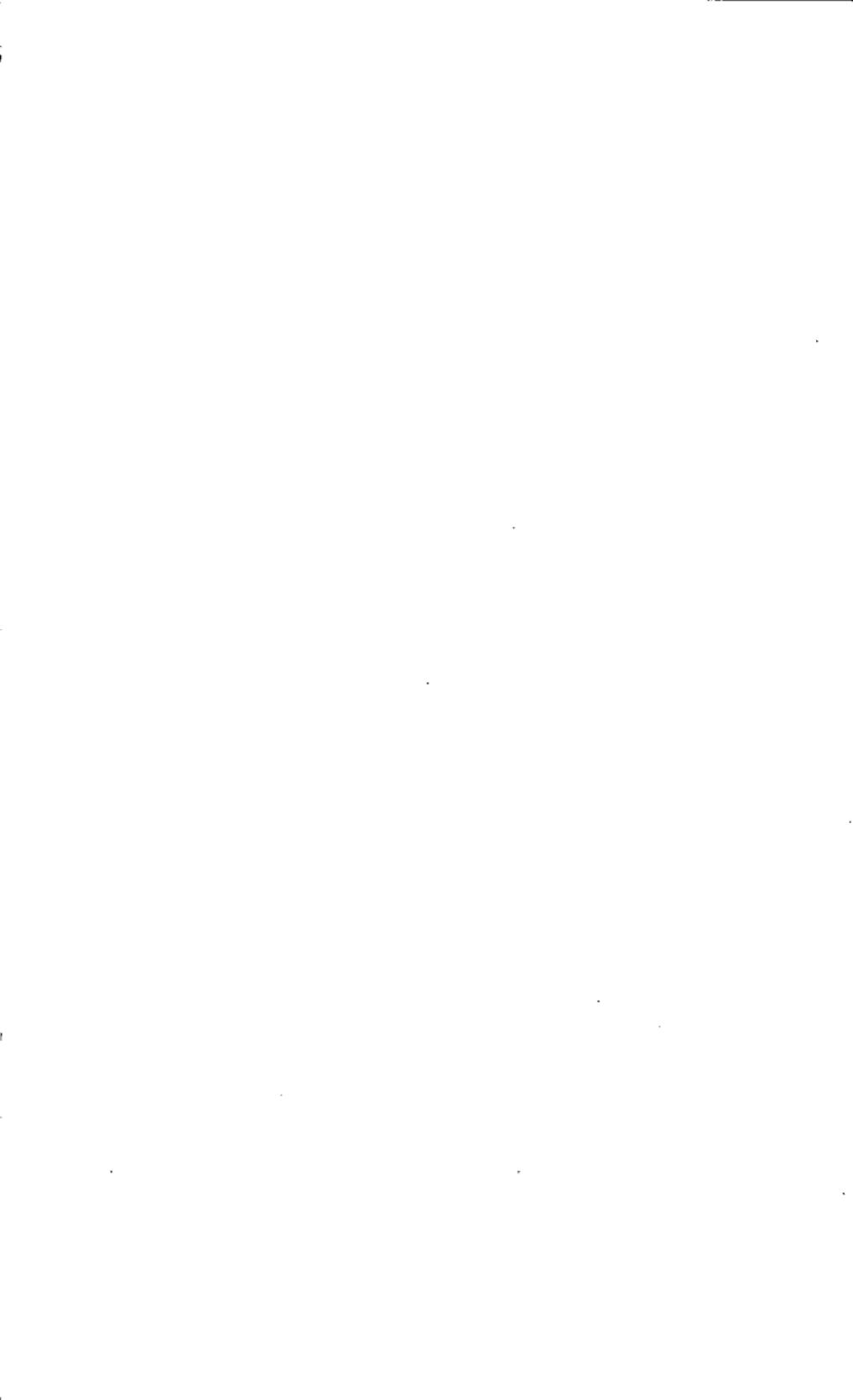
4. **Introductions — Notes — Glossaire**

Chaque texte (ou ensemble d'extraits d'une même œuvre) est précédé d'une introduction plus ou moins longue selon son intérêt, qui le replace dans son contexte (littéraire, historique, juridique, etc.). Il est suivi de notes, généralement réduites à l'indispensable, et dont le seul but est de favoriser sa compréhension. Nous avons en effet préféré l'abondance des textes à celle de leurs commentaires. De toute façon la traduction des textes doit permettre, la plupart du temps, leur compréhension en profondeur ; ou du moins proposer, dans le cas d'obscurités ou d'incertitudes, une première interprétation. N'oublions pas en effet que la plus grande partie de ces documents n'avait jamais été traduite.

Quant aux difficultés de vocabulaire, elles sont expliquées : soit dans les *Notes*, quand il s'agit de termes à signification très particulière et pratiquement limitée au seul texte ; soit dans le *Glossaire* final (qui paraîtra dans le second volume), quand il s'agit au contraire de vocables d'usage très général et d'attestation fréquente. Ce *Glossaire*, de quelque 700 formes, ne résout évidemment pas tous les problèmes et ne dispense pas de la consultation éventuelle d'un dictionnaire. Mais là encore, nous avons voulu aller à l'essentiel, sans l'encombrer de formes et de concepts encore absolument courants dans la langue d'aujourd'hui (tels que *pan*, *vin*, *aiga*, *vaca*, etc.) et dont les glossaires des éditions critiques sont parfois encombrés. L'occitan, même ancien, n'est pas considéré ici comme du

sanscrit ou du turc pré-islamique, mais comme une langue moderne, encore familière à plus d'un, et à laquelle on veut redonner sa dimension diachronique et, partant, sa dignité culturelle.

Nous ne saurions terminer cette introduction sans remercier très cordialement tous ceux qui ont bien voulu nous aider dans notre collecte, en nous procurant des textes d'accès parfois difficile : en particulier nos amis occitanistes G. Bazalguès, J. Boisgontier, G. Gonfroy et R. Lafont.



I

VIDAS ET RAZONS



VIDAS ET RAZONS DES TROUBADOURS

Les textes ainsi nommés et typologiquement voisins, de longueur inégale et presque tous anonymes, se divisent en deux catégories : les *vidas*, sorte de notices biographiques assez courtes (env. de 5 à 20 lignes) et les *razons* (> lat. *RATIONES*), explications, commentaires des poésies, généralement plus longues. *Vidas* et *razons* atteignent un chiffre approximatif de 225 et concernent 101 troubadours, en y comprenant les poètes catalans et italiens. Leur importance est sans rapport avec la notoriété de tel ou tel troubadour et semble dépendre plutôt du degré d'information du « biographe ». Les troubadours les plus anciens par exemple (Guillaume de Poitiers, Marcabrun, Cercamon) n'ont que quelques lignes et l'on n'a pas conservé de *razon* sur les poésies de Jaufre Rudel ; de grands poètes comme Bernard de Ventadour et Arnaud Daniel, d'autre part, n'en ont qu'une.

Rédigés au XIII^e siècle et encore au début du XIV^e siècle par divers auteurs sans doute, dont deux seuls se sont nommés (Uc de Saint-Circ et Miguel de la Tor), ces textes n'en présentent pas moins des traits spécifiques communs (dans la conception, les structures, les formules et les thèmes), qui tendent à les faire fonctionner comme de véritables genres : on voit par exemple que les ms. du XIV^e s. ne les intercalent plus entre les poésies mais les transcrivent à part et à la suite les uns des autres.

Leur finalité semble claire. Ils se proposaient de maintenir la réputation d'un poète (vivant ou mort) et d'attirer l'attention des auditeurs sur tel ou tel troubadour dont le récitant allait interpréter les œuvres. La *vida* correspondait donc à la notice biographique d'une anthologie moderne, la *razon* au commentaire circonstanciel. Mais les relations profondes entre la pièce et son commentaire ne sont pas toujours claires. On pense que les *razons* (et peut-être aussi les *vidas*) devaient être récitées en manière de prélude. Mais on peut s'étonner parfois des contresens commis par le biographe et se demander comment le public les recevait. Ce qui est certain, c'est que l'on constate, au cours du XIV^e siècle, une tendance à l'amplification, en relation avec la constitution d'un *genre* autonome, qui en fait de véritables petites nouvelles en prose, dont s'inspireront parfois les conteurs italiens, en particulier l'auteur du *Novellino*. Quoi qu'il en soit, ces

petites narrations sont vraisemblablement l'œuvre de jongleurs, ce qui expliquerait certains des contresens, volontaires ou non, et de jongleurs ayant parfois vécu dans l'entourage même du troubadour : comme cela apparaît dans la précision topographique de certaines *vidas*. On sait d'ailleurs que Uc de Saint-Circ était jongleur.

Réalité et fiction

Il ressort de ce qui précède que le but des *vidas* et des *razons* ne semble pas avoir été jamais la véracité historique, dont le jongleur-auteur ne se souciait guère. Même dans le commentaire de pièces historico-politiques comme les sirventés de Bertrand de Born, l'information demeure superficielle, ou semée d'erreurs et de confusions. A plus forte raison quand il s'agit de poésies amoureuses, dont l'argument même excitait l'imagination et le désir de raconter une *histoire*. On a pu donc parler, à leur sujet, de « vies romancées » avant la lettre. En fait, l'information des *razons* est souvent puisée dans les pièces elles-mêmes.

Les *vidas* méritent-elles plus de confiance ?

Certes, elles fournissent dans bien des cas des renseignements exacts et précieux (en particulier pour ce qui est du lieu d'origine, de la famille et de la condition sociale du troubadour) ; mais elles fourmillent aussi d'affirmations gratuites et d'indications sans fondement. Le « biographe » en effet altère fréquemment les renseignements qu'il possède, soit sciemment, soit par oubli, et puise parfois dans les vers mêmes du troubadour ou dans ceux de quelque confrère. Comme nous l'avons dit, il paraphrase et développe en prose un texte en vers, qu'il interprète souvent à sa fantaisie ; ou bien il fait œuvre de pure imagination en attribuant par exemple à tel troubadour des faits relatifs à un autre.

Ce qui ne doit quand même pas nous conduire à une défiance systématique à l'égard de l'information donnée. Il ne semble pas que le « biographe » ait voulu délibérément tromper son public et la postérité. Disons plutôt que, comme les chroniqueurs du Moyen Age, il n'a pas cru déloyal de mêler réalité et fiction et d'inventer, ou de déformer, pour présenter une belle *histoire*, dans le cadre d'un genre qui a acquis ses traits typologiques propres. Il ne faut surtout pas voir dans les *vidas* et *razons* une chronique de la société de l'époque.

Succès et intérêt

Vidas et *razons* ont connu un indéniable succès, depuis le XIII^e siècle jusqu'au XVIII^e siècle. Ce succès est prouvé par le nombre important des ms. qui nous ont conservé ces textes : une vingtaine environ, tous fragmentaires, du XIII^e au XVIII^e s., mais surtout des XIII^e et XIV^e s. Comme tout ce qui concerne l'ancienne littérature occitane, ces ms. sont soit catalans, soit français, soit surtout italiens : ce qui explique un certain nombre d'italianismes (vénétismes) qui sont le fait, non des auteurs, mais des copistes.

Pour le lecteur et l'exégète d'aujourd'hui, *vidas* et *razons* restent malgré tout précieuses comme sources d'informations, puisque sans elles nous ne saurions rien sur certains troubadours. Du point de vue interne, elles constituent un premier essai de biographie littéraire et de commentaire textuel. Leur langue, simple jusqu'au dépouillement, leur style un peu formulaire et stéréotypé n'enlèvent rien à leur intérêt narratif qui peut atteindre parfois une réelle beauté. Ces brefs récits représentent en outre un des meilleurs spécimens de la prose occitane du Moyen Age et méritent bien, en somme, comme on l'a remarqué, « la faveur dont ils ont joui au cours des siècles ».

1

ARNAUTZ DANIEL¹*Razon (1)*

E fon aventura qu'el fon en la cort del rei Richart d'Englaterra², et estant en la cort, uns autres joglars escomés-lo com el trobava en pus caras rimas que el³. Arnautz tenc çò ad esquern e feron messions, cascuns de son palafré, que no fera⁴, en poder del rei. E.l reis enclaus cascun en una cambra. E N'Arnautz, de fasti que n'ac, non ac poder que lacès un mot ab autre. Lo joglars fetz son cantar lèu e tòst ; et els non avian mas détzel jorns d'espazi, e devia.s jutjar per lo rei a cap de cinc jorns. Lo joglars demandèt a N'Arnaut si avia fach, e N'Arnautz respós que òc, passat a tres jorns ; e non n'avia pensat. E.l joglars cantava tota nuech sa cançon, per çò que ben la saubés. E N'Arnautz pensèt co.l traissés esquern⁵ ; tant que venc una nuech, e.l joglars la cantava, e N'Arnautz la va tota arretener, e.l son. E quant foron denant lo rei, N'Arnautz dis que volia retraire sa chançon, e commencèt mout ben la chançon que.l joglars avia facha. E.l joglars, quan l'auzic, gardèt-lo en la cara, e dis qu'el l'avia facha. E.l reis dis co.s podia far ; e.l joglars preguèt al rei qu'el ne saubés lo ver ; e.l reis demandèc a N'Arnaut com èra estat. E N'Arnautz contèt-li tot com èra estat, e.l reis ac-ne gran gaug e tenc çò tot a grant esquern ; e foron aquitiat li gatge, et a cascun fetz donar bèls dons. E fo donatz lo cantar a N'Arnaut Daniel, que ditz :

Anc ieu no l'ac, mas ela⁶ m'a.

Et aicí trobaretz de sa òbra.

(1) Op. cit., pp. 62-63. *Vidas* et *razons* sont classées par ordre alphabétique, d'après le nom du troubadour.

Traduction

Et il arriva qu'il fut à la cour du roi Richard d'Angleterre et, tandis qu'il était à la cour, un autre jongleur le défia, [prétendant] qu'il « trouvait » en rimes plus précieuses que lui. Arnaud tint cela pour dérision et ils parièrent — chacun sur son cheval qui serait à la discréption du roi — que [l'autre] n'en ferait pas autant. Le roi enferma chacun d'eux dans une chambre. Et Arnaud, de l'ennui qu'il en eut, ne fut pas capable de lier un mot à l'autre. Le jongleur fit sa chanson facilement et vite ; et ils n'avaient que dix jours de délai, et le roi devait rendre son jugement au bout de cinq jours. Le jongleur demanda à Arnaud s'il avait terminé ; Arnaud répondit que oui, depuis trois jours passés, mais il n'y avait [même] pas pensé : tandis que le jongleur chantait sa chanson toute la nuit, pour bien la savoir. Arnaud réfléchit alors à la manière de lui jouer un bon tour. Une nuit que le jongleur la chantait, Arnaud se mit à la retenir tout entière, ainsi que l'air. Et lorsqu'ils furent devant le roi, Arnaud dit qu'il voulait exécuter sa chanson, et il se mit à chanter fort bien la chanson que le jongleur avait faite. Le jongleur, quand il l'entendit, le dévisagea et déclara que c'était lui qui l'avait composée. Et le roi demanda comment cela pouvait être ; le jongleur pria le roi de lui dire la vérité, et le roi demanda à Arnaud comment cela s'était passé. Arnaud lui raconta alors comment les choses étaient advenues : le roi en eut grande joie et tint toute l'affaire pour une bonne plaisanterie. Les gages furent libérés, et le roi fit donner à chacun de beaux présents. Et l'on donna à Arnaud Daniel la chanson, qui dit :

Jamais je ne l'eus, mais elle m'a...

Et vous trouverez ici [quelques extraits] de son œuvre.

NOTES

1. Troubadour périgourdin, originaire de Ribérac (Dordogne) et dont la carrière poétique s'étend de 1180 à 1210 environ. Elevé par Dante et Pétrarque au premier rang des troubadours, A. Daniel est sans doute le représentant le plus illustre et le plus doué du *trobar ric* et l'un des plus savants ouvriers en vers du Moyen Age. On conserve de lui dix-huit pièces dont deux seulement avec la musique.

2. Il s'agit de la cour de Richard Cœur de Lion, à Poitiers, au château comtal et ducal de Tour-Maubergeon (aujourd'hui palais de justice) : soit de 1189 à 1191 (avant la croisade de Richard), soit de 1194 (retour de captivité) à 1199. De toute façon, le thème de la nouvelle se retrouve ailleurs.

3. « le défia (*escomés-lo*), [prétendant] qu'il trouvait en rimes plus précieuses que lui ».

4. « et ils parièrent — chacun [gageant] son palefroi — que [l'autre] n'en ferait pas autant ».

5. « Et Arnaud pensa comment il pourrait lui jouer un bon tour ».

6. *ela m'a* : *ela* se rapporte à *Amors* (fém. dans l'ancienne langue). La pièce ici citée est le n° VII de l'édition de G. Toja (A.D., *Canzoni*, Firenze, 1961). Voici la traduction de la strophe : « jamais je ne l'eus mais lui, Amour, me tient toujours en son pouvoir, et me rend triste et joyeux, sage et fou, comme quelqu'un qui ne saurait en rien se révolter contre lui. Car Amour commande qu'on le serve et qu'on le courtise et c'est pour cela que j'attends de sa part, avec patience, le beau destin qui me sera réservé ».

2

ARNAUTZ DE MARUELH¹1. *Vida* (1)

Arnautz de Meruòlh si fo de l'evescat de Peiregòrs, d'un castèl que a nom Meruòlh, e fo clèrgues de paubra generacion. E car non podia viure per las soas letras, el se n'anèt per lo mont. E sabia ben trobar e s'entendia ben². Et astre et aventura lo condús en la cort de la comtessa de Burlatz, qu'èra filha del pro comte Raimon, mulher del vescomte de Bezèrs, que avia nom Talhafèr³.

Aquel N'Arnautz si èra avinenzòm de la persona e cantava ben e lesia romans⁴. E la comtessa sil fazia grant ben e grant onor. Et aquest s'enamorà d'ela e si fazia cançons de la comtessa, mas non las ausava dire ad ela ni a negun per nom qu'el las agués faitas, ans dizia qu'autre las fazia.

Mas si avenc qu'amors lo forçà tant qu'el fetz una cançon, la quals comença :

La franca captenença.

Et en aquesta cançon el li descobrí l'amor qu'el li avia. E la comtessa non l'esquivà, ans entendèt sos prècs e los receup e los grazí. E garní-lo de grantz arnés e fetz-li grant onor e dèt li baudesa de trobar d'ela⁵; e venc onratz òm de cort. E si fetz mantas bonas chançons de la comtessa, las quals cançons mostren que n'ac de grans bens e de grans mals⁶.

2. *Razon* (2)

Vos avètz entendut qui fo Arnautz de Maruelh e com s'enamorèt de la comtessa de Bezèrs, qu'èra filha del bon comte Raimon de Tolosa, maire del vescomte de Bezèrs,

(1) Ed. Boutière-Cluzel, pp. 32-33.

(2) *Op. cit.*, pp. 36-37.

que.ilh Francés auciron quan l'agron pres a Carcassona⁷; la qual vescomtessa èra dicha comtessa de Burlatz, per çò qu'ela fo nada dins lo castèl de Burlatz. Molt li volia grant ben Arnautz as ela e moltas bonas chançons en fetz de leis e molt la preguèt ab gran temença, et ela volia grant ben a lui.

E.l reis N'Amfos⁸, qu'entendia en la comtessa, s'aperceup quez el volia ben az Arnaut de Maruelh, e si.n fo fòrt gelós e dolentz quant vit los semblantz amorós qu'ela fazia az Arnaut et auzit las bonas chançons qu'el avia fait d'ela. Si la ocaisonèt d'Arnaut⁹, e dis-li tant e tant li fetz dire, qu'ela donèt comjat az Arnaut e.lh castigà¹⁰ que mai no.lh fos denant, ni mais non fezés chançons d'ela e qu'el del tot se degués partir et estraire de l'amor d'ela et dels sieus près d'ela.

Arnautz de Maruelh, quant auzit lo comjat enaissí, fo sobre totas dolors dolentz, e si se partit com òm desesperatz de leis e de sa cort et anèt-se.n a.N Guilhem de Montpeslier¹¹, qu'era sos amics e son sénher. Et estèt lonc temps ab lui; e lai plais e lai plorèt, e lai fetz aquesta chançon que ditz :

*Molt èron douç mei consir,
la qual es escriuta aicí, com vos auziretz.*

Traduction

1.

Arnaud de Mareuil était de l'évêché de Périgord, d'un château qui a nom Mareuil ; ce fut un clerc de pauvre origine. Et comme il ne pouvait vivre de son instruction, il s'en alla de par le monde. Il savait bien « trouver » et apprécier la poésie (?). Et le destin et l'aventure le menèrent à la cour de la comtesse de Burlatz, qui était la fille du preux comte Raimon, et l'épouse du vicomte de Béziers, qui avait pour nom Taillefer.

Cet Arnaud était un homme avenant de sa personne, il chantait bien et lisait des œuvres en langue vulgaire. La comtesse lui faisait grand bien et grand honneur. Et il s'éprit d'elle et composait des chansons sur elle ; mais il n'osait dire, à elle ni à personne, qu'il les avait composées

(/ mais il n'osait les lui réciter ni dire à personne qu'il... ?) ; il disait au contraire que c'était un autre qui les composait...

Mais il advint qu'Amour lui fit tant de violence qu'il fit une chanson, qui commence ainsi :

La noble attitude...

et dans laquelle il lui découvrit l'amour qu'il avait pour elle. La comtesse ne le refusa pas, mais fut attentive à ses prières, qu'elle accepta et agréa. Elle le pourvut de grands équipements, lui fit grand honneur et lui donna la hardiesse de composer sur elle : il devint [ainsi] un homme honoré à la cour. Et il fit maintes bonnes chansons au sujet de la comtesse, lesquelles montrent qu'il en eut de grands biens et de grands maux.

2.

Vous avez entendu qui fut Arnaud de Mareuil et comment il s'éprit de la comtesse de Béziers, qui était fille du bon comte Raimon de Toulouse, et mère du vicomte de Béziers, celui que les Français tuèrent après l'avoir fait prisonnier à Carcassonne. Cette vicomtesse était appelée comtesse de Burlatz, car elle était née dans le château de Burlatz. Arnaud l'aimait beaucoup et il composa beaucoup de bonnes chansons à son sujet. Il la pria d'amour longtemps avec beaucoup de timidité et elle, de son côté, lui voulait grand bien.

Mais le roi Alphonse, qui courtisait la comtesse, s'aperçut qu'elle voulait du bien à Arnaud de Mareuil ; et il fut fort jaloux et affligé quand il vit les amoureuses manières qu'elle avait envers Arnaud, et entendit les bonnes chansons qu'il avait composées sur elle. Alors le roi l'accusa à propos d'Arnaud, et lui en dit tant et lui en fit tant dire qu'elle donna congé à Arnaud. Elle lui ordonna de ne plus jamais se trouver devant elle, de ne plus composer de chansons sur elle, de se départir complètement de l'amour qu'il avait pour elle et des prières courtoises qu'il lui adressait.

Arnaud de Mareuil, quand il s'entendit exprimer un tel congé, fut affligé au-delà de toutes douleurs ; il se sépara, en homme désespéré, de la dame et de sa cour, et s'en alla auprès de Guillaume de Montpellier, qui était son ami et son seigneur. Il séjourna longtemps auprès de lui ; et c'est là que, se lamentant et pleurant, il composa cette chanson qui dit :

*Très douces étaient mes pensées...
laquelle chanson est écrite ici, comme vous allez l'entendre.*

NOTES

1. Troubadour périgourdin, originaire de Mareuil-sur-Belle (Dordogne). Protégé de la comtesse de Béziers, Azalaïs de Burlatz, qui fut sa principale inspiratrice, du roi-troubadour Alphonse II d'Aragon dont il fut aussi le rival, comme cela est dit dans la *razon* suivante, et de Guillaume VIII de Montpellier, il nous laisse 25 chansons d'attribution certaine, cinq *saluts d'amour* et un *enseñhamen*. Sa carrière poétique se situe entre 1171 et 1190.

2. Passage vraisemblablement corrompu. *S'entendre (en)* signifie généralement « être amoureux de, courtiser ». Ici, il semble que l'expression ait interféré avec la locution technique *trobar et entendre* qui apparaît fréquemment dans les *Vidas* et les traités poétiques médiévaux, avec le sens probable de « trouver en faisant preuve de compétence / d'imagination (?) » (cf. vol. II, 1,3).

3. Azalaïs de Toulouse, fille du comte Raimon V (1184-94), élevée au château de Burlatz (arrond. de Castres). Elle épousa, en 1171, le vicomte de Béziers et de Carcassonne, Roger II, dit Taillefer.

4. *lesia romans* (pour *legia*). Arnaud passe pour avoir eu des connaissances littéraires assez étendues.

5. « Elle le pourvut de grands équipements, lui fit grand honneur et lui donna la hardiesse de la chanter dans ses vers » (litt. *de trouver d'elle*).

6. Pour ces « grands biens » et ces « grands maux », voir la *razon* suivante.

7. Pour le vicomte de Béziers, cf. *Vida*, note 3. Il n'est pas certain qu'il ait été tué par les Français, au siège de Carcassonne. D'après la *Cançon de la crosada*, il fut fait prisonnier par Simon de Montfort, après la chute de Béziers, et mourut en 1209 dans les prisons de sa propre ville.

8. Alphonse II d'Aragon (mort en 1196).

9. « Ainsi l'accusa-t-il [à propos] d'Arnaud ».

10. *castigà* : pour *castiguèt*. Les prétérits en -à coexistent, dans les *Vidas* et les *Razons*, avec les formes régulières en -èt. Bien que ces formes ne soient pas inconnues en occitan (en particulier en gascon et en occ. pyrénéen), il est plus probable qu'il s'agisse ici d'italianismes, plus particulièrement de vénétismes.

11. Guillaume VIII (mort en 1202), époux d'Eudoxie de Constantinople. Sa cour fut accueillante à plusieurs troubadours.

3

BERTRANS DE BORN¹*Razon (1)*

En lo temps et en la sazon que lo reis Richartz d'Engleterra guerrejava ab lo rei Felip de França, si foron amdui en camp ab tota lor gent². Lo reis de França si avia ab se Francés e Bergonhons e Campanés e Flamencs e cels de Beiriu ; e.l reis Richartz avia ab se Englés e Normantz e Bretons e Peitavins e cels d'Angieu e de Torrena³ e dal Maine e de Saintonge e de Lemosin, et èra sobre la riba d'un flum que a nom Seura, lo quals passa al pè de Niort⁴. Et l'una òstz si èra d'una riba e l'autra òstz èra de l'autra, et enaissí esteron quinze jorns e chascun jorn s'armavan et aparelhavan de venir a la batalha ensems. Mas arcivesque et evesque et abat et òme d'òrde, que cercavan patz, èran en mieg e defendian que la batalha non fos.

Et un dia foron armat tuit aquilh qu'èran ab lo rei Richart et esqueirat de venir a la batalha e de passar la Seura, e li Francés s'armèren e esqueirèren. E li bon òme de religion foron ab las crotz en bratz, pregant Richart e.l rei Felip que la batalha non degués èsser. E.l reis de França dizia que la batalha non remanria, si.l reis Richartz no.lh fazia fezeutat de tot çò que avia de ça mar⁵, del ducat de Normandia e del ducat de Quitània e del comtat de Peitieus, e que.il rendés Guisòrt⁶, lo qual lo reis Richartz l'avia tòut. Et En Richartz, quant auzí aquesta paraula qu.l reis Felips demandava, per la grant baudeza qu'el avia, — car li Campanés avian a lui promés que no.lh serion a l'encontra per la grant quantitat dels esterlins que avia semenatz entre lor — si montèt en destrèr e mes l'elm en la tèsta e fai sonar las trombas e fai

(1) Op. cit., pp. 121-123.

desfar los sieus confanons contra l'aiga per passar outra, e aordenà las esqueiras dels barons e de la soa gent per passar outra, a la batalha. E.l reis Felips, quant lo vi venir, montèt en destrèr e mes l'elme en tèsta, e tota la soa gentz montèron en d'estriers e preseron lor armas per venir a la batalha, trait li Campanés, que non metèron elmes en tèsta.

E.l reis Felips, quant vi venir En Richart e la soa gent ab tant grant vigor e vi que.ilh Campanés non venion a la batalha, el fon avilitz et espaventatz, et començà⁷ far apelar los arcivesques e.ls evesques et òmes de religion, totz aquels que l'avion prenat de la patz far ; e preguèt-lor qu'ilh anèsson pregar En Richart de la patz far e del concòrdi, e si lor promés de far e de dir aquela patz et aquel concòrdi del demant de Gisòrt e del vassalatge que.ilh fazia En Richartz⁸. E li sant òme vengron ab las crotz en bratz contra lo rei Richart, plorant qu'el agués pietat de tanta bona gent com avian el camp, que tuit èron a morir, e que.s volgués la patz ; qu'il farijan laissar Guisòrt e.l rei partir de sobre la soa terra. E li baron, quant auziron la grant onor que.l reis Felips li presentava, foron tuit al rei Richart e conselhèron-lo qu'el presés lo concòrdi e la patz. Et el, per los prècs dels bons òmes de religion e per lo conselh dels seus barons, si fetz la patz e.l concòrdi, si qu'el reis Felips li laissèt Guisòrt quitament, e.l vassalatges remàs en pendent si com el estava, e partit-se del camp, e.l reis Richarts remàs.

E feiron jurar ambedui la patz a dètz ans⁹ e desfeiron lor òstz e dèiron comjat als soudadiers, e vengron escars et avars ambedui li rei, e cobe, e no vòlgron far òst ni despendre si non en falcons et en austors et en cans et en lebriers et en comprar tèrras e possessions et en far tòrt a lor barons. Dont tuit li baron del rei de França foron trist e dolent e li baron del rei Richart, car avian la patz facha per que chascuns dels dos reis èra vengutz escars e vilans. E.N. Bertrans de Born si fo plus iratz que neguns dels autres barons, per çò quar el non se delectava mais en guerra de si e d'autrui, e mais en la guerra dels dos reis ; per çò que, quant il avian, li dui rei, guerra

ensems, el avia d'En Richart tot çò qu'el volia d'avoir e d'onor, et èra temsutz d'amdós los reis per lo dire de la lenga¹⁰. Dont el, per volontat qu'el ac que il rei tornèsson a la guerra e per volontat qu'el vi als autres barons, si fetz aquest sirventés lo quals comença :

Pòis li baron son irat ni lor pesa.

Traduction

Au temps et à l'époque où le roi Richard d'Angleterre guerroyait contre le roi Philippe de France, ils se trouvèrent tous deux sur le champ de bataille avec tous leurs gens. Le roi de France avait avec lui les Français, les Bourguignons, les Champenois, les Flamands et ceux de Berry ; le roi Richard avait les Anglais, les Normands, les Bretons, les Poitevins, ceux d'Anjou et de Turenne, ceux du Maine et de Saintonge et ceux du Limousin. Et cela se passait sur la rive d'un fleuve qui s'appelle la Sèvre, et qui passe au pied de Niort. L'une des armées était sur une rive, et l'autre armée sur l'autre rive. Et c'est ainsi qu'ils demeurèrent quinze jours, et chaque jour elles s'armaient et se préparaient à engager la bataille. Mais il y avait parmi eux des archevêques, des évêques, des abbés et des religieux qui recherchaient la paix et les empêchaient de livrer bataille.

Un jour, tous ceux qui étaient avec le roi Richard se trouvèrent armés et rangés pour livrer bataille et passer la Sèvre ; [de leur côté] les Français s'armèrent et se mirent en rangs. Mais les bons religieux prirent les croix entre leurs bras et allèrent prier Richard et le roi Philippe de ne pas engager la bataille. Le roi de France déclara alors que la bataille ne serait évitée que si le roi Richard se déclarait feudataire envers lui de tout ce qu'il possédait de ce côté de la mer, du duché de Normandie, du duché d'Aquitaine et du comté de Poitiers ; et que le roi Richard lui rendît Gisors, qu'il lui avait ravi. Mais Richard, quand il entendit les exigences que le roi Philippe proférait, au nom de la grande hardiesse qui lui était propre — car les Champenois lui avaient promis qu'ils ne marcheraient pas contre lui, en raison de la grande quantité de sterlings qu'il leur avait distribués — monta sur son destrier, mit son heaume, fit sonner les trompettes et déployer ses gonfanons ; il disposa les corps de bataille de ses barons et de ses gens en face de l'eau,

prêts à traverser pour engager la bataille. Quand le roi Philippe le vit venir, il monta sur son destrier, mit son heaume sur sa tête, et tous ses gens montèrent à cheval et prirent leurs armes pour venir à la bataille, à l'exception des Chamenois, qui ne mirent pas leurs heaumes.

Le roi Philippe, quand il vit venir Richard et ses gens avec une telle impétuosité et s'aperçut que les Chamenois ne prenaient pas part à la bataille, perdit courage et en fut épouvanté. Il fit appeler les archevêques, les évêques et les religieux, tous ceux qui l avaient prié de faire la paix. Il les supplia d'aller prier Richard de faire la paix et de traiter un accord ; il leur promit de faire et de déclarer cette paix, de même qu'un accord relatif à l'exigence de Gisors et au vasselage que lui rendait Richard. Et les saints hommes, les croix entre les bras, vinrent à la rencontre de Richard, l'implorant d'avoir pitié de tant de braves gens qui se trouvaient sur le champ de bataille, tous sur le point de mourir, et d'accepter cette paix. Ils lui promirent de faire abandonner Gisors et de faire partir le roi Philippe des terres de Richard. Lorsque les barons entendirent le grand honneur que le roi Philippe leur offrait, ils se rendirent tous auprès de Richard, et lui conseillèrent d'accepter la tractation et la paix. Et Richard, grâce aux prières des bons religieux et au conseil de ses barons, accepta la paix et la tractation : ainsi le roi Philippe lui abandonna Gisors, sans redevance, et le vasselage demeura indécis comme il l'était ; Philippe s'éloigna du champ de bataille et Richard demeura là.

Et les deux [rois] firent jurer la paix pour dix ans ; ils licencièrent leurs armées et donnèrent congé aux soldats. Et les deux rois devinrent économies, avares et cupides : ils ne voulurent plus entretenir d'armée ni faire de dépenses, sinon pour acheter faucons, autours, chiens et lévriers, pour se procurer des terres et des domaines, ou pour faire du tort à leurs barons. Ce dont les barons du roi de France et les barons du roi Richard furent tristes et affligés, car c'est eux qui avaient conclu cette paix qui avait rendu chacun des deux rois économe et couard. Bertrand de Born fut plus fâché que nul autre baron, car son seul plaisir était la guerre entre lui et les autres, et surtout entre les deux rois. Car lorsque les deux rois étaient en guerre l'un contre l'autre, il tirait de Richard tout ce qu'il voulait en richesse et en honneur ; et il était redouté des deux rois pour les propos de sa langue. Aussi,

dans l'intention d'inciter les rois à faire de nouveau la guerre, et voyant la même intention chez les autres barons, il composa ce sirventés qui débute ainsi :

Puisque les barons sont fâchés et qu'il leur déplaît...

NOTES

1. Troubadour périgourdin, né vers 1140, peut-être à Born-de-Salagnac. Il avait deux frères et possédait le château de Hautefort (Dordogne) en commun avec l'un d'eux, Constantin, qu'il finit par expulser. Ne rêvant que batailles, il guerroya contre Henri II, roi d'Angleterre, et contre Richard Cœur de Lion. Comme Bernard de Ventadour, il se fit moine à l'abbaye de Dalon, avant 1197, et y mourut avant 1215. Il nous laisse 8 chansons, un ou deux planhs, 2 chansons de croisade, mais surtout une trentaine de sirventés politiques, dont il est avant tout le maître incontesté.

2. Il s'agit ici des querelles et des lettres qui opposèrent, en 1187, Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion : ce dernier ne monta sur le trône qu'en 1189.

3. *Torréna* : Turenne (Corrèze).

4. *Seura* : la Sèvre Niortaise. En fait, ces événements se sont produits près de Châteauroux, sur les bords de l'Indre : donc en Berry, non en Poitou.

5. « si le roi Richard ne se déclarait feudataire envers lui de tout ce qu'il possédait de ce côté de la mer ».

6. *Guisòrt* : Gisors (Eure). Cette ville était fréquemment un sujet de litige entre les rois de France et d'Angleterre.

7. *commençà* = *commencèt*. Pour cet italianisme, cf. les autres *vidas*.

8. « il leur promit de faire et de déclarer cette paix et cette réconciliation [en renonçant] à réclamer Gisors et le vasselage que lui rendait Richard ».

9. En fait, la trêve, conclue le 23 juin 1187, ne devait durer que deux ans.

10. *lo dire de la lenga* : les propos, plus ou moins mal intentionnés, que Bertrand tenait à chacun des deux rois et qui faisaient de lui un homme redouté.

LO DALFINS D'ALVERNHE¹*Razon (1)*

Quant la patz del rei de França se fetz e del rei Richart², si fon faitz lo cambi d'Alvernhe e de Caercin ; qu'Alvernhes si èra del rei Richart e Caercins del rei de França, e remàs Alvernhes al rei de França e Caercins a. N Richart. Dont lo dalfins e sos cosins lo coms Guis³, qu'èron senhor d'Alvernhe e comte, foron molt trist e irat per çò que.l reis de França lor èra trop vezins. E sabian qu'el èra cobes et avars e de mala senhoria ; e si fon el, que, tant tòst com el ac la senhoria, el comprèt un fòrt castèl en Alvernhe, que a nom Nonede⁴, e tòlc Ussoire al Dalfin, que èra uns rics borcs.

E si tòst com En Richartz fon tornatz a la guèrra ab lo rei de França, En Richartz si fo a parlament ab lo Dalfin e ab lo comte Guion, son cosin del Dalfin ; e si lor remembrèt los tòrtz que.l reis de França fazia e com el los mantenria : se li volion valer e revelar-se contra.l rei de França, el lor daria cavaliers et balestiers e deniers a lor comandament. Et il, per los grantz tòrtz que.l reis francés lor fazia, si crezèron los ditz d'En Richart e salhiron a la guèrra contra lo rei de França.

E tant tòst com En Richartz saup que.lh dui comte d'Alvernhe, lo Dalfins e.l coms Guis, sos cosins, èran revelat contra.l rei de França, el pres trèvas ab lo rei de França et abandonèt lo Dalfin e.l comte Guion, e si se.n passèt en Engleterra. E.l reis de França si fetz sa grant òst e venc-se.n en Alvernhe e mes a fuòc e a flama tota la terra del Dalfin e del comte Guion e tòlc-lor borcs e vilas e chastèls. E com il viron qu'il no.is podion defendre del rei de França, si preiron trèvas ab lui a cinc mes e si ordenèren que.l coms Guis se n'anès en Engleterra

(1) *Op. cit.*, pp. 294-96.

saber si En Richartz lor ajudaria, si com el lor avia jurat e promés. E.l coms Guis se n'anèt lai en Engleterra ab dètz cavaliers. En Richartz lo vi mal e.l rece[u]p mal e mal l'onrèt, e no.lh donèt ni cavalier ni sirvent ni balestier ni aver. Dont el se'n tornèt paubres e dolentz e vergonhós.

E tant tòst com fon tornatz en Alvernhe, lo Dalfins e.l coms Guis se n'anèren al rei de França e si s'accordèron ab el. E quant se foron acordat, la tràva del rei de França e d'En Richart si fo fenida. E.l reis francés aünèt sa grant òst e entrèt en la tèrra del rei Richart e pres vilas et ars e borcs e castèls. E quant En Richartz auzí aquest fach, si venc adès e passèt de çai mar. E tant tòst com el fo vengutz, el mandèt dizent al Dalfin et al comte Guion que.lh deguesson ajudar e valer, que la tràva èra fenida, e salhir a la guèrra contra.l rei de França, et ilh no.lh en feiron nient.

E.l reis Richartz, quant auzí que ilh no.lh volion ajudar de la guèrra, si fetz un sirventés del Dalfin e del comte Guion, el qual remembrèt lo sagrament que.l Dalfin e.l coms Guis avion fait ad el, e com l'avian abandonat, car sabian que.l tresòrs de Quinon⁵ èra despendutz e car sabian que.l reis francés èra bons d'armas e.N Richartz èra vils ; e com lo Dalfins fon larc's e de grant mession e qu'el èra vengutz escars per far fòrtz castèls ; e qu'el volia saber si.l sabia bon d'Usoire, quel reis francés li tolia, ni se.n prendria venjament, ni tenria soudadier.

E.l sirventés si començá enaissí :

*Dalfins, ie.us vòlh deraisnier,
Vos, e le comte Guion
Que an...⁶*

E lo Dalfins si respondèt al rei Richart, en un autre sirventés, a totas las razons qu'En Richartz l'avia arazonnat, mostrant lo seu drech e.l tòrt d'En Richart, et encusant En Richart dels mals qu'el avia faitz de lui e del comte Guion e de maintz autres mals qu'el avia faitz d'autrui. E.l sirventés del Dalfin si començá enaissí :

*Reis, pòis vos de mi chantatz,
Trobatz avètz chantador...*

Traduction

Quand fut conclue la paix entre le roi de France et le roi Richard, on procéda à l'échange de l'Auvergne et du Quercy ; en effet, l'Auvergne appartenait au roi Richard et le Quercy au roi de France ; et l'Auvergne échut au roi de France, le Quercy au roi Richard. Aussi le dauphin et son cousin le comte Guy, qui étaient seigneurs et comtes d'Auvergne, en furent-ils fort tristes et affligés, car le roi de France leur était un voisin très proche. Et ils savaient qu'il était cupide, avare et mauvais suzerain ; et il en fut bien ainsi car, dès qu'il eut la seigneurie, il acheta en Auvergne un château fort, qui se nomme Nownette, et il enleva au Dauphin Issoire, qui était un bourg puissant.

Aussitôt qu'il eut repris la guerre contre le roi de France, Richard vint conférer avec le Dauphin et avec le comte Guy, cousin du Dauphin. Il leur rappela les torts que leur causait le roi de France et comment, lui, les protégerait : s'ils voulaient l'aider et se révolter contre le roi de France, il leur fournirait des chevaliers, des arbalétriers et de l'argent à leur commandement. Et eux, à cause des grands torts que leur faisait le roi de France, ils prêtèrent foi aux paroles de Richard et entrèrent en guerre contre le roi de France.

Dès qu'il sut que les deux comtes d'Auvergne, le Dauphin et le comte Guy, son cousin, s'étaient révoltés contre le roi de France, Richard conclut une trêve avec ce dernier, abandonnant le Dauphin et le comte Guy, et passa en Angleterre. Et le roi de France réunit sa grande armée, vint en Auvergne, mit à feu et à flamme toute la terre du Dauphin et du comte Guy, et leur enleva bourgs, cités et châteaux. Lorsqu'ils virent qu'ils ne pouvaient se défendre contre le roi de France, ils conclurent avec lui une trêve pour cinq mois, et décidèrent que le comte Guy irait en Angleterre, pour savoir si Richard leur viendrait en aide, comme il le leur avait juré et promis. Le comte Guy se rendit donc en Angleterre avec dix chevaliers. Richard le vit d'un mauvais œil, le reçut mal et mal l'honora, et ne lui donna ni chevalier, ni homme de pied, ni arbalétrier ni argent. Aussi s'en retourna-t-il pauvre, affligé et honteux.

Aussitôt que le comte Guy fut de retour en Auvergne, le Dauphin et lui-même s'en allèrent auprès du roi de France, et firent la paix avec lui. Lorsque l'accord fut

conclu, la trêve entre le roi de France et Richard arriva à son terme. Le roi français rassembla alors sa grande armée, entra dans les terres du roi Richard, prit des villes et incendia bourgs et châteaux. Quand Richard apprit la nouvelle, il vint aussitôt et passa la mer. Dès qu'il fut arrivé, il fit dire au Dauphin et au comte Guy de l'aider et de lui porter secours — car la trêve était finie — et d'entrer en guerre contre le roi de France ; mais ils n'en firent rien.

Mais le roi Richard, quand il apprit qu'ils ne voulaient pas lui venir en aide dans la guerre, composa sur le Dauphin et le comte Guy un sirventés, dans lequel il rappelait le serment que ceux-ci lui avaient fait, et comment ils l'avaient abandonné, sachant que le trésor de Chinon était dépensé, et que le roi français était bon guerrier alors que Richard était vil. Il y disait aussi que le Dauphin avait été généreux, mais qu'il était devenu avare pour construire de forts châteaux ; enfin qu'il voulait savoir s'il était satisfait d'Issoire, que le roi de France lui enlevait, s'il en tirerait vengeance et s'il ne recruterait pas de soldats.

Et le sirventés commence ainsi :

*Dauphin, je veux faire des remontrances
à vous et au comte Guy,
qui dans...*

Et le Dauphin répondit au roi Richard, dans un autre sirventés, sur tous les arguments que Richard lui avait avancés, démontrant son bon droit et le tort de Richard, et l'accusant des dommages qu'il lui avait causés, de même qu'au comte Guy, ainsi que de nombreux autres dommages qu'il avait causés aux autres. Et le sirventés du Dauphin commence ainsi :

*Roi, puisque vous chantez à mon sujet,
vous avez trouvé un chanteur...*

NOTES

1. Troubadour et mécène, petit-fils de Robert III, comte d'Auvergne, et fils de Guillaume le Jeune, comte de Clermont, à qui il succéda après 1169 ou peut-être après 1181. Il se trouva impliqué dans les querelles de Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion. Il nous laisse une dizaine de pièces, dont 2 *tensions*, 1 *partimen*, 2 *sirventés* politiques, 2 *sirventes joglaresc* et 3 *coblas*. A en juger d'après les *vidas* et les *razons*, il dut jouir d'une grande renommée. Il mourut en mars 1235.

2. Il s'agit de l'accord conclu entre Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste, vers 1195-1196.

3. *Guis* (*/Guion*) : Gui II (1194-1224), fils de Robert IV, cousin germain du Dauphin.

4. *Nonede* : Aujourd'hui Nonette, cant. de St-Germain-Lembron, arrond. d'Issoire.

5. Richard Cœur de Lion avait pillé, à Chinon, en 1187, le trésor de son père.

6. Il s'agit d'une pièce écrite en dialecte poitevin par Richard (nous en possédonss une seconde de lui) et adressée au Dauphin. En voici la première strophe, plus ou moins paraphasée par le biographe :

*Encor vos voil demandier
D'Ussoire, s'il vous set bon,
Ni si.n prendretz venjeison
Ni loaretz soudadier...*

GAUBERTZ DE POICIBOT¹*Vida (1)*

Lo monges Gaubertz de Poicibòt si fo gentils òms de l'evescat de Lemòtges (ms. *Lemogas*), filhs del castelan de Poicibòt. E fo mes morgues, quant èra enfantz, en un mostier que a nom Sanht Leonart². E saup ben letras e ben cantar e ben trobar. E per volontat de femna³ issí del mostier, e venc-se.n a celui ont venian tuit aquil que per cortesia volion onor ni benfait, a.N Savaric de Malleon, et il li dèt arnés de joglar, vestirs e cavals ; dont el pòi[s] anèt per cortz e trobèt e fetz bonas cançons.

Et enamorèt-se d'una donzèla gentil e bèla e fazia sas cançons d'ela. Et ela no.l vòlc amar si non se fezés cavalliers e non la tolgués per molhèr. Et el o dis a.N Savaric⁴ com la donzèla lo refudava. Dont En Savarics lo fetz cavalier e.il donèt terra e renda, e tòlc la donzèla per molhèr e tenc-la a grant onor.

Et avenc-si qu'el anèt en Espanha e la donzèla remàs. Et uns cavalliers d'Angleterra se entendia en ela, e fetz tant e dis qu'el la menà via e tenc-la longa sazon per druda, e pòis la laissà malament anar. E quant Gaubertz tornèt d'Espanha, el albergà una sera en la ciutat ont ela èra. E quant venc la sera, el anèt defòras per volontat de femna³ et entrèt en l'albèrc d'una paubra femna, quel fon dich que laentre avia una bèla donzèla ; e trobèt la soa molhèr. E quant el la vit et ela lui, fo grantz dolors entre lor e grantz vergonha. Ab lei estèt la nuit, e l'endeman se n'anèt ab ela e menà-la en una morguia, ont la fetz rendre. E per aquela dolor laissèt lo trobar e.l cantar⁵.

Et aici son escritas de las soas cançons.

(1) *Op. cit.*, pp. 229-30.

Traduction

Le moine Gaubert de Poicibot était un gentilhomme de l'évêché de Limoges, fils du châtelain de Poicibot. Il fut mis dans les ordres, quand il était enfant, dans un moutier qui a nom Saint-Léonard. Il était instruit et savait bien chanter et bien « trouver ». Mais par désir de femme il sortit du moutier et se rendit auprès de celui vers lequel venaient tous ceux qui, par courtoisie, désiraient honneurs et bienfaits, auprès de Savaric de Mauléon ; et celui-ci lui donna un équipement de jongleur, des vêtements et des chevaux. Et c'est ainsi qu'il s'en alla ensuite à travers les cours et composa de bonnes chansons.

Il s'éprit d'une demoiselle noble et belle, qu'il célébrait dans ses chansons. Mais elle ne voulut l'aimer que s'il se faisait chevalier et la prenait pour femme ; et il expliqua à Savaric pourquoi la demoiselle le refusait. Savaric le fit alors chevalier, et lui donna terre et rente ; il épousa la demoiselle et lui fit grand honneur.

Or il arriva que Gaubert s'en alla en Espagne et la jeune épouse demeura. Et un chevalier d'Angleterre, qui la courtisait, fit tant et dit tant qu'il l'enleva et la garda longtemps comme maîtresse ; mais ensuite il la laissa tomber vilainement. Lorsque Gaubert revint d'Espagne, il logea un soir dans la ville où elle se trouvait. Et quand vint la nuit, il sortit par désir de femme, et entra dans la maison d'une pauvresse, car on lui avait dit qu'il y avait là une belle fille ; et il y trouva sa propre épouse. Quand ils se virent, ils éprouvèrent tous les deux grande douleur et grande honte. Il passa la nuit avec elle et, le lendemain, il partit avec elle et la conduisit dans un couvent, où il la fit entrer. Et, pour cette douleur, il cessa de « trouver » et de chanter.

Et voici écrites quelques-unes de ses chansons.

NOTES

1. Troubadour périgourdin, au nom mal identifié, protégé de Savaric de Mauléon, qui écrivit entre 1210 et 1230. On ne sait presque rien de sa vie et la *vida* ci-dessus n'est qu'une fable. Il nous laisse une douzaine de chansons contenant un certain nombre d'allusions à des personnages historiques. Il jouit d'une certaine réputation comme le prouvent les allusions à son œuvre chez Matfres Ermengaut, les troubadours catalans et, en Italie, chez Terramagnino da Pisa.

2. ms. *lunart* : St-Léonard-des-Chaumes (près de La Rochelle), dont Savaric de Mauléon fut un des bienfaiteurs.

3. « par désir de femme ». Ce sens très précis est attesté ailleurs, par exemple dans les recettes médicales du Moyen Age.

4. Les poésies de Gaubert attestent qu'il fut assez lié avec Savaric de Mauléon.

5. L'histoire touchante de Gaubert n'est vraisemblablement qu'un conte, inventé par le biographe, pour expliquer certaines des chansons du troubadour. Un argument semblable se retrouve au surplus ailleurs, en particulier dans certaines vies de saints.

6

GUILHEM DE CABESTANH¹*Vida (1)*

Guilhems de Cabestanh si fo uns cavaliers de l'encontrada de Rossilhon, qui confina ab Catalonha et ab Narbonés. Mout fo avinentz òm de la persona, e mout prezatz d'armas e de cortesia e de servir.

Et avia en la soa encontrada una dòmna que avia nom ma dòmna Soremonda², molhèr d'En Raimon de Castèl Rossilhon, que èra mout gentils e rics e mals e braus e fèrs et orgolhòs. En Guilhems de Cabestanh si amava la dòmna per amor e chantava de lieis e.n fazia sas chansons. E la dòmna, qu'èra joves e gaia e gentils e bèla, si.l volia ben mais que a ren del mont. E fon dich çò a.N Raimon de Castèl Rossilhon ; et el, com òm iratz e gelós, enqueric tot lo fach e saup que vers èra, e fetz gardar la molhèr.

E quant venc un dia, Raimons de Castèl Rossilhon trobèt passant Guilhem de Cabestanh ses grant companhia et aucí-lo ; e fetz-li traire lo còr del còrs e fetz-li talhar la testa ; e.l còr fetz portar a son albèrc e la tèsta atressí ; e fetz lo còr raustir e far e pebrada, e fetz-lo dar a manjar a la molhèr³. E quant la dòmna l'ac manjat, Raimons de Castèl Rossilhon li dis : « Sabètz vos çò que vos avètz manjat ? » Et ela dis : « Non, sinon que mout es estada bona vianda e saborida. » Et el li dis qu'el èra lo còrs d'En Guilhem de Cabestanh çò que ela avia manjat ; et, a çò qu'ela li crezés mielhs, si fetz aportar la tèsta denant lieis. E quant la domna vic çò et auzic, ela perdèt lo vezer e l'auzir. E quant ela revenc, si dis : « Sénher, ben m'avètz dat si bon manjar que ja mais no.n manjarai d'autre. » E quant el auzic çò, el cors ab s'espaza e volcli dar sus en la tèsta ; et ela cors ad un balcon e laissèt-se cazer jos, et enaissí morí.

(1) *Op. cit.*, pp. 531-33.

E la novèla cors per Rossilhon e per tota Catalonha qu'En Guilhems de Cabestanh e la dòmna èran enaissí malament mòrt e qu'En Raimons de Castèl Rossilhon avia donat lo còr d'En Guilhem a manjar a la dòmna. Mout fo grantz tristeza per totas las encontradas ; e.l reclams venc denant lo rei d'Aragon, que èra sénher d'En Raimon de Castèl Rossilhon a d'En Guilhem Cabestanh⁴. E venc-se.n a Perpinhan, en Rossilhon, e fetz venir Raimon de Castèl Rossilhon denant si ; e, quan fo vengutz, sil fetz prendre e tòlc-li totz sos chastèls e.ls fetz desfar ; e tòlc-li tot quant avia, e lui en menèt en preison. E pòis fetz pendre Guilhem de Cabestanh e la dòmna, et fetz-los portar a Perpinhan e metre en un monument denant l'uis de la glèisa ; e fetz dessenhar des-sobre.l monument com ilh èron estat mòrt ; et ordenèt per tot lo comtat de Rossilhon que tuit li cavalier e las dòmnas lor vengessson far anoal chascun an. E Raimons de Castèl Rossilhon moric en la preison del rei⁴.

Traduction

Guilhem de Cabestaing fut un chevalier de la contrée de Roussillon qui confine à la Catalogne et au Narbonnais. Il était très bel homme de sa personne et très prisé en fait d'armes, de service et de courtoisie.

Il y avait, dans sa contrée, une dame qui avait nom madame Saurimonde, femme de Raymond de Castel-Roussillon, qui était puissant et de haute noblesse, mais méchant, farouche, cruel et orgueilleux. Guilhem de Cabestaing aimait la dame d'amour et la célébrait dans des chansons qu'il composait à son sujet. Et la dame, qui était jeune, noble, belle et charmante, lui voulait plus de bien qu'à toute autre créature au monde. Et cela fut rapporté à Raymond de Castel-Roussillon ; et lui, en homme furieux et jaloux, fit une enquête sur l'affaire, apprit que c'était vrai, et fit surveiller sa femme.

Un jour, Raymond de Castel-Roussillon trouva Guilhem passant sans grande compagnie et le tua. Puis, il lui fit arracher le cœur de la poitrine et couper la tête ; et il fit porter le cœur et la tête à sa demeure. Il fit rôtir le cœur et préparer au poivre, et le donna à manger à sa femme. Et quand la dame l'eut mangé, Raymond de Castel-Rous-

sillon lui demanda : « Savez-vous ce que vous avez mangé ? » Elle répondit : « Non, sinon que c'était un mets bon et savoureux ». Il lui dit alors que ce qu'elle venait de manger était le cœur de Guilhem de Cabestaing ; et pour qu'elle le crût mieux, il fit apporter la tête devant elle. Lorsque la dame vit et entendit tout cela, elle perdit la vue et l'ouïe. Revenue à elle, elle dit : « Seigneur, vous m'avez donné un si bon mets que jamais je n'en mangerai d'autre ». Lorsqu'il entendit ces mots, il courut sur elle avec son épée et voulut l'en frapper à la tête ; mais, elle courut à un balcon, se laissa tomber en bas, et ainsi mourut.

La nouvelle courut par le Roussillon et par toute la Catalogne que Guilhem de Cabestaing et la dame étaient morts d'une manière si tragique et que Raymond de Castel-Roussillon avait donné à manger à la dame le cœur de Guilhem. Très grande fut la tristesse dans toutes ces contrées ; et plainte en fut portée devant le roi d'Aragon, qui était le suzerain de Raymond de Castel-Roussillon et de Guilhem de Cabestaing. Et le roi se rendit à Perpignan, en Roussillon, et fit comparaître Raymond de Castel-Roussillon devant lui. Lorsque Raymond fut venu, il le fit prendre, lui enleva tous ses châteaux et les fit détruire ; il lui prit tout ce qu'il possédait et l'emmena en prison. Puis il fit enlever les corps de Guilhem de Cabestaing et de la dame, les fit porter à Perpignan et mettre en un tombeau devant la porte de l'église. Et il fit graver sur le tombeau de quelle manière ils étaient morts, et ordonna dans tout le comté de Roussillon, à tous les chevaliers et à toutes les dames, de venir chaque année célébrer l'anniversaire de leur mort. Et Raymond de Castel-Roussillon mourut dans la prison du roi.

NOTES

1. Troubadour roussillonnais, de Cabestany (arr. de Perpignan), qui vécut dans les dernières années du XII^e siècle. Il nous laisse sept *cançons*, dont l'une fut imitée par trois poètes occitans et un allemand. On ignore pourquoi la légende, si répandue un peu partout, du « cœur mangé », a été rattachée à son nom et à sa vie.

2. *Soremonda* : Saurimonde de Peiralada (près de Torreilles, cant. de Rivesaltes, arrond. de Perpignan) ; elle épousa, en 1197, Raimon de Castel-Rosselló (de nos jours Castel-Roussillon, à quelques km de Perpignan).

3. Cette adaptation de la légende du « cœur mangé » au cas particulier de notre troubadour est en fait contredite par les documents : Raimon, qui était le deuxième mari de Saurimonde, ne fut pas responsable de la mort de son épouse, puisqu'elle apparaît, mariée en troisièmes noces avec Adhémar de Mosset, dans des pièces d'archives de 1210 à 1221.

4. Là encore, les faits contredisent l'affabulation du biographe : le roi Alphonse d'Aragon mourut en effet en 1196, soit un an avant le mariage de Saurimonde et de Raimon ; il n'est donc pas possible qu'il ait pu jouer le rôle que lui attribue le biographe.

GUILHEM DE LA TOR¹*Vida (1)*

Guilhem de la Tor si fon joglars e fo de Peiregòrc, d'un castèl qu'òm ditz la Tor ; e venc en Lombardia². E sabia cançons assatz e s'entendia³ e chantava e ben e gent, e trobava. Mas quant volia dire sas cançons, el fazia plus lorc sermon de la razon que non èra la cançons⁴.

Et tòlc molhèr a Milan, la molhèr d'un barbier, bèla e jove, la qual envolèt e la menèt a Com⁵. E volia-li mèlhs qu'a tot lo mont. E avenc-si qu'ela morí ; dont el se dèt si grant ira qu'el venc mat, e crezèt qu'ela se fezés mòrta per partir-se de lui. Dont el la laissèt dètz dias é dètz nuòchs sobre.l moniment... E chascun ser el anava al moniment e trazia-la fòra e gardava-la per lo vis, baisant et abraçant, e pregant qu'ela li parlès e.ilh dissés se ela èra mòrta o viva ; e si èra viva, qu'ela tornès ad el ; e si mòrta èra, qu'ela li dissés quals pena avia ; que li faria tantas messas dire, e tantas elimòsnas faria per ela qu'el la trauria d'aquelas penas⁶.

Saubut fo en la ciutat per los bons òmes⁷, si que li òme de la tèrra lo feron anar via de la tèrra. Et el anèt cercant per totas partz devins e devinas, si ela mais poiria tornar viva. Et uns escarniers si li dèt a creire que si el legia chascun dia lo saltèri e dizia *cent* e *cinquanta* patres nòstres e dava a sèt paubres elemòsinas ans qu'el mangès, e enaissí fezés tot un an, que non falhís dia, ela venria viva, mas non manjaria ni beuria ni parlaria. El fo molt alegres quant el çò auzí, e comencèt adès a far çò que aquest li avia ensenhat ; et enaissí o fetz tot l'an entier, que anc no falhí dia. E quant el vi que ren no.ilh valia çò que a lui èra ensenhat, el se desperèt e laissèt-se morir⁸.

(1) *Op. cit.*, pp. 236-37.

Traduction

Guilhem de la Tour était un jongleur, originaire du Périgord, d'un château qui a nom La Tour ; et il se rendit en Lombardie. Il savait beaucoup de chansons, avait de l'imagination (?), chantait bien et d'une manière agréable, et « trouvait ». Mais quand il voulait dire ses chansons, le commentaire qu'il en faisait était plus long que la chanson.

Il prit femme à Milan, la femme d'un barbier, belle et jeune, qu'il enleva et emmena à Côme. Il l'aimait plus que tout au monde. Et il arriva qu'elle mourut : ce dont il eut si grande douleur qu'il devint fou et se mit à croire qu'elle faisait la morte pour se séparer de lui. Aussi la laissa-t-il dix jours et dix nuits sur le tombeau... Et, chaque soir, il y allait, la sortait du tombeau, la regardait au visage, la tenant dans ses bras et la couvrant de baisers ; et il la suppliait de lui dire si elle était morte ou vivante : si elle était vivante, qu'elle revînt à lui ; et si elle était morte, qu'elle lui confiât les peines qu'elle endurait ; car il lui ferait dire tant de messes et distribuerait pour elle tant d'aumônes qu'il la tirerait de ces tourments.

La chose fut connue dans la ville, parmi les notables : tant et si bien que les gens du pays le chassèrent-ils. Et il s'en alla, cherchant partout des devins et des devineresses, [pour savoir] si sa femme pourrait jamais revenir à la vie. Un mauvais plaisant lui fit croire que s'il lisait chaque jour le psautier, récitat cent cinquante *pater noster* et donnait, avant de manger, des aumônes à sept pauvres — à condition qu'il fit cela pendant une année entière, sans manquer un seul jour — elle reviendrait à la vie, mais ne pourrait ni manger, ni boire ni parler. *Guilhem* fut très joyeux en entendant ces mots, et se mit à faire ce que le mauvais plaisant lui avait enseigné ; et il le fit l'année tout entière, sans manquer un seul jour. Mais quand il vit que ce qu'on lui avait enseigné ne lui était daucun secours, il se désespéra et se laissa mourir.

NOTES

1. Jongleur périgourdin, d'après son biographe, originaire de La Tour (La Tour-Blanche, près de Ribérac ?). Il écrivit entre 1215 et 1230 environ et fut client des Este et d'autres seigneurs de l'Italie du Nord. On a de lui cinq ou six *cançons*, un *descort*, un *sirventés* laudatif, deux *coblas jongleresques* et deux *partimentz*.

2. Pour les relations de Guilhem avec l'Italie du Nord, cf. note 1 : trois au moins de ses pièces y furent écrites entre 1215 et 1235 environ.

3. Pour *s'entendia e trobava*, cf. 2,2.

4. Ce détail est intéressant et montre une des finalités des *vidas* et *razons*. Le troubadour devait en effet les réciter, en guise d'introduction et de commentaire, avant de chanter ses poésies. Mais il est évident qu'un commentaire trop long ne devait pas minimiser l'intérêt de la chanson.

5. Côme, en Italie du Nord.

6. Tout ce passage est incertain, voire contradictoire. Le biographe nous dit en effet, d'abord, que Guilhem laissa son épouse *dètz dias e dètz nuòchs sobre.l moniment*, et ensuite qu'il la tirait chaque soir du tombeau. Il doit y avoir une lacune : le biographe ayant peut-être sauté un passage où l'on expliquait comment, le onzième jour, Guilhem (poussé par les *bons òmes* dont il est question un peu plus loin), mit le corps dans la tombe. Il ne pouvait donc plus la voir, la nuit, qu'en la sortant du tombeau.

7. *los bons òmes* : probablement, les notables de la ville.

8. Il semble que l'auteur de cette *vida* se soit inspiré d'un *partiment* échangé en Italie, avant 1228, entre Guilhem et le troubadour italien Sordel, particulièrement de la première strophe :

Uns amics et un' amia,
Sordels, an si un voler
Qu'a lor semblant non poiria
L'uns ses l'autre, jòi aver ;
E si l'amiga moris
Aissí que l'amics o vis,
Qui non la pòt oblidar,
Que ilh seria melhs a far :
Après lei viure o morir ?
Digatz de çò vòstre albir.

(Un ami et une amie,/ Sordel, ont l'un pour l'autre un tel désir/
qu'il leur semble qu'ils ne pourraient/ l'un sans l'autre connaître
la joie ;/ Et si l'amie mourait/ Et que l'amit demeurât,/ qui ne la
peut oublier,/ que lui conviendrait-il mieux de faire :/ de vivre après
elle ou de mourir ?/ Donnez-moi votre avis à ce sujet.)

GUIRAUTZ DE BORNELH¹*Vida (1)*

Guirautz de Bornelh si fo de Limosin, de l'encontrada d'Essiduòlh, d'un ric castèl del viscomte de Lemòtges. E fo òm de bas afar, mas savis òm fo de letras e de sen natural². E fo mèlher trobaire que neguns d'aquels qu'èron estat denant ni foron après lui ; per que fo apelatz maestre dels troubadors³, et es ancar per totz aquels que ben entendon subtils ditz ni ben pausatz d'amor ni de sen⁴. Fòrt fo onratz per los valentz òmes e per los entendentz e per las dòmnas qu'entendian los sieus maestralz ditz de las soas chançons.

E la soa vida si èra aitals que tot l'ivèrn estava en escòla et aprendia letras⁵, e tota la estat anava per cortz e menava ab se dos cantadors que cantavon las soas chançons⁶. No vòlc mais mulhèr, e tot çò qu'el gazanhava dava a sos paubres parentz et a la eglèsia de la vila ont el nasquèt, la quals glèisia avia nom, et a ancaras, Sant Gervàs.

Et aici son escritas granren de las soas chançons.

Traduction

Guiraud de Borneil était du Limousin, de la région d'Excideuil, d'un puissant château du vicomte de Limoges. C'était un homme de basse condition mais un homme avisé par son savoir et son esprit naturel. Et il fut meilleur troubadour qu'aucun de ceux qui avaient existé avant lui et existèrent après lui : aussi fut-il appelé le maître des troubadours, et il l'est encore par tous ceux qui comprennent les paroles subtiles et bien agencées pour exprimer l'amour et l'esprit. Il fut très estimé par les hommes nobles

(1) Op. cit., pp. 39-40.

et par les connaisseurs (?) autant que par les dames qui accordaient toute leur attention aux paroles parfaites de ses chansons.

Et sa vie était ainsi [réglée] qu'il restait tout l'hiver à l'école et enseignait les lettres, et tout l'été il allait de par les cours et emmenait avec lui deux chanteurs qui chantaient ses chansons. Il ne voulut jamais [prendre] femme, et il donnait tout ce qu'il gagnait à ses pauvres parents et à l'église de la ville où il naquit : église qui avait nom — et a encore — Saint-Gervais.

Et [vous trouverez] ici écrites un grand nombre de ses chansons.

NOTES

1. Troubadour périgourdin, originaire d'Excideuil (Dordogne). D'origine modeste (*de bas afar*), il fit néanmoins de solides études et écrivit, de 1190 à 1240 environ, près de 80 pièces qui lui valurent la réputation de « maître des troubadours ». Son œuvre dépasse donc, non seulement par l'abondance mais aussi par la variété, celle de ses contemporains. Il nous laisse en effet une cinquantaine de chansons, 15 *sirventés* moraux, 3 *tensons*, 2 chansons de croisade, 2 *planhs*, une pastourelle, une aube, une romance et un *devinalh* (énigme). Oscillant entre le *trobar ric* et le *trobar lèu*, il fut un grand artiste de la forme et l'un des plus grands maîtres de la poésie occitane du Moyen Age.

2. « mais homme avisé par son savoir et son esprit naturel ».

3. Cf. note 1.

4. « par tous ceux qui comprennent les paroles subtiles et bien établies en amour et en esprit ».

5. *aprendia letras*. On hésite sur le sens de *aprendia* : « apprenait » ou « enseignait » ?

6. *menava ab se dos cantadors*. Ce détail est sans doute pris dans une pièce même du troubadour (pièce XIV de l'éd. de Kolsen), v. 52-54 :

... Que la bona 'sperança.m pais
E m'acompanh' ab chantadors
E m'a dat solatz en trobar.

On a pensé (B. Panvini), en se fondant sur la *galerie de portraits* de P. d'Auvergne, qui qualifie le chant de Guiraud de *chantar magre dolen* et de *chans de vielha porta-selh*, que la voix du troubadour ne devait pas être particulièrement agréable et qu'il amenait toujours avec lui, de ce fait, deux jongleurs chargés de chanter ses propres chansons.

JAUFRE RUDEL DE BLAIA¹*Vida (1)*

Jaufres Rudels de Blaia si fo mout gentils òm, princes de Blaia. Et enamorèt-se² la comtessa de Tripol, ses vezer, per lo ben qu'el n'auzí dire als pelerins que venguen d'Antiòcha. E fetz de leis maintz vers ab bons sons, ab paubres motz³. E per volontat de leis vezer, el se crosèt e se mes en mar⁴, e pres-lo malautia en la nau, e fo conduch a Tripol, en un albèrc, per mòrt.

E fo fait saber a la comtessa et ela venc ad el, al son lèit e pres-lo entre sos bratz. E saup qu'ela èra la comtessa, e mantenenent recobrèt l'auzir e.l flairar, e lauzèt Dieu, que l'avia la vida sostenguda trò qu'el l'agués vista ; et enaissí el morí entre sos bratz.

Et ela lo fetz a grant onor sepelir en la maison del Temple ; e pòis, en aquel dia, ela se rendèt morga, per la dolor qu'ela n'ac de la mòrt de lui.

E aquí son escriutas de las soas chançons.

Traduction

Jaufre Rudel de Blaye était un homme de haute noblesse, et prince de Blaye. Il s'éprit de la comtesse de Tripoli, sans la voir, pour le bien qu'il entendit dire d'elle par les pèlerins qui revenaient d'Antioche. Et il fit à son sujet maintes bonnes chansons, avec de bonnes mélodies mais de pauvres mots. Et par désir de la voir, il se croisa et se mit en mer. Il tomba malade dans la nef et fut conduit à Tripoli, en une auberge, comme mort.

Et la nouvelle parvint à la comtesse : elle vint alors à lui, auprès de son lit, et le prit entre ses bras. Il sut que c'était la comtesse et il recouvrà sur-le-champ l'ouïe et l'odorat ; et il loua Dieu de lui avoir maintenu la vie jusqu'à ce qu'il l'eût vue. Et c'est ainsi qu'il mourut entre ses bras.

(1) *Op. cit.*, pp. 16-7.

Elle le fit ensevelir à grand honneur dans la maison du Temple ; et puis, le jour même, elle se fit nonne, pour la douleur qu'elle eut de sa mort.

NOTES

1. On ne sait que fort peu de choses de ce troubadour et le récit de sa *vida*, sans doute tiré tout entier de ses poésies, ne nous apprend pas grand-chose. J. Rudel, « prince » et seigneur de Blaye (Gironde), partit pour la croisade en 1147 en compagnie de Louis VII, Alphonse Jourdain de Toulouse et Hugues VII de Lusigan, comte de la Marche ; il est probable qu'il n'en revint pas. Mais l'amour mystérieux qu'il aurait éprouvé pour la comtesse de Tripoli, fût-il une pure légende, a fourni incontestablement un des thèmes les plus poétiques de la lyrique troubadouresque : celui de l'amour lointain et inaccessible.

2. En fait, aucune des 6 ou 7 chansons d'amour de Jaufre ne mentionne la comtesse de Tripoli : l'*amor de lonh* y joue pourtant un rôle prédominant.

3. Le biographe semble opposer ici la qualité des mélodies rudéliennes à la « pauvreté » du texte. On a pensé aussi que les *pauvres motz* désigneraient la simplicité de son style, contrastant avec le *trobar ric* ou *clus*. Mais les grands coryphées du *trobar ric* ou *clus* (par ex. R. de Vaqueiras ou R. d'Orange) sont beaucoup plus tardifs.

4. Pour la « croisade » de J. Rudel, cf. note 1. En fait, on possède un sirventés de Marcabru (qui peut être daté de 1147) et qui est adressé *A n Jaufre Rudel outra mar*. Il semble néanmoins peu probable, comme on en a émis l'hypothèse, que les poésies de Jaufre soient essentiellement des *chansons de croisade* à contenu religieux.

PEIRE VIDALS¹*Razon (1)*

Pèire Vidal — si com ieu vos ai dich — s'entendia en totas las bonas dòmnas e crezia que totas li volguesson ben per amor.

E si s'entendia en ma dòmna N'Alazaïs², qu'èra molhèr d'En Barral, lo senhor de Marselha, lo qual volia mèlhs a Pèire Vidal qu'az òme del mont, per lo ric trobar e per las ricas folias que Pèire Vidal dizia e fazia ; e clamavon-se ambdui « Rainier »³. E Pèire Vidal si èra privatz de cort e de cambra d'En Barral, plus qu'òme del mont.

En Barrals si sabia ben que Pèire Vidals se entendia en la molhèr, e tenia-lo.i a solatz e tuit aquill qu'o sabion. E si s'alegrava de las folias qu'el fazia ni dizia, e la dòmna o prendia en solatz, si com fazion totas las autres dòmnas en que Pèire Vidal s'entendia ; e cascuna li dizia plazer e.lh prometia tot çò que.lh plagués e qu'el demandava ; et el èra si savis que tot o crezia. E quant Pèire Vidal se corroçava ab ela, En Barral fazia adès la patz e.lh fazia prometre tot çò qu'el demandava.

E quant venc un dia, Pèire Vidal si saup qu'En Barrals s'èra levatz e que la dòmna èra tota sola en la cambra. Pèire Vidal intrà en la cambra e venc-se.n al lèit de ma dòmna N'Alazaïs e trobà-la dorment. E agenolhà-se davant ela e baisà-li la boca⁴. Et ela sentit lo baisar e crezèt qu'el fos En Barrals, sos maritz, e rizent ela se levèt. E gardà e vit qu'el èra.l fòl de Pèire Vidal ; e comencèt a cridar e a far grant rumor. E vengron las donzèlas de lains, quant o auziron, e demandaron : « Quez es aiçò ? » E Pèire Vidal se n'issit fugent. E la dòmna mandèt per En Barral e fetz-li grant reclam de Pèire Vidal, que l'avia baisada. E plorant l'en preguèt qu'el en degués adès pendre venjança. Et En Barrals, si com valentz òm e adrechs, si pres lo fait a solatz e comencèt a rire et a rependre la molhèr, car ela

(1) *Op. cit.*, pp. 361-63.

avia faita rumor d'aiçò que l fòls avia fait. Mas el non la.n pòc castiar qu'ela non mezés en grant rumor lo fait, e cercant et enquerent lo mal de Pèire Vidal ; e grantz menaças fazia de lui.

Pèire Vidal, per paor d'aquest fait, montèt en una nau e anèt-se.n en Genoa⁵ ; e lai estèt trò que pueis passèt outra mar ab lo rei Richart⁶. Que.lh fo mes en paor que ma dòmna N'Alazaïs li volia far tòlre la persona. Lai estèt longa sazon e lai fetz mantas bonas chançons, recordant del baisar qu'el avia emblat. E dis — en una chançon que ditz *Ajostar e lassar* — que de leis non avi' agut negun guizardon,

*Mas un petit cordon.
Si aiguí qu'un matin
Intrèi dins sa maison
E.lh baisèi a lairon
La boca e.l menton⁷.*

Et en autre luec el ditz :

*Plus onratz fora qu'om natz,
Si.l bais emblatz me fos datz
E gent aquitatz⁷.*

Et en autra chançon el ditz :

*Be.m bat Amors ab las vergas qu'ieu cuelh,
Car una vetz, en son reial capduelh,
L'embrèi un bais dont tan fòrt mi sové.
Ai ! qu'a mal trai qui çò qu'ama no ve !⁷*

Aissí estèt longa sazon outra mar, que non ausava venir ni tornar en Proença. En Barrals, que li volia aitan de ben com vos avètz auzit, si preguèt tant sa molhèr qu'ela li perdonèt lo furt del baisar e lo.i autregèt en don. En Barral si mandèt per Pèire Vidal, e si.l fetz mandar gràcia e bona volontat a sa molhèr⁸. Et el venc ab grant alegreza a Marselha, et ab grant alegreza fo receubutz per En Barral e per ma dòmna N'Alazaïs. Et autregèt-li lo baisar en don qu'el li avia emblat. Dont Pèire Vidal fetz aquesta chançon que ditz :

*Pos tornatz sui en Proença,⁷
la qual vos auziretz.*

Traduction

Peire Vidal — comme je vous l'ai dit — courtisait toutes les nobles dames et s'imaginait que toutes l'aimaient d'amour.

Et c'est ainsi qu'il courtisait Madame Azalaïs, femme de Barral, le seigneur de Marseille : et ce dernier aimait Peire Vidal plus que tout homme au monde, pour son riche talent poétique et les belles folies qu'il disait ou faisait. Ils s'appelaient l'un l'autre « Rainier ». Et Peire Vidal était, plus que quiconque, l'ami intime de Barral, aussi bien à la cour que dans sa demeure.

Barral savait bien que Peire Vidal courtisait sa femme, mais, de même que tous ceux qui le savaient, il tenait cela pour une plaisanterie. Et il prenait plaisir aux folies que Peire faisait et disait, et sa femme s'en réjouissait aussi, comme le faisaient toutes les autres dames que Peire Vidal courtisait : chacune lui disant des choses aimables et lui promettant tout ce qui lui plaisait et qu'il leur demandait ; il était si avisé qu'il prenait tout pour argent comptant ! Et lorsque Peire Vidal se fâchait avec Azalaïs, Barral rétablissait aussitôt la paix entre eux et faisait promettre à sa femme tout ce qu'il demandait.

Un beau jour, Peire Vidal apprit que Barral s'était levé et que la dame était toute seule dans sa chambre. Peire Vidal entra, s'approcha du lit de madame Azalaïs et la trouva en train de dormir. Il s'agenouilla devant elle et lui bâisa la bouche. Elle sentit le baiser, pensant que c'était Barral, son mari, et elle se leva en riant. Mais, en regardant, elle s'aperçut que c'était ce fou de Peire Vidal, et elle se mit à crier et à mener grand bruit. Les demoiselles de la maison, en l'entendant, accoururent et demandèrent : « Qu'est ceci ? » Et Peire Vidal sortit en toute hâte. La dame fit alors mander Barral et fit de grandes plaintes sur Peire Vidal qui lui avait pris un baiser. Et, en pleurs, elle pria son mari d'en prendre vengeance sur-le-champ. Mais Barral, en homme de qualité bien avisé, prit l'affaire comme une plaisanterie : il se mit à rire et à reprendre sa femme d'avoir fait du bruit à propos de ce que le fou venait de faire. Il ne put toutefois la convaincre ni l'empêcher de faire grand bruit autour de l'affaire et de requérir et de chercher la punition de Peire Vidal. Elle proférait de graves menaces sur son compte.

Peire Vidal, dans la peur que lui causa cette affaire, s'embarqua et se rendit à Gênes ; et il y resta jusqu'au jour où il passa ensuite outre-mer avec le roi Richard : car on lui fit craindre que Madame Azalaïs voulait s'emparer de sa personne. Il resta longtemps là-bas et il composa maintes bonnes chansons, se souvenant du baiser volé. Dans une chanson dont le premier vers est *Ajostar e lassar*, il dit qu'il n'avait jamais reçu d'elle pour récompense,

... qu'un petit cordon.
Et j'obtins aussi qu'un matin
J'entrai dans sa demeure
Et lui baisai à la dérobée
La bouche et le menton.

Et, dans un autre passage, il dit :

*Je serais plus honoré que tout homme au monde,
si le baiser volé m'était donné
et gentiment pardonné.*

Il dit aussi dans une autre chanson :

*Amour me bat vraiment avec les verges que je cueille,
car une fois, dans son royal donjon,
je lui volai un baiser dont il me souvient tant.*

Hélas ! quelle douleur pour qui ne voit pas ce qu'il aime.

Il resta longtemps outre-mer car il n'osait pas revenir ni rentrer en Provence. Barral, qui l'aimait tant, comme vous l'avez entendu, pria tant sa femme qu'elle pardonna à Peire Vidal le vol du baiser et le lui accorda en don. Barral fit alors mander Peire Vidal et lui fit transmettre grâce et bon vouloir de la part de sa femme. Il revint à Marseille en grande allégresse et en grande allégresse il fut accueilli par Barral et par Madame Azalaïs, qui lui accorda en don le baiser qu'il lui avait volé. Et à ce sujet Peire Vidal composa la chanson qui dit :

Puisque je suis revenu en Provence...

chanson que vous entendrez.

NOTES

1. Troubadour toulousain, fils d'un pelletier. Il quitta sa ville natale pour s'adonner à une carrière poétique qui s'étend au moins de 1180 à 1205. Grand voyageur (Espagne, Provence, Hongrie, Italie, Malte, Terre Sainte), il fut le protégé de nombreux grands seigneurs (Alphonse II d'Aragon, Aimeric de Hongrie, Alphonse III de Castille, Raymond IV de Toulouse, Richard Cœur de Lion, Barral de Baux, Boniface de Montferrat et le comte gênois Alamanni da Costa,

établi à Malte). Poète plein de gaîté et d'humour, vantard et facétieux, il occupe une place originale dans l'ensemble de la production troubadouresque.

2. Alazaïs de Rocamartina (comm. d'Eyguières, arrond. d'Arles). Azalaïs, de la famille de Porcelet, était la première femme de Raimon Gaufridi Barral, vicomte de Marseille, qui la répudia avant 1191 et mourut en 1192. Il est assez probable que les amours de P. Vidal et d'Azalaïs ne soient dues qu'à l'imagination du biographe : les différents *senhals* des pièces du troubadour restant mal identifiés.

3. Rainier : *senhal* désignant En Barral et qui apparaît dans plusieurs pièces du poète.

4. La légende du « baiser volé » pendant le sommeil, attribué ici à P. Vidal, apparaît ailleurs, par exemple, chez Bernard de Ventadour : cf. *Can l'erba frescha...* (éd. Lazar, n° 20) :

*Ben la vòlgra sola trobar,
Que dormís, o.n fezés semblant,
Per que.lh emblès un doutz baisar,
Pus non valh tant qu'en lo.lh demand.*

5. Ce détail n'est pas historiquement prouvé. On pense qu'il a pu être suggéré au biographe par la mention de Gênes dans trois pièces du troubadour.

6. Affirmation douteuse. En effet, le seul voyage certain de P. Vidal en Terre Sainte se situe entre 1187-1189, et Richard Cœur de Lion (qui du reste n'était pas encore roi au moment du départ du poète), n'alla outre-mer qu'en 1190. Mais les relations amicales du poète et du roi étaient connues du biographe.

7. Pièces n° III, IV, XXXII et XL de l'éd. Avalle.

8. La préposition *a* marque ici l'agent : « et il lui fit transmettre grâce et bon vouloir de la part de sa femme ».

11

RICHARTZ DE BERBESIEU¹*Vida (1)*

Richartz de Berbesieu si fo uns cavaliers del castèl de Berbesieu², de Saintonge, de l'evescat de Saintas², pauvres vavaussors. Bons cavaliers fo d'armas e bèls de la persona ; e saup mielhs trobar qu'entendre³ ni que dire. Mout fo paurós dizentz⁴ entre las gentz ; et ont plus vezia de bons òmes, plus s'esperdia e mens sabia ; e totas vetz li besonhava autre que l' conduissés enant⁵. Mas ben cantava e dizia sons, e trobava avinentment motz e sons.

Et enamorèt-se d'una dòmna, molhèr d'En Jaufre de Taonai⁶, d'un valent baron d'aquela encontrada. E la dòmna èra gentils e bèla, e gaia e plazentz, e mout envejosa de prètz e d'onor, filha d'En Jaufre Rudel, prince de Blaia⁷. E quant ela conoc qu'el èra enamoratz d'ela, fetz li doutz semblantz d'amor ; tant qu'el culhí ardiment de lei pregar. Et ela, ab doutz semblantz amorós, retenc sos prècs, e los receup e los auzí, com dòmna que avia volontat d'un trobador que trobès d'ela. Et aquest comencèt a far sas cançons d'ela, et apelava-la « Melhs-de-Dòmna »⁸ en sos cantars. Et el si se deletava molt en dire en sas cançons *similitudines* de bèstias e d'auzèls e d'òmes, e del sol e de las estelas⁹, per dire plus novèlas razons qu'autre non agués ditas. Mout longament cantèt d'ela ; mas anc no fo crezut qu'ela li fezés amor de la persona.

La domna morí ; et el se n'anèt en Espanha, al valent baron Don Diego¹⁰ ; e lai visquèt, e lai morí.

Traduction

Richard de Barbezieux fut un chevalier du château de Barbezieux, de Saintonge, de l'évêché de Saintes, pauvre vavasseur. Il était bon chevalier d'armes et beau de sa

(1) *Op. cit.*, pp. 140-50.

personne ; et il savait mieux « trouver » qu'imaginer (?) ou que raconter. C'était un diseur très timide en société ; et plus il voyait de gens distingués, plus il se troublait et moins il savait. Et il avait toujours besoin de quelqu'un qui l'encourageât. Mais il chantait bien et exécutait bien les mélodies, et « trouvait » agréablement paroles et mélodies.

Et il s'éprit d'une dame, femme de Geoffroy de Tonnay, vaillant baron de cette contrée. Et la dame était noble et belle, gaie et plaisante, et très désireuse de gloire et d'honneur ; c'était la fille de Jaufré Rudel, prince de Blaye. Quand elle s'aperçut qu'il était amoureux d'elle, elle lui fit tant de douces manières qu'il prit la hardiesse de la prier. Et elle, avec de doux semblants amoureux, accueillit ses prières, les reçut et les écouta, comme une dame qui désirait un troubadour qui « trouvât » d'elle. Et il commença à la célébrer dans ses poèmes, l'appelant, dans ses chansons, « Mieux-que-Dame ». Il prenait grand plaisir à faire dans ses chansons des comparaisons avec les bêtes, les oiseaux et les hommes, le soleil et les étoiles, pour chanter sur des sujets plus nouveaux que quiconque l'eût jamais fait. Et il la célébra longtemps dans ses chants ; mais on n'a jamais cru qu'elle se fût donnée à lui.

La dame mourut ; et il s'en alla en Espagne, auprès du vaillant baron Don Diego ; il y vécut et y mourut.

NOTES

1. Troubadour angoumois du XII^e s. dont le prénom n'est pas très assuré (*Richart* ou *Rigaut*). Les dates de sa carrière poétique ne sont pas non plus très sûres : on a proposé successivement : 1175-1215, 1140-1163 et 1170-1210. On a de lui six *cançons*, dans lesquelles il fait preuve d'une érudition assez peu commune avec des allusions aux Bestiaires, à la légende du Graal et de Perceval, à la rhétorique classique qu'il connaît bien, notamment à Ovide.

2. *Berbesieu* : Barbezieux, arrond. de Cognac (Charente) ; *Saintas* : Saintes (Charente-Maritime).

3. Pour la séquence *trobar et entendre*, cf. 2,2.

4. *paurós dizentz* « s'exprimant avec timidité ». Dans quelques-unes de ses pièces, Richart parle effectivement de sa *timidité*.

5. « et toujours il avait besoin d'un autre qui le conduisit en avant » (c'est-à-dire « qui le soutint, qui l'encourageât »).

6. Vraisemblablement, il s'agit du *Gaufridus de Tonai* (Tonnay-Charente, arrond. de Rochefort, Char.-Mar.), mentionné dans un document de 1174 puis dans un autre de 1214 (avec Savaric de Mauléon).

7. Ce personnage (*prince de Blaia*) devait être de la famille du célèbre troubadour, peut-être un de ses fils.

8. Ce *senhal*, mal identifié, apparaît au moins dans quatre des chansons de Richart.

9. Ces *similitudines* désignent les diverses comparaisons dont Richart ornemente ses chansons, comparaisons empruntées aux diverses manifestations du monde naturel, mais surtout aux *Bestiaires* : on en a relevé 22 (Braccini) : cf. vol. II, 67.

10. Peut-être Diego Lopez de Haro (Haro, ville de Biscaye). Un séjour éventuel de Richart à la cour de ce seigneur — où séjournèrent d'autres troubadours — pourrait se situer entre 1200 et 1215. Don Diego mourut le 16 septembre 1214.

II

CHRONIQUES ET LETTRES



LE SIEGE DE DAMIETTE¹

La ville de Damiette (arabe : Doumyât), en Egypte, était au temps des Croisades le principal port du Delta du Nil. Conquise en 1249 par Saint Louis qui la rendit aux Sarrasins l'année suivante pour sa rançon, comme le rapporte Joinville dans son *Histoire de Saint Louis* (cf. chap. XXXV et LXXII), Damiette fut alors détruite et transférée en 1251 par le sultan Bibars sur son emplacement actuel.

Dans notre texte, il s'agit du premier siège de la ville, en 1219. Le récit occitan, alerte et haut en couleurs — et qui n'est pas sans rappeler Joinville — date sans doute du XIII^e s. Il est conservé dans le ms. de l'Arsenal (n° 5991), ms. rédigé en Languedoc oriental, au XIV^e s., et qui contient des textes divers.

Ara.us dirai los miracles que Dieus fetz als crestians, e la pestiléncia que donèt als Sarrazins de la ciutat. Una malautia lor venc en la boca et en las cambas de que moriron ben cascun jorn *dos centz* o plus, que li viu non podian soterrar los mòrtz, que de *un* còrs metre en tèrra dava òm *un* besant d'aur. E valia laïntz *una* ceba *quatre* d[eniers] et aitant de sucre.., de *un* òu valia *dètz* besantz et *una* fiòla d'aiga douça *dos* besantz, car le flums èra salatz devàs la ciutat, e davàs l'òst dels crestians èra douç ; e foron i pres mantas vetz malvatz crestian que portavan als Sarrazins aiga et autres frescas viandas, per cobeseza d'aver ben. E quant viron li Sarrazin que tornatz èra a la mòrt, il envièron al soudan messatges dutadors¹ que passavan jos l'aiga, jos los pontz ; e li crestian fèron retz que gitèron en l'aiga, e prendian totz aquels que si metion a passar, e las letras que portavon envòutas en cera, e las fiòlas del fòc grezesc², e.l sucre

(1) Cf. P. Meyer, *La prise de Damiette en 1219*, « Bibl. de l'Ecole des Chartes », t. XXXVIII, 1877, pp. 497 sq. Nos extraits d'après P. Meyer, *Recueil*, I, pp. 138-41.

e las autres viandas frescas que portavan en vaissèls de coure per presentar als grantz òmes que èran en la ciutat. Et a totz cels que li crestian podian penre fazian traire los uelhs o traire las lengas o talhar los ponhs, e pòis trametion-los als autres Sarrazins per lor esmagar. E quant vic le soudans que per l'aiga non lai podia òm intrar, tramés sas letras per coloms, et esdevenc que sus el molin del Temple en preiron *un* li crestian ab sas letras, e pòis en preiron moutz que lor falhiron, quez ab falcons los caçavan e ls prendian li crestian. Ancara feron aparelhar lors escalas sus en las còcas³, et aprosmar del mur, per far venir los Sarrazins a batalha, aquels defòra et aquels dins⁴, mas Dieus no.l vòlc, que.l flum fo(s) en aquel ponch tan corrent que totas las còrdas ab que devia òm tirar las còcas près del mur, rompèron l'una après l'autra, et adoncs agron parlament li crestian ; e totz cels que se.n devian tornar areire al prumier passatge vòlgron que le reis anès requèrre lo sodan de batalha a las albèrgas⁵. E tota la menuda gentz accordèc-si ad aquest conselh. Mas le reis e l'autre baron ni.l Temples ni l'Espitals⁶ non si accordèc pas ad aquest conselh. Adoncs la discòrdia durèt en la òst plus de quinze jorns, si que la gentz menuda cridava al rei et als autres barons quez ilh non devian tener ni conquerre tèrra, mas que estessan rescondutz com òme coart e recrezentz, e los apelavan trachors, qu'il avian venduda la crotz. Adoncs fo acordat que mossénhers Raols de Tabaria⁷ gardaria las albèrgas : ab quatre centz cavaliers et ab *quatre* milia òmes a pè gardèc las tendas mossénnher En Raols de Tabaria. E tuch li autre aneron encontra.l soudan per combatre, e totz los savis penedençeron e cumerguèron e feron lor gatge⁸. E ac n'i assatz d'outracuidatz que anc ren non feron, anz portavan còrdas per los Sarrazins liar, e deniers per comprar raubas, et esperons per respiech⁹ d'avèr cavals. Aiçò fo lo jorn de fèsta de sant Joan Decolaci¹⁰, que nòstras gentz envièron lors galeas e lors barchas contramont l'aiga cargadas de viandas. Mas non foron pas a mieja via que lor falhí le ventz, si que non pògron montar l'aiga. E las autres gentz

issiron de l'albèrga après la messa, et adordenèron lors batalhas. Le Temple e.l coms de Gloucestre ¹¹, ab Francés et ab Anglés, foron en l'avangarda, et al tornar convenc-lor a far la rèiregarda, e cavalguèron arezat trò sus els fossatz del soudan ; e li Sarrazin grupiron las albèrgas. Adoncs s'aconselhèron li crestian, e dissèron que petit avian de gentz a cavalh e li Sarrazin tròps, e non seria sens de caçar-lor. Tals n'i a que dissèron que bon seria de caçar trò al vèspre. En aiçò ac grant discòrdia entre lor. Devàs l'aiga èran li Roman, e las femnas que portavan l'aiga douça per l'òst a beure a las gentz a pè. E li Bedoïn que èran sus el flum feriron sobre lor e n'aucizèron. Edoncs li Roman si laissèron tolre la riba de l'aiga.

Quant le reis Joan ¹² vic aiçò, mandà a l'Espital que l'èra davant qu'el volia pónher sobre ls Bedoïns, [e li Roman] cugèron que se.n tornèssan vas las albèrgas. Adoncs gitèron por las armas per fugir, e no.ls pòc retener li patriarcha ab la vera crotz qu'el portava, ni.l legat per son poder ni.l reis, per ren que far saubés. E quant l'autra menuda gentz de l'òst viron aiçò, tornèron-se.n vas las albèrgas per maltalent ; ez enans que nòstre cavalier si fossan mes al retornar, li Sarrazin lor agron mòrtz granren de la gent a pè. Le reis e.l coms de Gloucestre e.l Temples e l'Espitals e Francés e Campanhés ¹³, tuch aquist anavan ensems e feiron la reiregarda, e receubron grant damnatge, car tuch li Roman e li Lombart e li Toscan e totas las gentz de la òst mout se.n fugiron mout vilanament sens còlp ferir, dont ilh devon aver totz temps mais grant vergonha, que l'òst avia en els grant fiança ; e li bon cavalier venian tot lo pas, e si èran mout cochatz per Sarrazins, tant qu'il non sabian que far ; o pónher sobre (ls) lor o laissar ; e si lor era a pónher tals vegadas, èra per la destreissa que li Sarrazin lor fazian ¹⁴, que tant trazian sagetas espessament sobre lor que los cavalhs lor aucizian e lor maganhavan ; e quant le cavals cazia, le cavallers èra mòrtz o pres. Enaissí los convenc a venir plus de lèga e mieja. E quant s'aprochèron de las tendas, convenc-los a metre el cròs, per çò que li Sarrazin los engoissèron plus, et ilh que avian granren perdut ¹⁵. E

tant los cachavan li Sarrazin que l'uns cazia sus en l'autre, e.l filh non agardava lo paire, ni.l paires lo filh, enans si gitèron jos els valatz de las liças, e morian li un de calor et li autre issian de lor sen, e li autre negavan el valhat, los autres estavan tan nafratz de sagetas que pueis non gariron. Li reis meteis, que mout se defendia, fo totz aluménatz de fòc grezecs, que sas coberturas de fèr foron totas arsas, mas, mercé Dieu, el fo rescós.

Traduction

Et je vous parlerai maintenant des miracles que Dieu fit dans le camp des Chrétiens et de la peste qu'il donna aux Sarrasins de la ville. Il leur vint une maladie dans la bouche et dans les jambes, dont deux cents et plus moururent chaque jour : si bien que les vivants ne pouvaient enterrer les morts, et que pour mettre un corps en terre l'on donnait un besant d'or. Un oignon valait quatre deniers, et autant le sucre... ; un œuf valait dix besants et une fiole d'eau douce deux besants : car le fleuve était salé du côté de la ville, mais doux du côté du campement des Chrétiens. Et bien souvent furent pris de mauvais Chrétiens qui portaient aux Sarrasins de l'eau et autres nourritures fraîches, par cupidité et désir de richesses. Quand les Sarrasins virent que la situation devenait mortelle, ils envoyèrent au Sultan des messagers bons nageurs, capables de passer les ponts, sous l'eau. Mais les Chrétiens firent des filets qu'ilsjetaient à l'eau : et ils prenaient ainsi tous ceux qui voulaient passer, de même que les lettres cachetées de cire, les bouteilles de feu grégeois, le sucre et autres nourritures fraîches qu'ils portaient dans des récipients de cuivre pour les présenter aux notables qui étaient dans la ville. Et les Chrétiens, à tous ceux qu'ils pouvaient prendre, leur faisaient arracher les yeux ou la langue, ou couper les poings. Ils les renvoyaient ensuite aux autres Sarrasins pour les effrayer.

Lorsque le Sultan vit qu'il ne pouvait entrer dans la ville en traversant le fleuve, il fit envoyer ses messages par des pigeons. Mais les Chrétiens en prirent un avec son message sur le moulin du Temple ; et ils en prirent ensuite beaucoup d'autres qui manquèrent leur but, car les Chrétiens les interceptaient en les faisant chasser par

des faucons. Ils firent aussi installer leurs échelles dans leurs navires, pour les dresser ensuite contre les remparts, afin d'inciter les Sarrasins à la bataille, de même que ceux qui étaient à l'extérieur et à l'intérieur de la place. Mais Dieu ne le voulut point : car le fleuve était en cet endroit si impétueux que toutes les cordes, avec lesquelles on devait tirer les navires contre les remparts, se rompirent l'une après l'autre. Les Chrétiens se concertèrent alors. [Ils décidèrent] que tous ceux qui devaient retourner en arrière au premier passage iraient trouver le roi afin que celui-ci allât livrer bataille au Sultan dans son propre campement. Et tout le menu peuple fut d'accord avec cette décision. Mais ni le roi ni les autres barons ni les Templiers ni les Hospitaliers ne furent d'accord. Alors la discorde dura dans l'armée plus de quinze jours, si bien que le menu peuple criait au roi et autres barons qu'ils n'avaient plus à posséder ni conquérir de terre, mais qu'ils devaient rester cachés comme des lâches et des récréants ; et il les accusait de traîtrise et d'avoir vendu la croix. On convint donc que monseigneur Raoul de Tabarie garderait le campement et monseigneur Raoul de Tabarie garda les tentes avec quatre cents cavaliers et quatre mille hommes à pied. Tous les autres se lancèrent alors à l'attaque contre le Sultan, et tous les sages se reprirent de leurs péchés, communierent et firent leur testament. Mais il y eut un grand nombre de gens déraisonnables qui ne firent rien, et portaient des cordes pour ligoter les Sarrasins, des deniers pour acheter des vêtements et des éperons dans l'espoir d'avoir des chevaux. Et ce fut le jour de la fête de saint Jean-Baptiste que nos gens envoyèrent leurs galères et leurs barques chargées de vivres en amont de la rivière. Mais ils ne furent pas à mi-chemin que le vent leur manqua : si bien qu'ils ne purent remonter le courant. Et les autres gens sortirent des tentes après la messe et disposèrent leurs corps de bataille. Les Templiers et le comte de Gloucester, ainsi que les Français et les Anglais, étaient à l'avant-garde, mais au retour il leur fallut passer à l'arrière-garde. Ils chevauchèrent en ligne jusqu'aux fossés du Sultan, et les Sarrasins abandonnèrent leur campement. Alors les Chrétiens tinrent conseil. Ils décidèrent qu'ils avaient peu de gens à cheval tandis que les Sarrasins en avaient beaucoup, et qu'il ne serait pas raisonnable de les poursuivre. Il y en eut qui jugèrent bon de les poursuivre jusqu'au soir, et il y eut à ce sujet une grande discorde entre eux. Du côté

de la rivière se trouvaient les Romains et les femmes qui apportaient, pour l'armée, l'eau douce aux gens à pied. Mais les Bédouins qui étaient sur la rivière fondirent sur eux et les tuèrent en partie. Alors les Romains se laissèrent enlever la rive du fleuve.

Quand le roi Jean vit cela, il fit savoir aux Hospitaliers qui étaient devant lui qu'il voulait fondre sur les Bédouins ; et les Romains pensèrent que la troupe revenait vers le camp. Alors ils jetèrent leurs armes pour fuir ; et ni le patriarche portant la vraie croix, ni le légat malgré son pouvoir, ni le roi, quoi qu'il fît, ne purent les retenir. Et quand le menu peuple de l'armée s'en aperçut, il retourna jusqu'au camp de colère ; et avant que nos cavaliers se fussent préparés à retourner, les Sarrasins leur avaient déjà tué un grand nombre de gens à pied. Le roi et le comte de Gloucester, et les Templiers et les Hospitaliers, et les Français et les Champenois : tous se réunirent et battirent en retraite, recevant de grands dommages, car tous les Romains, les Lombards, les Toscans et tous les gens de l'armée prirent la fuite très lâchement sans coup férir : ce dont ils porteront pour longtemps la honte, car l'armée avait mis en eux une grande confiance. Les braves cavaliers venaient au pas, serrés de très près par les Sarrasins, si bien qu'ils ne savaient que faire : ou fondre sur eux ou ne rien faire. Et s'il leur fallait parfois foncer sur eux, c'était à cause des contraintes que les Sarrasins leur imposaient, en lançant contre eux tant de flèches qu'ils tuaient ou blessaient leurs chevaux. Et quand le cheval tombait, le cavalier était tué ou fait prisonnier. Et c'est ainsi qu'ils durent parcourir plus d'une lieue et demie. Quand ils s'approchèrent des tentes, il leur fallut se jeter dans les fosses, parce que les Sarrasins les tourmentaient [encore] davantage, eux qui avaient [déjà] tant perdu. Les Sarrasins en effet les serraient de si près que l'un tombait sur l'autre, et que le fils n'avait aucun égard pour son père, ni le père pour son fils : et ils se jetaient tous dans les fossés des lices ; les uns mouraient de chaleur, d'autres perdaient la raison, d'autres se noyaient dans le fossé, d'autres enfin étaient si blessés de coups de flèches qu'ils n'en guérissent jamais plus. Le roi lui-même, qui se défendait bravement, fut tout enflammé de feu grégeois, au point que son armure de fer en fut toute brûlée ; mais, grâce à Dieu, il fut sauvé.

NOTES

1. *dutadors*: sens obscur. On a proposé de lire *nadadors*. Il s'agirait de messagers choisis pour leur aptitude à la nage.

2. *fòc grezesc*: feu grégeois (composition incendiaire en usage au Moyen Age, formée de salpêtre, de soufre, de résine et autres matières combustibles).

3. *còca*: vaisseau rond, large à l'avant et à l'arrière.

4. *aquels defòra et aquels dins*: désigne fréquemment, au Moyen Age, les assiégeants et les assiégés.

5. *albèrga*: campement militaire, tente.

6. C'est-à-dire les templiers et les hospitaliers.

7. *Raol de Tabaria*: sans doute Raoul de Tibériade, fils cadet de Gautier de Saint-Omer, prince de Galilée et seigneur de Tibériade en 1194. Il assista au siège de Damiette en 1219.

8. *feron lor gatge*: « firent leur testament ».

9. *per respech*: « dans l'espoir de ».

10. *Joan Decolaci*: il s'agit de saint Jean-Baptiste, dont la décollation est une fête célébrée par l'Eglise catholique en souvenir de son martyre (29 août).

11. *coms de Gloucestre*: le comte de Gloucester.

12. *le reis Joan*: sans doute Jean de Brienne (1210-1237), qui devint empereur régent de Constantinople, à partir de 1231.

13. *Campanhés*: les Champenois.

14. *pónher*: « piquer des éperons, s'élançer » *e si lor èra a pónher...* « et s'ils devaient parfois foncer [sur l'ennemi], c'était à cause des contraintes que les Sarrasins leur imposaient ».

15. obscur. Litt.: « il leur fallut [se] mettre dans la fosse, parce que les Sarrasins les tourmentèrent davantage, et eux qui avaient beaucoup perdu ». Le *cros* (« fosse ») est sans doute une première allusion au fait que les Chrétiens durent se réfugier dans les fossés des lices (cf. ci-après)

LE « LIBRE DE VITA » DE BERGERAC¹

Le *Libre de Vita* de Bergerac est une sorte de cahier de doléances rédigé par les consuls de la ville, entre 1378 et 1382, et relatif à une période où toute la communauté de Bergerac eut à subir de nombreux méfaits. Il nous donne un tableau précis et souvent tragique des misères et des souffrances qu'eut à supporter la ville.

A peine libérée de l'occupation anglaise par le duc d'Anjou, en 1377, occupation qui, par ailleurs, ne semble pas avoir été mal acceptée, la ville fut accablée d'un fléau beaucoup plus grave. Les nombreux seigneurs du voisinage profitèrent en effet de la situation : restés de préférence « Anglais », ils pouvaient se livrer sans scrupules à des incursions sur les terres « françaises ». Aidés d'hommes d'armes, débris des anciennes compagnies, et de tous les truands du pays, ils se ruèrent sur les bourgs qu'ils pillairent et rançonnaient sans merci, semant partout misère et désolation. Le *Libre de Vita* ne relate pas moins de 117 méfaits dont fut victime, pendant ces quatre ans, la communauté de Bergerac.

Le manuscrit, découvert en 1871, est déposé aux Archives de Bergerac. Il contient en outre le recueil des *juradas* de l'année 1381.

1.

Aiçò es lo *Libre de Vita*, lo qual es remembrança dels grantz mals e damnatges que son estatz fachs e donatz als abitantz de la vila de Bragairac et de la castelania per las personas e malfaitors dejús escriutz ; e los jorns e los ans que lo ditz damnatges son estatz fachs, donatz e perpetratz e li quals son estatz los damnatges. E son estatz aicí escriutz per remembrança, a fin que per temps a venir, quant lòc e temps serà, los ditz malfaitors puscan

(1) Cf. éd. Durand, pp. 194-99 ; 217 ; 221 ; 293 ; 305.

essèr punitz per bona justícia, e per çò que non pòrten aquels pecatz en infèrn, e que a totz autres que damnatges nos volrian far, sia en eishample.

2. Montferrant

Prumierament, lo *vint* jorn de feurier l'an de Nòstre Senhor MIL CCCLXXVIII, dos pilhartz qui demoravan a Montferrant¹, en Peiregòrc, los quals an nom la un² Antòni e l'autre Joanin, amb d'autres lors companhons de Montferrant, en fòra, raubèren el poder de Bragairac dos rocins de bast e una èga. E l'autre rocin èra de Ramon del Pont que valia, si com lo dit Ramon afermèt per son sagrament, *dètz* francs³, et l'autre rocin èra d'Esteve Petit, valia si com el afermèt per son sagrament, *dètz* francs ; e la èga èra de Bertran Dartigas ; valia, si com lo dit Bertran afermèt per son sagrament, *uech* francs. E aquestas bèstias los ditz raubadors menèren a Montferrant e anc neguna restitucion non fo facha, aunque monsenhor lo governador e los senhors cònsols ne triballhèssan grandament en plusors letras que n tramesèren⁴ a Montferrant e en autra partz. E grantz despens e costatges que n foren fachs per seguir e espiar ont èran estatz menatz ; que se montèt *quatre* francs e plus.

3. Puiguihem⁵

Item, a *quinze* jorns de mars l'an dessús MIL CCCLXXVIII, aquels de Puiguihem cavaguèren a Bragairac e presen⁶ tres buòus d'arada que èran de Elias Pons ; e una sauma que èra de Arnaut Vaquier e menèren aquela presa a Puiguihem ; e avian pati⁶ de monsenhor Guilhem Lescrop, capitani de Fronsac⁷.

4. Puiguihem

Item, a *vint-e-dos* d'abril l'an MIL CCCLXXIX⁸, cavalguèrent aquels de Puiguihem otra l'aiga⁹ e presen⁴ *vint-e-dos* caps de cabras e d'ovelhas que èran de Miquel Sabatier e de Boneta, la ostaliera.

.....

5. Montferrant

Item, a *vint* de mai l'an dessús MIL CCCLXXIX, aquels de Montferrant cavalguèrent a Bragairac otra l'aiga e presen⁴ *dos* ases. L'un² èra de Joan de Rocamador e l'autre de Boneta, la ostaliera. Valian, si com afermèren per lor sagrament, sèt francs.

.....

6. Pui de Chalus e Puiguihem

Item, a *cinc* de junh l'an MIL CCCLXXIX, aquels del Pui de Chalus¹⁰ e de Puiguihem cavalguèrent a Bragairac e presen⁴ *doas* ègas e un rocin de bast ; de las quals ègas la una èra de monsenhor lo Governador, e l'autra èga èra de la dòna de Combas, e lo rocin de Ramon del Pont.

.....

7. Joan de Signal

Item, lo dimars a *dotze* jorns de mars l'an MIL CCCLXXX, Joan de Signal, capitani de Banas, tramés una letra de menaçàs a monsenhor lo governador e als senhors cònsols, de la qual la tenor se ensèc en aquesta maneira :

« Cars senhors e bons amics, mandi-vos que tantòst vistes las presentz, vos venhatz apatiar⁶ a Banas, car vos ètz plus près de Bridoira¹¹, e d'Eissijac¹², e de Banas que de nulh autre lòc anglés ; o autrament, gardatz-vos de nos, car nos, en cas que non venhatz, òm vos farà los damnatges que poirem. E d'aiçò fazètz-nos respòsta. Dius sia garda de vos ».

.....

8. Aimet¹³

Item, lo *quinze* jorn del mes de novembre l'an dessús MIL CCCLXXX, lo filh del captal de Pug-Agut, qui es Francés, e està amb lo senhor de Aimet, de Bridoira, en fòra, amb d'autras gentz d'armas del senhor d'Aimet¹³, cavalguèren a Bonhagas¹⁴, qui es el poder de Bragairac, e combatèren la glèisa, e aucizèren una femna que èra prenhs e ardèren dos ostals ; e los fèren finar una pipa de vin per çò que non los ardèssan lo plus.

.

9. Janeton

Item, lo divendres d'avant la fèsta de Rams, a *cinc* jorns del mes d'abril l'an dessús MIL CCCLXXXI, Janeton, amb d'autres companhons de Montrevèl¹⁵, qui demòran amb monsenhor Arnols de Marla, capitani de Sant-Fe¹⁶, èran en la vila e volian passar l'aiga per córrer el poder de Montcuc, e a Banas, e els autres lòcs de monsenhor Bertrucat de Lebret. E monsenhor lo Governador e los senhors cònsols, enformatz d'aquesta cavalgada, anèren-se.n tòst al dit Janeton e a las autres gentz d'armas, sos companhons, e dishèren-lor que els avian entendut que els volian anar córrer sobre la tèrra de monsenhor Bertrucat de Lebret, e que lo lòc de Montcuc èra bon e leial francés, e lo lòc de Banas, e lo lòc d'Eissijac e de Paulhac, e totz autres lòcs e totas las gentz del dit monsenhor Bertrucat èran en bona amistança amb la vila, e que d'aquels lòcs, en fòra, ni per nulh dels companhons de monsenhor Bertrucat, nulh damnatge non èra estat fach a la vila ; per que certanament lo dich Janeton ne sos companhons, ni nulhs autres per quant que fossan poishantz de Bragairac, en fòra, non faràn nulh damnatge, ne nulha cavalgada el poder de Montcuc, ne a Banas, ne a Eissijac, ne a Paulhac, ne a nulhs autres lòcs que monsenhor Bertrucat agués ; ne las gentz de monsenhor Alan de Beumont, ni de monsenhor lo Senescal, ni nulhas autres gentz d'establida de Olivier del Pont, ni de Guilhem de la Hossaia que avian estat a

Bragairac, non avian facha nulha guèrra, ni nulha cavalgada els ditz lòcs e poder de monsenhor Bertrucat, car aquels lòcs la vila volia gardar coma si meisha¹⁷. Sobre las qualas causas aguèt grantz debatz e grantz paraulas maliciosas entre lor. E aquí meis¹⁷, lo dit Janeton e las autres gentz d'armas, sos companhons, totz corroçatz salhiren de la vila devèrs la pòrta de Sant-Joan, e presen⁴ *quatre* buòus d'arada e una vaca, lo quals buòus aravan, e aiçò fèren per despèch de la vila, per çò quar òm non los laishava passar otra l'aiga per córrer sobre la tèrra del dit monsenhor Bertrucat. Lo qual bestial convenc que la vila reemés de lor e costèt de remson *quatre* francs, e mais totz los despens que els avian fachs a la ostalaria, dont se n'èran anatz totz corroçatz, ses pagar denier.

Traduction

Ceci est le *Livre de Vie*, qui relate le souvenir de grands maux et dommages qui ont été faits et infligés aux habitants de la ville de Bergerac et de sa châtellenie par les personnes et malfaiteurs ci-dessous mentionnés ; [qui relate] les jours et les années où lesdits dommages ont été faits, donnés et perpétrés et quels ont été ces dommages. Et ils ont été ici mentionnés pour mémoire, afin que dans les temps à venir, quand seront venus le temps et le lieu, lesdits malfaiteurs puissent être punis en bonne justice et n'emportent pas ces péchés en enfer. Et que cela serve d'exemple à tous les autres qui voudraient nous causer du dommage.

Montferrand

Premièrement, le vingtième jour de l'an de Notre-Seigneur 1378, deux pillards qui demeuraient à Montferrand, en Périgord, nommés l'un Antoine et l'autre Jeannot, avec quelques autres de leurs compagnons de Montferrand, hors ville, dérobèrent deux chevaux de charge et une jument qui appartenaient à Bergerac. L'un des deux chevaux appartenait à Ramon del Pont et valait, comme l'affirma sous serment ledit Ramon, dix francs ; et l'autre cheval était d'Etienne Petit et valait, comme il l'affirma sous serment, dix francs. Quant à la jument, c'était celle de

Bertrand Dartigas ; elle valait, comme l'affirma sous serment ledit Bertrand, huit francs. Et ces bêtes furent menées par leurs ravisseurs jusqu'à Montferrand sans que la moindre restitution ne fût faite, bien que monseigneur le gouverneur et les seigneurs consuls fissent de grands efforts dans ce sens, dans plusieurs lettres qu'ils envoyèrent à Montferrand et dans d'autres lieux. Et de grandes dépenses et de grands frais furent consentis pour faire des poursuites et découvrir l'endroit où [les bêtes] avaient été menées : ce qui se monta à quatre francs et plus.

Puyguilhem

Item, le quinzième jour de mars de l'année ci-dessus indiquée 1378, quelques habitants de Puyguilhem chevauchèrent jusqu'à Bergerac et prirent trois bœufs de labour qui appartenaient à Elias Pons, ainsi qu'une ânesse qui appartenait à Arnaud Vaquier, et menèrent leur prise à Puyguilhem. Ils avaient conclu un pacte avec monseigneur Guilhem Lescrop, capitaine de Fronsac.

Puyguilhem

Item, le 22 avril de l'année 1379, quelques habitants de Puyguilhem passèrent à cheval la rivière et prirent vingt-deux têtes de chèvres et de brebis qui appartenaient à Michel Sabatier et à Bonnette, la tenancière de l'auberge.

Montferrand

Item, le 20 mai de l'an ci-dessus 1379, quelques habitants de Montferrand passèrent à cheval la rivière et arrivèrent à Bergerac où ils prirent deux ânes. L'un appartenait à Jean de Rocamadour et l'autre à Bonnette, la tenancière de l'auberge. [Les deux bêtes] valaient, comme ils l'affirmèrent par serment, sept francs.

Puy de Chalus et Puyguilhem

Item, le cinq juin de l'année 1379, quelques habitants du Puy de Chalus et de Puyguilhem allèrent à cheval jusqu'à Bergerac et prirent deux juments et un cheval de charge ; l'une des deux juments appartenait à monseigneur le Gouverneur et l'autre à Madame de Combes ; et le cheval à Raymond del Pont.

Jean de Signal

Item, le mardi 12 mars de l'an 1380, Jean de Signal, capitaine de Bannes, envoya une lettre de menaces à monseigneur le Gouverneur et à Messieurs les consuls, dont la teneur s'ensuit de cette manière :

« Chers seigneurs et bons amis. Je vous fais savoir que, dès que vous aurez pris connaissance de la présente lettre, vous devrez venir signer contrat à Bannes, car vous êtes plus près de Bridoire et d'Issigeac que d'aucune autre ville anglaise. Sinon, gardez-vous de nous ; car, au cas où vous ne viendriez pas, nous ferons tout le dommage que nous pourrons. Et faites-nous réponse à ce sujet. Que Dieu vous prenne en sa garde ».

Eymet

Item, le quinze du mois de novembre de l'an ci-dessus 1380, le fils du capitaine de Pug-Agut, qui est Français, et réside avec le seigneur d'Eymet, de Bridoire, hors ville, accompagné d'autres hommes d'armes du seigneur d'Eymet, allèrent à cheval jusqu'à Bouniagues, dans le territoire de Bergerac. Ils attaquèrent l'église, tuèrent une femme qui était enceinte, et brûlèrent deux maisons. Et on leur fit terminer un tonneau de vin, afin qu'ils ne les fassent pas brûler davantage.

Janeton

Item, le dimanche avant la fête des Rameaux, le cinquième jour du mois d'avril de l'an ci-dessus 1381, Janeton, avec d'autres compagnons de Montravel, qui demeurent avec monseigneur Arnols de Marla, capitaine de Sainte-Foy, étaient dans la ville et voulaient passer la rivière pour faire une incursion dans le territoire de Montcucq, et à Bannes, et dans les autres villes de monseigneur Bertrucat de Lebret. Monseigneur le Gouverneur et les seigneurs consuls, informés de cette chevauchée, se rendirent bientôt auprès dudit Janeton et des autres hommes d'armes, ses compagnons ; ils leur dirent qu'ils avaient appris que [Janeton et ses compagnons] voulaient faire une incursion sur la terre de monseigneur Bertrucat de Lebret ; que la ville de Montcucq était française d'une manière bonne et loyale, de même que les villes de Bannes, d'Issigeac et de Paulhac, et toutes les autres villes, que les gens dudit monseigneur Bertrucat entretenaient

des relations amicales avec la ville [de Bergerac], et que, à partir de ces villes, aucun compagnon de monseigneur Bertrucat n'avait causé de dommages à la ville [de Bergerac]. Et c'est pour cette raison que, certainement, ledit Janeton et ses compagnons, ni non plus aucune autre personne de Bergerac, pour puissante qu'elle fût, ne commettaient de dommage ni ne pénétreraient dans le territoire de Montcucq, ni à Bannes, ni à Issigeac, ni à Pauillac, ni en aucun autre lieu qui appartint à Monseigneur Bertrucat. Les gens de monseigneur Alain de Beaumont, de monseigneur le sénéchal, ou de toute personne de la maison d'Olivier du Pont ou de Guilhem de la Houssaie, qui avaient été à Bergerac, n'avaient fait nulle guerre ni incursion dans lesdits lieux du domaine de monseigneur Bertrucat, car la ville voulait garder ces lieux comme elle-même. Il y eut de grands débats à ce sujet et beaucoup de mots injurieux échangés entre eux. Et aussitôt, ledit Janeton et les autres hommes d'armes, ses compagnons, sortirent tout courroucés de la ville par la porte de Saint-Jean, dérobant quatre bœufs en train de labourer et une vache. Et ils agirent ainsi par dépit à l'égard de la ville, parce qu'on ne les laissait pas passer la rivière pour aller faire une incursion dans les terres dudit monseigneur Bertrucat. Et il fallut que la ville payât le dommage du bétail, et ce dédommagement coûta quatre francs, sans compter toutes les dépenses qu'ils avaient faites à l'auberge, dont ils étaient partis tout courroucés, sans payer un denier.

NOTES

NORMALISATIONS : *capitani* (capp^{ne}) ; *Dius* (Dios) ; *causas* (cosas).

1. Monferrand : commune, cant. de Beaumont, arrond. de Bergerac.

2. L'emploi de l'art. fém. *la* devant *un*, surtout dans les locutions du type « l'un... et l'autre », est fréquent dans l'ancienne langue et se retrouve encore aujourd'hui dans les parlers archaïsants, à côté de *l'un*. Cf. d'ailleurs (art. 5) : *l'un èra de Joan de Rocamador e l'autre de Boneta*.

3. Le franc valait 25 sols (1 livre 5 sols).

4. *tramesèren* : prétrépit de *trametre*. Signalons aussi la forme « non allongée », qui apparaît plusieurs fois dans le texte : *presen* (de *prendre*), d'après la 3^e p. s. *pres*. On remarquera aussi que la désinence de la 3^e p. pl. est en *-eren* (*raubèren*, *menèren*, *cavalguèren*, *afermèren*, etc.), au lieu de *-eron*, désinence plus habituelle.

5. *Puyguilhem* : comm. cant. de Sigoulès, arrond. de Bergerac.

6. *pati* « pacte, arrangement » : cf. Vol. II. 64,6, et *infra* : *apatiar*.

7. *Fronsac* : arrond. de Libourne (Gironde).

8. L'éditeur du texte (Ch. Durand) fait la remarque suivante : « En rapprochant de cette date la date du méfait précédent, on pourrait être surpris de voir le méfait du 15 mars commis en 1378 et celui du 22 avril commis en 1379. Nous ferons remarquer à ce sujet que l'année, à cette époque, commençait à Pâques et non le 1^{er} janvier. Ce ne fut que plus tard, en 1563, que Charles IX, par un édit publié à Bergerac en janvier 1565, ordonna qu'à l'avenir l'année commencerait le premier de ce mois ».

9. C'est-à-dire la rive gauche de la Dordogne.

10. Colline isolée, comm. et cant. de Montpont, arrond. de Ribérac.

11. *Bridoire* : comm. de Rouffignac, cant. de Sigoulès, arrond. de Bergerac.

12. *Issigeac* : comm. et chef-lieu de cant. de l'arrond. de Bergerac.

13. *Eymet* : comm. et chef-lieu de cant. de l'arrond. de Bergerac.

14. *Bouniagues* : comm., cant. d'Issigeac, arrond. de Bergerac.

15. *Lamothe-Montravel* : comm., cant. de Vélines, arrond. de Bergerac.

16. *Sainte-Foy-la-Grande*, arrond. de Libourne (Gironde).

17. *meish, meisha* : formes limousines, pour : *mezeis, mezeissa* « même ».

LA CHRONIQUE ROMANE DU PETIT THALAMUS¹

La *chronique romane* de Montpellier, appelée ainsi par opposition à sa continuation française, est contenue dans un ms. conservé dans les archives de la commune. C'est un volume important, formé de plusieurs cahiers d'époques et de mains différentes. L'ensemble est désigné du nom de *Petit Thalamus* (*thalamus parvus*), sans qu'on en sache bien les raisons, l'origine du mot étant encore indécise : *Talmud*, par comparaison avec la vaste compilation des traditions orales, religieuses et civiles des Juifs ? ou *thalamus* « lit » et, par extension, collection d'actes et de documents que les scribes sont chargés de coucher par écrit pour les conserver dans des dépôts ?

Quoi qu'il en soit, le *Petit Thalamus* est un ensemble historiographique assez différencié. Il comprend en effet, outre la *Chronique* : les *Coutumes* de la ville de Montpellier (*las costumas e las franquezas*), en double version (latine et occitane), et les *Etablissements* (*establimenz*), en occitan seulement. Les *Coutumes*, approuvées en 1204 par les seigneurs de la ville, se réfèrent à des règles de droit civil ou à des traditions locales plus ou moins anciennes, tandis que les *Establimenz*, plus actuels, renferment un nombre beaucoup plus grand de dispositions relatives à l'administration intérieure de la cité : ils offrent ainsi le complément logique des *Costumas*. Notre ms. contient enfin le texte de quelques *Serments* et un *Calendrier*, rédigé aux environs de 1340.

Mais la partie la plus intéressante et la plus originale du *Petit Thalamus* est sans doute la *Chronique romane*. Ce document relate en effet, dans leur successivité chronologique, la plupart des événements, grands et petits, qui ont marqué la ville de Montpellier depuis le IX^e siècle jusqu'en 1426. Elle a dû être commencée en 1088, sous le règne de Guillaume V, fils d'Ermeniars, qui entreprit de

(1) Cf. *Le Petit Thalamus de Montpellier, publié pour la première fois d'après les mss. originaux par la Soc. Archéol. de Montpellier*, Montpellier, 1840. Une nouvelle édition, plus rigoureuse, serait souhaitable.

consigner par écrit, pour son instruction personnelle ou celle de quelques amis, peut-être les frères de sa communauté, le récit de tous les événements qui se passèrent sous ses yeux et dans les provinces voisines (2). L'œuvre se continua ainsi, signée de plusieurs mains et, au milieu du XIV^e siècle, l'autorité municipale s'en empara, lui confiant un nouveau rédacteur et lui donnant une consécration officielle en même temps qu'un brevet d'authenticité. Et c'est ainsi que, d'abord réduite à quelques brèves mentions quand il s'agit d'événements anciens, soit de 809 à 1350 environ, elle prend beaucoup plus d'ampleur à partir de 1355. Elle s'arrête en 1426, avec en plus un bref article relatif à quelques faits survenus en février et mars 1446. Elle ne reprend ensuite qu'en 1495-1502, dans une rédaction française et avec un esprit complètement différent : le dernier chroniqueur occitan, Jacques Rebuffy, professeur de droit, étant mort en 1428.

Ce document est d'un haut intérêt pour connaître la vie publique et privée d'une grande cité occitane du Moyen Age, et ses réactions aux principaux événements contemporains ; pour connaître aussi l'état d'avancement d'une démocratie municipale assez exceptionnelle pour l'époque. Quels qu'aient été en effet les rois qui les gouvernaient, rois d'Aragon, de Majorque, de France ou de Navarre, les citadins n'en vivaient pas moins dans une assez grande indépendance envers leurs souverains : le pouvoir réel résidant presque tout entier entre les mains des bourgeois appelés à régir la municipalité. Enfin, la *Chronique*, surtout dans les textes traitant de la vie concrète et populaire du temps — et ce malgré une instabilité graphique due à la pluralité des mains et des époques — est un modèle de prose occitane ancienne, à la fois très élaborée, très technique dans sa formulation juridique, mais aussi d'une grande souplesse et d'un vif pittoresque de langue parlée : et cela jusqu'à la fin de sa rédaction.

(2) La chronique s'étend parfois aux villes voisines (Millau, Gignac, Nîmes, Anduze, Béziers, etc.), et à presque toutes les villes occitanes ; dans la relation des faits historiques, on y trouve des allusions fréquentes non seulement aux royaumes d'Aragon, de Majorque et, plus tard, au royaume de France, ce qui ne saurait surprendre, mais encore à l'histoire de Gênes, de Pise, des Flandres et des îles de Rhodes, de Chypre et de Sardaigne.

1. Un hiver rude (3)

Item, aquel an¹, fon tant grant freg e tan grant gelada que lo Ròzer² gelèt, e tant quant³ que òm passava a pè dessús del pueg de Sèta entrò Mezoa⁴, e trop grant quantitat d'amolas⁵ e de jarras en qué avia aiga se gelavon e se rompian, e l'aiga si gelava a taula en las copas e las copas se gelavon amb las toalhas, e durèt aquest freg continuament de Sant Andrieu entrò a Santa Perpetua⁶. En aquel mejan⁷ tombèt neu tres vetz en grant quantitat; e moriron per lo dich freg alcunas vinhas e lo mais dels oliviers⁸ e de las figueiras e moutz autres albres e quais totas las òrtas⁹ et èrbas de tot lo païs, e las pintas d'estanh en qué avia aiga se fendian per lo long per lo dich freg.

2. Une apparition (4)

Causa novèla. Item, un dimars que èra onze de mai¹⁰, fetz grant temporal d'aura e de plueja tota la nuech davant, e puòis un pauc après l'alba fetz un grant tron, et adonc fon vist per lo ministre de la Trinitat¹¹ e per son companhon en la cambra ont jazian un demòni en forma d'òme vestit ab un mantèl vermelh et una berreta negra sus la testa, montat a caval sus una caissa, lo qual pueis pres d'el sol¹² una grant pèira que pesava entorn 1/2 quintal¹³, la qual mes sotz lo braç et issí-se.n per la pòrta, e trenquèt et arrabèt moutz albres en los òrtz d'en-torn, e descobrí la glieisa e la claustra, e l'ostal del dich òrde¹⁴ e l'ostal de la reclusa, e d'aquí se n'anèt per lo laor¹⁵ de la Valeta et aquí levèt moutas te[u]las e las portèt otra lo Les¹⁶ e las escampèt per los albres e per las vinhas entrò près lo luòc de Clapiers.

(3) *Op. cit.*, p. 365.

(4) *Op. cit.*, pp. 387-8.

3. Un poisson étrange (5)

Item, a *uòch* de mai¹⁷, fo portat a Montpelier *un* peis pres pròp de Sèta, lo qual avia de lonc entorn *una* cana, et èra gròs coma *un* ase, et èra pelós coma ase, de color sus l'esquina de gris oscur et als costatz de gris clar et al ventre de blanc, et avia tèsta ses còl, e lo morre coma de vedèl, e dentz de sotz e de sus coma vèrre¹⁸, e coa de *un* palm e quart de lonc, redona e gròssa coma lo braç, et avia davant près del cap *dos* braç amb mans e *cinc* detz formatz en cascuna man, amb las onças¹⁹ nozadas coma de persona, mais los detz se térian amb pèl coma d'auca, e près de la coa avia *doas* cambas amb artelhs nozat[z] e formatz coma aquels de las mans, et èron del lonc cascuna camba e braç amb los pès e mans entorn *un* palm 1/2 ; et alcuns dizian que èra vielh marin, et alcuns juzieus dizian que aquel peis èra peis juzieu, per çò quar lo dissabte matin ieis de la mar et està en terra entrò al vèspre²⁰.

4. La femme sans bras (6)

Item, a la fèsta de Sant Joan²¹ et entorn, per moutz jorns èra en Montpelier una fémna de las partidas²² de França, la qual non avia neguns braç ni mans ni forma d'aquò, de l'atge de *caranta* ans o entorn, la qual amb los pès filava e torcia lo fil e metia lo fil en l'agulha e cosia et amb *un* pè meissia vin et aiga en *una* escudèla que tenia en l'autre pè, et amb los ditz pès trazia e recebia la pilòta²³, e ne²⁴ jogava amb los datz, et ne²⁵ fazia centuras de fil en teliers²⁵ amb tanelas²⁶ et amb *una* espaza de fusta et amb los dos pès fazia capèls²⁷ de flors e pueis los desfazia.

(5) *Op. cit.*, p. 407.

(6) *Op. cit.*, p. 411.

Traduction

1

Item, cette année-là, il y eut un si grand froid et une si grande gelée que le Rhône gela : si bien que l'on passait dessus depuis la colline de Sète jusqu'à Mèze. Et une grande quantité de vases et de jarres contenant de l'eau gelaien et se brisaient ; et l'eau gelait à table dans les verres et les verres gelaien avec les serviettes. Ce froid dura continuellement de la Saint-André jusqu'à la Sainte-Perpétue. Dans l'intervalle, la neige tomba trois fois en grande quantité. Et ledit froid fit mourir quelques vignes et la plupart des oliviers et des figuiers, de même que beaucoup d'autres vignes et presque toutes les plantes potagères et herbes de tout le pays. Et les pintes d'étain contenant de l'eau se fendaient tout du long à cause dudit froid.

2

Chose nouvelle. Item, un mardi, le onze du mois de mai, il y eut une grande tempête de vent et de pluie toute la nuit d'avant. Peu de temps après l'aube, il y eut un grand coup de tonnerre et, à ce moment-là, le Ministre de la Trinité et son compagnon virent, dans la chambre où ils dormaient, un démon en forme d'homme, vêtu d'un manteau vermeil et d'un bérét noir sur la tête, à cheval sur une caisse. Il souleva ensuite à lui tout seul une grande pierre qui pesait aux alentours d'un demi-quintal, la mit sous son bras et sortit par la porte, coupant et arrachant un grand nombre d'arbres dans les jardins d'alentour. Il enleva [ensuite] la couverture de l'église et du cloître, de la maison dudit ordre et de l'appartement de la Recluse et, de là, traversa le champ labouré de la Vallette où il arracha un grand nombre de tuiles qu'il porta au-delà du Lez, les éparpillant sur les arbres et dans les vignes jusqu'au village de Clapiers.

3

Item, le huit mai, on porta à Montpellier un poisson, pêché près de Sète, qui avait environ une canne de long et était gros comme un âne. Il était velu comme un âne, de couleur gris foncé sur le dos, gris clair sur les flancs

et le ventre blanc. Il avait une tête sans cou, le museau comme celui d'un veau, des dents d'en haut et d'en bas comme un verrat, une queue d'un pan et quart de long, ronde et grosse comme le bras. Et il avait devant, près de la tête, deux bras avec des mains et cinq doigts formés à chaque main, avec les phalanges nouées comme celles d'une personne ; mais les doigts se tenaient par une peau, comme ceux d'une oie ; et près de sa queue il avait deux jambes avec des orteils noués et formés comme ceux des mains. Et chaque jambe et chaque bras, accompagnés de son pied et de sa main, avait bien un pan et demi de long. D'aucuns disaient que c'était un vieux marin ; et quelques Juifs disaient que c'était un poisson juif, puisqu'il sortit de la mer un samedi matin et qu'il resta sur la terre jusqu'au soir.

4

Item, aux alentours de la fête de saint Jean, il y avait à Montpellier pendant plusieurs jours une femme, venue des régions de France, qui n'avait ni bras ni mains, ni rien de cette forme. De l'âge de quarante ans à peu près, elle filait et tordait le fil avec les pieds, ou enfilait l'aiguille et cousait. D'un pied elle versait de l'eau et du vin dans une écuelle qu'elle tenait de l'autre pied ; et, de ses pieds, elle lançait et recevait une balle, jouait aux dés et faisait des ceintures de fil sur un métier à tisser avec des ? A l'aide d'une épée de bois elle faisait de ses deux pieds des couronnes de fleurs et les défaisait ensuite.

NOTES

NORMALISATIONS : *pròp de Sète* (propre), *ase* (azer).

1. l'année 1363.

2. La mention du Rhône dans la région de Montpellier est pour le moins surprenante : ce qui a pu geler entre Sète et Mèze, et permettre le passage à pied, ne peut être que l'étang de Thau. Il est possible qu'il y ait une lacune dans le texte, après *lo Rozer gelèt*.

3. *tant quant* : tellement que.

4. *Mezoa* : Mèze (*Mesoia* est attesté en 990), petit port au bord de l'étang de Thau.

5. *amola* (/mola/ *ambola*) : ampoule.

6. Soit du 30 novembre au 7 mars.

7. *En aquel mejan* : dans l'intervalle.

8. *lo mais dels oliviers* : la plus grande partie des —

9. *òrtas* : plantes potagères (cultivées dans l'*òrt/òrta*).
10. de l'année 1372.
11. *ministre de la Trinitat* : le grand Ministre, général de l'ordre de la Sainte-Trinité.
12. *d'el sol* : à lui tout seul.
13. Une variante donne *tres quintals* !
14. *del dich òrde* : l'ordre de la Sainte-Trinité.
15. *laor (/labor)* : champ labouré.
16. *Les* : le Lez, fleuve côtier de l'Hérault, qui passe tout près de Montpellier et se jette dans la Méditerranée près de Palavas.
17. de l'année 1383.
18. *vèrra* (/vèr) : verrat, porc mâle.
19. *las onças* : les phalanges.
20. allusion au *Sabbat* (d'où vient *dissabte*), repos sacré des Juifs le septième jour de la semaine.
21. le 27 décembre de l'année 1387.
22. *de las partidas* : des régions.
23. *pilòta* (/pelòta) : pelote, balle.
24. *e ne jogava... e ne fazia* : ne renvoie aux « pieds » : « et elle en jouait aux dés » et « elle en faisait des ceintures... ».
25. *teliers* : métiers à tisser.
26. *tanèlas* : ?
27. *capèls de flors* : couronnes de fleurs.

1. Fête pour la naissance du dauphin¹ (7)

Item, lo dimars² trestot lo jorn, moutas personas per mestiers e per carrieiras³ feron grant fèsta balant per la vila, parat cascun lo plus que podia, amb menestriers e la nuech après seguent, els totz venian al Plan del Consolat⁴ e la una companha e dançava aquí a son plazer, e pueis ne venia autra e fazia aquò meteis, et enaissí o tengron⁵ trò après mieja nuech, et i justavon⁶ alcuns a caval aquí e per tota la vila, e totas vetz los senhors cònsols i estavon amb moutz menestriers per aculhir-los quant venian e lur fazian far plaça, e pueis los autres que venian festejavon coma avian los autres⁷, e tot lo jorn las bandieiras del consolat estavon estendudas a las fenèstras, e tota la nuech grantz fuòcs de lenha al plan del consolat e per tota la vila, e lo dich plan tot lo jorn empalhat de palha fresca, et en los ditz bals las dònas èron paradas d'abitz de senhor, e ls senhors d'abitz de dònas, cascun lo plus onorablement que podia.

2. Deuil pour la mort du roi Charles⁸ (8)

Item, en aquel an et el mes d'octobre⁹, passèt d'aquesta vida en l'autra moss. Charles de bona memòria rei de França, e moric a Paris, e fon(c) sebelit a Sant Denís amb los autres reis de França. Enaprès lo luns a *vint-e-dos* de novembre, feron los senhors cònsols un cantar mout onorable per lo dich rei en la glèia de Fraires Menors de Montpelier ont se dis una messa mout solemna per moss. lo vicari de Magalona, e fetz lo sermon maistre Privat

(7) *Op. cit.*, p. 421.

(8) *Op. cit.*, pp. 471-72.

capelan de l'òrde dels Fraires Menors, et aquí foron totz los autres ordes mendicantz¹⁰ e los Fraires de Santa Aularia¹¹ e los morgues de Sant German, et i vengron las glèias de Sant Fermin e de Nòstra Dòna de Taulas¹² e de Sant Daunizi¹³ amb la procession et amb las + e totas las autres capèlas, e dicha la granda messa, feron totz solemnement la presenta per totz los òrdes la un après l'autra e totas las glèias en seguent.

Sègon-se.n las cirmònias que i foron fachas. Prumieirament los senhors cònsols feron mandament lo jorn davant lo dit cantar per lurs escudiers per tota la vila a tot cap d'ostal e mais a las dònas que fosson l'endeman al dich cantar, e que los senhors s'ajustesson al Plan del Consolat e las dònas a Nòstra Dòna de Taulas, cascuna amb son manto escur o amb sa rauba escura, e lo dimergue davant o feron denonciar per las glèias e de vèspre cridar per la vila amb la trompa : item, lo jorn del dich cantar, los senhors cònsols parten del consolat vestitz de lur lieurèia amb los senhors obriers et amb tota lur autra companha dels oficiers reals e de tot l'estudi¹⁴, e ls senhors doctors e clèrcs et autres senhors de vila se.n devalèron als Fraires Menors, e las dònas après, et aquí al mieg del còr agron fach far una capèla o capitèl de fusta tota negra, sus la qual avia ben tres centz candelas quartairons¹⁵, et als quatre còrns de la capèla *quatre* ciris negres de *uòch* o de *nòu* palms de lonc, et *un* autre el mieg per dessús la capèla tot negres, en los quals èron penoncèls amb las armas del rei e de la vila coma una bandieira, e dejós la dicha capèla ardent avia una long bèra et auta amb un drap d'aur dessús frangat a la vòuta¹⁶ de bocassin¹⁷ negre en las armas del rei ; et entorn la dicha [capèla] e capitèl avia *caranta* entòrtas cremantz amb las armas del rei e de la vila : après los cònsols de mar feiron gitar un drap d'aur amb lurs armas et amb *dètz* entòrtas, e los senhors obriers¹⁸ feron gitar un autre drap d'aur e *vint* entòrtas amb lurs armas, et feiron donar los cònsols argent a l'ufèrta a tota gent et a totz los capelans que cantavon per l'arma del dich senhor.

Traduction

1

Item, le mardi pendant toute la journée, un grand nombre de personnes, groupées par métiers, firent grand fête dans les rues, dansant à travers la ville avec des ménétriers, chacun étant paré le plus qu'il pouvait. La nuit suivante, ils étaient tous venus au Plan du Consulat et là une compagnie chantait et dansait à son plaisir ; il en venait ensuite une autre qui faisait de même, et ils continuèrent ainsi jusqu'à minuit passé. Quelques-uns joutaient à cheval, là et dans toute la ville, et chaque fois les seigneurs consuls étaient présents avec beaucoup de ménétriers pour les accueillir quand ils arrivaient et leur faire place. Et les autres qui venaient ensuite étaient festoyés comme l'avaient été les premiers. Pendant toute la journée les bannières du consulat étaient étendues aux fenêtres, et de grands feux de bois brûlaient toute la nuit au Plan du Consulat et dans toute la ville, et ce même Plan du Consulat était recouvert tout le jour de paille fraîche. Dans les bals, les dames étaient vêtues d'habits de seigneurs et les seigneurs d'habits de dames, chacun de la manière la plus magnifique possible.

2

Item, cette année-là au mois d'octobre, passa de cette vie dans l'autre monseigneur Charles, de bonne mémoire, roi de France ; il mourut à Paris et fut enseveli à Saint-Denis avec les autres rois de France. Quelque temps après, le lundi 22 novembre, les seigneurs consuls firent en l'honneur dudit roi un magnifique service funèbre à l'église des Frères Mineurs de Montpellier. Une messe très solennelle y fut dite par monseigneur le vicaire de Maguelonne, et le sermon fut fait par maître Privat, chapelain de l'ordre des Frères Mineurs. Il y avait tous les autres ordres mendians, les frères de Sainte Eulalie et les moines de Saint Germain. Y vinrent aussi les églises de saint Fermin, de Notre-Dame-des-Tables et de Saint-Denis pour accompagner la procession, portant des croix, de même que toutes les autres chapelles. Et une fois dite la grande messe, une messe solennelle fut dite par tous les ordres l'un après l'autre et par toutes les églises en suivant.

S'ensuivirent les cérémonies qui furent faites à cette occasion.

Premièrement, les seigneurs consuls, la veille dudit service funèbre, firent mander par leurs écuyers, à travers toute la ville, à tout chef de maison ainsi qu'aux dames, de se trouver présents le lendemain audit service. Les seigneurs devaient se réunir au Plan du Consulat et les dames à Notre-Dame-des-Tables, chacune avec un manteau sombre ou une robe sombre. Et le dimanche précédent on fit annoncer [la cérémonie] dans les églises, et on la fit crier dans les rues, le soir, au son de la trompette. Item, le jour dudit service, les seigneurs consuls partent du consulat revêtus de leurs livrées, avec les seigneurs ouvriers et toutes les autres compagnies des officiers royaux et de toute l'Université. Et les seigneurs docteurs, les clercs et autres seigneurs de la ville descendirent jusqu'à l'église des Frères Mineurs, et les dames à leur suite ; et là, au milieu du chœur, ils avaient fait faire une chapelle avec un chapiteau de bois tout noir, sur lequel il y avait bien 300 chandelles d'un quarteron chacune. Aux quatre coins de la chapelle, il y avait quatre cierges noirs de huit à neuf pans de long, et un autre au milieu par-dessus la chapelle, tous noirs et portant des panonceaux avec les armes du roi et de la ville, comme une bannière. Sous ladite chapelle ardente il y avait une longue bière et une autre avec un drap d'or dessus, frappé au sommet de boucassin noir, avec les armes du roi. Et autour de la chapelle et du chapiteau il y avait quarante torches allumées, portant les armes du roi et de la ville. Ensuite, les consuls de mer firent mettre un drap d'or [sur la bière], ainsi que dix torches, et les seigneurs ouvriers un autre drap d'or et vingt torches, portant leurs armes. Et les consuls firent donner de l'argent en offrande à toute sorte de gens, et à tous les chapelains qui chantaient pour l'âme dudit seigneur.

NOTES

1. Il s'agit du dauphin Charles, deuxième fils de Charles VI : le premier, également Charles, né en 1386, n'ayant vécu que trois mois. Ce deuxième dauphin naquit le 6 février 1392 et mourut, encore enfant, en 1401.

2. Le mardi 12 mars 1392.

3. *per mestiers e per carrieras* : « par corps de métiers et dans les rues ». Les deux *per* n'ont pas la même valeur.

4. *Plan del Consolat* : lieu plat dans la ville où se trouvait la maison des consuls.
5. *et enaissí o tengron...* : « et ils continuèrent ainsi jusqu'à minuit passé ».
6. *justavon* (de *justar/ jostar*) : joutaient.
7. *coma avian los autres* : sous-entendre : *coma avian festejat los autres*.
8. Le roi Charles VI, né en 1368.
9. de l'année 1422.
10. *òrdes mendicantz* : les ordres mendians.
11. *Santa Aularia* (/Aulalia) : sainte Eulalie.
12. *Nòstra Dòna de Taulas* : Notre-Dame-des-Tables, église de Montpellier.
13. *Sant Daunizi* : église Saint-Denis de Montpellier. Remarquer la forme spécifiquement occitane, comparativement à la forme française (*Sant Denís*), citée plus haut.
14. *l'Estudi* : probablement l'Université.
15. *candelas quartairons* : chandelles qui pesaient un *quartairon*, c'est-à-dire un *quarteron* (quatrième partie d'un livre).
16. *a la vòuta* : à la voûte : au sommet ?
17. *bocassin* : boucassin, tissu de coton, de la nature des fuitaines, et qui servait à faire des doublures, des travaux de tapisserie, etc.
18. *senhors obriers* : fonctionnaires municipaux chargés des murs et des fortifications.

CHRONIQUES DES COMTES DE FOIX : LA CHRONIQUE D'ARNAUD ESQUERRIER¹

Parmi les trois chroniques rédigées à la gloire de la maison de Foix par Michel du Bernis, Arnaud Esquerrier et Miègerville, celle d'Esquerrier est sans doute la plus complète et la plus intéressante. Ce dernier en effet avait été désigné par Gaston de Foix comme son chroniqueur officiel et c'est bien un livre écrit à la gloire d'un prince et de ses ancêtres qu'il nous lègue, avec certains faits montés en épingle et d'autres passés sous silence. Esquerrier toutefois est plus objectif que du Bernis, puisqu'il s'appuie sur des documents réels, les archives du château de Foix, auxquels il renvoie assez fréquemment. Mais il ignore curieusement la chronique de son contemporain du Bernis à laquelle il ne fait jamais la moindre allusion. Il y a pourtant une certaine continuité entre les deux chroniques : du Bernis achève la sienne en 1445 et Esquerrier la reprend à cette date pour la conduire jusqu'en 1461, à la mort du roi de France Charles VII.

Mais qui était notre chroniqueur ? On ne possède que très peu de documents sur lui et sa famille. On sait seulement qu'il était notaire et trésorier général du comte Gaston IV, dans le pays de Foix, et on peut admettre qu'il était originaire de ce pays où il a résidé longtemps et exercé des fonctions officielles. A moins qu'il ne fût Béarnais comme Miègerville. Il apparaît pour la première fois en 1445, comme notaire et trésorier du comte. C'est lui qui désigne alors Michel du Bernis pour reprendre le travail, laissé inachevé, de la réorganisation des archives de Foix : *lo cartulari* étant *mau ordenat*. Ces recherches avaient d'abord pour but de prouver au roi de France (qui le contestait) que le titre des comtes de Foix « par la grâce de Dieu » n'était pas usurpé. La dernière mention de lui est du 19 avril 1459 (il est de nouveau trésorier). Comme

(1) Cf. F. Pasquier et H. Courteault, *Chroniques romanes des comtes de Foix...*, « Soc. Ariégeoise des Sciences, Lettres et Arts », Foix-Toulouse-Paris-Pau, 1895, pp. 1-90.

la chronique s'arrête en 1461, on peut supposer qu'Esquerrier a dû disparaître vers cette époque. En tout cas, il paraît peu probable qu'il ait survécu à Gaston IV, qui mourut en juillet 1472.

Arnaud Esquerrier était, on le voit, un personnage important et l'historiographe officiel du comte : sa chronique est donc parfois une source historique de premier plan pour l'époque de Gaston IV. Mais si ses mérites sont grands, ses défauts ne le sont pas moins. Même si l'on fait abstraction de l'orientation partisane du document, aisément compréhensible, on se heurte souvent à des contresens sur l'exploitation des sources, à des erreurs et à des anachronismes énormes, à des confusions fréquentes des lieux et des noms. Ce qui n'empêcha pas la chronique — beaucoup plus que celle de du Bernis restée à peu près inconnue depuis le XV^e s. jusqu'à l'époque de sa publication — de connaître un très grand succès. Elle fut en effet traduite et plusieurs fois mentionnée (avec celle de Miègerville qu'elle a à maintes reprises inspirée) par les érudits des XVI^e et XVII^e siècles.

Le ms. qui nous en a transmis le texte complet est malheureusement récent : il s'agit d'une copie du XVII^e siècle, mais dont on a pu vérifier l'authenticité et la correction. Le ms. paraît avoir été rédigé d'après une version datant au plus tard du XVI^e s. La langue de la chronique enfin (comme celle de du Bernis et plus tard Miègerville), est en gros du languedocien pyrénéen : malgré quelques gasconismes qui échappent de-ci de-là au copiste, ou qui étaient peut-être déjà dans l'original. Il n'est pas dit en effet qu'Esquerrier ne fût pas Béarnais comme Miègerville.

Un banquet au XV^e siècle (2)

Lo banquet, que monsenhor de Foix fèc a l'ambaissada del rei de Ongria, que foren dels Ongrés, Alemands, de Bohèmia, de Lussemborg, d'aquí au nombre de cent e cinquanta ; et i foren tots los senhors e damas del rei de França¹.

Monsenhor lo comte es alotjat a Sant-Jolian de Tors², la ont i a una granda sala e bèla, ben larja ; en laqual sala i avia dotze grandas taulas, cascuna avia sèt aunas de long e doas e mieja de larja.

(2) *Op. cit.*, pp. 79-82.

En la primiera taula foren assietats los dotze caps de l'ambaissada dels Ongrés, la ont avia tres comtes, un archevesque, un avesque, lo chancelier de França e los autres grands senhors de Ongria ; et en las otras taulas los autres senhors e damas, cascun segond son estat...

Lo primier servici foc ipocràs blanc ab las rostidas.

Lo segond servici foc de grands pastís de capons d'auta grèissa e de jambas de singlar ; et èran accompanhats de sèt condicions de potatges, servits en plats d'argent ; calia en lo dit servici, en cascuna taula, *cent quaranta* plats d'argent.

Lo tèrc servici [foc] de grands plats de raost, en que non avia sinon que salvatgi[n]a, com faisans, perdritz, conilhs, paons, vultors, airons, ostardas, aucas salvatjas, cinhes, beradas, ausèls de riviera, et autres *plusors* ausèls, cabiròls e cèrvis, accompanhats de sèt autres condicions de viandas e potatges, que calia, en cascuna taula, *cent quaranta* plats d'argent.

Après òm portèc un entremieis³. Çò era un grand castèl assietat sus un ròc bèth⁴ e fòrt. En lo dit castèl avia quatre grandas tors e, au mieg del dit castèl, la granda e mestressa tor, caperada⁴ ab quatre fenèstras au plus haut, et en cascuna fenèstra avia una damaisèla ricament abilhada ; et en cascuna tor las banieres et armas deu rei de Ongria e dels senhors qu'èran aquí a l'ambaissada. En las quatre tors avia quatre enfants petits, que cantavan davant la senhoria, ressemblant en lors cants àngels. E portavan lo dit castèl dotze òmes.

Lo quart servici foc de ausèls *armes*⁵ e tròpas autres faïcons de potatges ; tot aqueth⁴ servici foc daurat et avia en cascuna taula, com dessús es dit, *cent quaranta* plats d'argent.

Lo segond entremeis foc una grand bèstia qu'es apelada tigre ; avia dins lo còs un òme que li fasia getar lo fòc per la gòrja tot lo long de la sala, et avia la dita bèstia un beth⁴ coralh⁴ *ligat* al còl, en qué penjavan las armas deu rei de Ongria ben ricas e ben fèitas. Portavan la dita

bèstia sieis òmes, abilhats a la guisa de Bearn ab las escapulhas ben feitas, e dançant davant los ditz Ongrés a la guisa de Bearn ; foc presat fòrt e lausat.

Lo cinquiesme⁶ servici foc de tartras, dariòlas, estrats⁷ de crèma, auransas fritas : accompanhats com dessús es dit, de cent quaranta plats d'argent en cascuna taula.

Lo tèrc entremeis foc una grand montanha que portavan vint e quatre òmes ; i avia en la dita montanha doas fontanas : de la una salhia aiga ròsa e de l'autra aiga muscada, que sentian lo melhor del mond. De la montanha que⁸ salhia[n] per certans conduits conilhs vius e petits ausèls de tròpas faiçons. Dins la dita montanha avia quatre petits enfants et una enfanta, abilhats com salvatges, e salhian per un forat de la dita montanha, dançant a la morisca en grand ordonança davant la senhoria.

Après fèc donar mon dit senhor lo comte dos cents escuts de largessa au rei de armas de Ongria, dels ducs de Borgonha, de Bretanya, de Borbon, et [als] trompetas et autres menestriers, los quals cridavan : *Largessa ! tot au long de la sala. Et outra plus mon dit senhor lo comte fèc balhar au rei de armas deu rei de Ongria dètz aunas de velós.*

Lo sisiesme⁶ servici foc [de] ipocràs roge ab las oblias e rolas de tròpas faiçons.

Lo quart entremeis, après l'ipocràs, foc un òme a cavalh sus un rocin fèit ben proprament, la cubèrta de satin cramesin, cargada d'aurfabraria, un grand chaintre⁹, un grand plumalh dessús. L'òme abilhat deu medeis portava un jardinet fèit et obrat de cera, la ont avia de totas condicions de flors e rosas ; [foc] pausat lo dit jardinet davant las damas. E foc tròp presat lo dit entremeis.

Lo setiesme⁶ servici foc de espiçarias de grands leons, cèrvis, singes e tròpas faiçons de bèstias et ausèls fèits de sucre ; cascun portava una baneira ab las armas deu rei de Ongria e dels dessús dits senhors.

Après foc portat un paon *viu* dins un grand vaissèl¹⁰ ; portava lo dit paon au còl las armas de la regina de França ; tot au torn del vaissèl [èran] las armas de totas

las damas de la cort. Et aquí fèn los vòts tots los senhors, ben grangs e nòbles, com poiretz saber per la relacion deu rei de armas, [e dels] erauts, que èran aquí en la dita fèsta...

Traduction

Le banquet que monseigneur de Foix donna à l'ambassade du roi de Hongrie, et où il y avait des Hongrois, des Allemands, des gens de la Bohème et du Luxembourg, l'ensemble atteignant le nombre de cent-cinquante. Et il y avait aussi tous les seigneurs et toutes les dames du roi de France.

Monseigneur le comte est logé à Saint-Julien de Tours, là où il y a une grande et belle salle, très large. Il y avait dans cette salle douze grandes tables, chacune ayant sept aunes de long et deux et demie de large.

A la première table étaient assis les douze chefs de l'ambassade des Hongrois ; il y avait là trois comtes, un archevêque, un évêque, le chancelier de France et les autres grands seigneurs de Hongrie ; et aux autres tables il y avait les autres seigneurs et dames, chacun selon sa condition.

Le premier service était [constitué] d'hypocras blanc, servi avec des rôties.

Le second service était [constitué] de grands pâtés contenant des chapons de haute graisse et des cuisses de sanglier ; et ils étaient accompagnés de sept sortes de potages, servis dans des plats d'argent. Et il fallait, pour assurer le service, cent quarante plats d'argent.

Le troisième service se composait de grands plats de ragout, uniquement composés de pièces de gibier telles que faisans, perdrix, lapins, paons, vautours, hérons, ourtades, oies sauvages, cygnes, *beradas*, oiseaux de rivière, et un grand nombre d'autres oiseaux, chevreuils et cerfs, le tout accompagné de sept autres sortes de mets et de potages. Et il fallait pour chaque table cent quarante plats d'argent.

Ensuite, on apporta un entremets. C'était un grand château, juché sur un roc haut et fort. Dans ce château il y avait quatre hautes tours et, au milieu, la tour maîtresse, très haute et couronnée de quatre fenêtres à son sommet. A chaque fenêtre, il y avait une demoiselle riche-

ment habillée, et, à chaque tour, les bannières et les armes du roi de Hongrie et des seigneurs qui étaient là à l'ambassade. Et dans les quatre tours il y avait quatre petits enfants qui chantaient devant les seigneurs, et leurs chants ressemblaient à ceux des anges. Et douze hommes portaient ledit château.

Le quatrième service se composait d'oiseaux armés (?) et d'un grand nombre de sortes de potages. Tout était servi dans de la vaisselle d'or et il y avait à chaque table, comme on l'a dit ci-dessus, cent quarante plats d'argent.

Le second entremets était constitué d'une grande bête appelée tigre : elle avait dans son corps un homme qui lui faisait jeter du feu par la gueule tout au long de la salle. Et la bête portait au cou un beau collier où étaient suspendues les armes du roi de Hongrie, richement imitées. Ladite bête portait [en outre] six hommes habillés à la mode du Béarn, avec des capes bien taillées, et dansant devant les Hongrois à la manière du Béarn : ce qui fut fort apprécié et applaudi.

Le cinquième service était [constitué] de tartes, gâteaux, plats de crème et oranges frites : tout cela servi, comme on l'a dit, dans cent quarante plats d'argent à chaque table.

Le troisième entremets représentait une grande montagne que portaient vingt-quatre hommes ; et la montagne avait deux fontaines. De l'une jaillissait de l'eau de rose et de l'autre de l'eau musquée : et ces eaux avaient la meilleure odeur du monde. Et de la montagne sortaient, par certaines ouvertures, des lapins vivants et de petits oiseaux de toute sorte. Et il y avait en outre quatre petits enfants et une fillette, habillés en sauvages, qui sortaient par un trou de la montagne ; et ils dansaient en bel ordre, à la mauresque, devant les grands seigneurs.

Après cela, monseigneur le comte fit donner deux cents écus, en signe de largesse, au roi d'armes [du roi de Hongrie], des ducs de Bourgogne, de Bretagne, de Bourbon, ainsi qu'aux joueurs de trompettes et autres ménétriers, lesquels criaient : *Largesse !* tout le long de la salle. Et en outre, monseigneur le comte fit donner au roi d'armes du roi de Hongrie dix aunes de velours.

Le sixième service était composé d'hypocras rouge avec des oubliés et des pâtisseries de toutes sortes.

Le quatrième entremets, après l'hypocras, représentait un homme à cheval sur un roncin très bien imité, avec une couverture de satin cramoisi et chargée d'orfèvrerie, une grande sangle (?), avec un grand plumet au-dessus. L'homme, habillé de la même manière, portait un jardinet fait et ouvrage de cire, et il y avait toutes sortes de fleurs et de roses ; et ledit jardinet fut placé devant les dames. Cet entremets fut très apprécié.

Le sixième service était constitué de confiseries diverses représentant de grands lions, des cerfs, des singes et toutes sortes de bêtes et d'oiseaux faits en sucre. Et chaque pièce portait une bannière avec les armes du roi de Hongrie et des seigneurs cités ci-dessus.

Après cela, on apporta un paon vivant dans un grand récipient. Le paon portait au cou les armes de la reine de France, et tout autour du récipient il y avait les armes de toutes les dames de la cour. Alors tous les seigneurs, très grands et très nobles, firent leurs vœux, comme vous pourrez l'apprendre par la relation du roi d'armes, et des hérauts qui étaient présents à ladite fête...

NOTES

NORMALISATIONS : *plusors* (*plusus*) ; *ligat* (*lic*) ; *conduits* (*conducts*) ; *vius* (*vifs*) ; *viu* (*vif*).

1. Le texte d'Esquerrier constitue le récit le plus complet du célèbre banquet donné à Tours, en 1458, par Gaston IV aux ambassadeurs envoyés en France par le roi Ladislas de Hongrie. Il est intéressant de rapprocher cette relation de celle que donne le chroniqueur bourguignon Georges Chastellain.

2. Saint-Julien-de-Tours.

3. *Entremieis* (/entremeis) : divertissement, scène figurée représentée au cours d'un festin. La forme traditionnelle occitane est *entremés*.

4. *bèth* : gasconisme, pour *bèl*. Cf. *infra* : *caperada* (p. *capelada*), *aqueth* (p. *aquel*), *coralh* « collier » (p. *colar*).

5. *armes*. Sens obscur. La version française de Doat traduit : oiseaux armés, ce qui n'est guère satisfaisant.

6. C'est à partir du XV^e s. que se généralisent à peu près partout en Occitanie les francismes *cinquième*, *sisième*, *setième*, etc. (au lieu de : *cinquen*, *siesen*, *seten*, etc.). Le gascon a mieux conservé ses numéraux propres : *cincau*, *sieisau*, *setau*, etc.

7. *estrats*. Sens obscur, sans doute une faute de transcription. Peut-être pour *e plats*.

8. Il faut noter ici l'emploi du *que* énonciatif, qui est un gasconisme de plus.

9. *chaintre* : francisme de sens obscur : sans doute « ceinture ou sangle de cheval ».

10. Il arrivait parfois, dans les grands dîners du XV^e s., qu'un paon fût apporté à la fin du repas. C'est sur la tête de l'animal, comme dans notre texte, que les seigneurs présents faisaient leurs vœux. Les vœux prononcés ne sont pas mentionnés ici, mais nous les connaissons par le récit de Georges Chastellain.



17

COMPTES CONSULAIRES DE RISCLE [gascon]

Les comptes consulaires de Riscle (aujourd'hui chef-lieu de canton du dép. du Gers) nous font assister, à partir de 1441 et pendant plus d'un demi-siècle, à tous les actes de la vie municipale d'une petite ville de l'Armagnac. En effet, si jusqu'en 1462, le compte annuel n'est qu'un résumé des recettes et des dépenses, de 1474 à 1507, le compte rendu de ces dépenses est beaucoup plus circonstancié et nous offre bien des détails d'un haut intérêt sur les événements contemporains : faits de guerre, passage de troupes, etc. C'est un tableau presque complet, et souvent très sombre, des désordres et des misères du temps. L'année 1473, par exemple, fut particulièrement riche en événements tragiques : prise et sac de Lectoure, mort violente du comte Jean V, partage de ses dépouilles, et le pays entier livré à des bandes de routiers mettant tout « a foec e a sanc ».

Ces *Comptes* se présentent donc comme une véritable chronique dont l'importance historique est indéniable : aussi bien pour ce qui est du régime municipal de l'Armagnac à la fin du XV^e s., et des conditions d'existence des populations, que de l'histoire de la province tout entière et même du royaume. On y trouve des renseignements précieux sur les coutumes de la ville (perdues), l'administration municipale, la justice consulaire, les impositions, les travaux communaux, les affaires militaires, l'agriculture, le commerce, l'industrie, et même l'instruction publique.

Ces documents, dont la masse très importante fait un total de 838 feuillets, sont conservés aux Archives Municipales du Gers. Ils sont rédigés en un excellent gascon, selon les habitudes de la *scripta toulousaine*, avec quelques emprunts à la *scripta béarnaise*. La graphie y est encore très classique : le digraphe *ou*, par exemple, ne fait son apparition qu'à partir des comptes de l'année 1507 (type *lous*, *nous*, *fouc*, *jour*, pour *los*, *nos*, *foc*, *jorn*). Il s'agit donc d'un texte gascon qui, comme on l'a fait remarquer, « dénote chez les consuls du XV^e siècle une réelle connaissance de leur langue » et de ses traditions scriptales, selon un formulaire consacré et les habituelles redondances du style juridique, qu'il n'est pas toujours facile de percer à jour.

Année 1484 (1)

[Les consuls sont avertis que les gens de guerre de M. de Narbonne doivent venir surprendre la ville ; le procureur d'Armagnac, les consuls de Nogaro, MM. de Thermes et de Saint-Lannes viennent leur faire leurs offres de service. On reçoit une lettre de M. de Sauveterre, commandant desdites troupes, démentant les bruits de course].

27. *Item, mosenh de Termis termeto I^a letra que contene cum et abe ausit dise que las gens d'armas qui eran en Aribera aben deliberat de corre sus nos, en que stesam abisatz enter si e dilus ; e aqui metis, mosenh de Sent-Lana termeto hun autre mesaty tocán la susdita materia, que nos gardassam be ; lasquals letras fon remustradas en conselh, e foc apuntat que om ne scriscosa a messenhors d'oficies a Nogaro, en los ne sertifican cum eram menasatz de star corutz, e noarement scribe a messenhors de conselhs de Nogaro tot lo cas, en los pregant que en las susdita materia bolosan entene aysi cum lo cas requir e cuma nostres bons vesis. En que hi termeton la garda ab las susditas letras ; auqual fen resposta que etz hi bolen entene e y entenorán, aysi que far deben, e que audit jorn etz se trobaran per nos donar secos, fabor e ayde a tot lor poder, car aysi boloran si etz ag aben, omque nos fessam per lor*¹.

28. *Item, lo diluns prosmán venent*², *vengón monsenh lo procuraire d'Armanhac, dus de messenhors de conselhs de Nogaròu*³, *eissembs ab lor dequí au nombre de seishantadus pressonatges armatz de balestras, espazas, lanças e d'autres arnés ; e quant fon desens*⁴, *aquí parlà monsenh lo percuraire, en disent que nos agóssam avertitz los oficiers de monsenhor e noarement a messenhors de conselhs de Nogaròu, com nos èram certificatz que las*

(1) Cf. Ed. P. Parfouru et J. de Carsalade du Pont, Paris-Auch, 1892, pp. 295-98.

gentz d'armas qui èran en lo païs d'Arribèra per monsenh de Narbona devèn e avèn deliberat de córrer sus nos⁵, e per aissí nos notificavan en nos disent e pregant e, si èra necessitat, requerint-nos que au dit cas, aissí que requèr, volóssam enténer, e per aissí e com oficier de mon dit senhor eth èra aquí per nos prestar favor, secors e aida, aissí que lo cas requeriva, e parelhament aquí èran messenhors de conselhs de Nogaròu ab nombre de *seishanta* pressonatges o plus, per nom de tota ladita vila, a nos prestar confòrt, secors e aida a tot lor poder, e que eths entenèn que qui nos fèssa desaunor ne damnatge ne fèssen a lor⁶, e per aissí presentavan còrs e bens a la vila. Dit ciò dessús, aquí fon los conselhs e maste Joan deu Baradat⁷ e d'autres ab lor, en los disent que, aissí com los avèn escriutz, eths èran certificatz per gent de ben e nòstres bons amics com las susdita gent d'armas avèn deliberat de córrer sus nos, e per aissí coma vesins que los tenem los ac avem demustrat, e vesem e coneissem que eths eran nòstres bons vesins, e aissí ac mustravan, e que eths fossan los tresque benvengutz, e òm los remerciava de lor bon voler, en los pregant, coma dessús, que si atau causa avia⁸, que i volossan enténer, aissí que lo cas requerè. E dit açò, foc apuntat per lo conselh que òm los fèssa aprestar de disnar ; e aissí ac fen. En aprestant los susdit disnar, vengón monsenh de Tèrmis⁹ e monsenh de Sent-Lana¹⁰ ab bèucop d'autres, ont aquí disón aus conselhs e a d'autres que èran dab lor, que eths èran enformatz que la vila èra en desor a causa que òm disè que las gentz d'armas qui èran en lo païs d'Arribèra devèn córrer sus nos, e que eths èran aquí coma nòstres vesins, en referint que de tot lor poder, de còrs e de bens nos secororan¹¹ ; ont aquí los foc fèita respòsta que eths fossan tres benvengutz, e òm los remerciava de lor bon voler e non pensàvam pas mens. Dit aquò, lo disnar foc prèst e disnam ; despensam totz eissemz tant en pan, vin, carn, fen, civaza : *dus escutz dètz sòs, dètz dinèrs.*

29. Item, lodit jorn, quant òm sopava, monsenh de Tèrmis termetó un messatge en nos disent que, aissí com foc arribat a sa maison, aquí lo foc dit que gentz d'armas

avè⁸ entà Fustaroau¹² e que òm disè que monsenh de Sauvatèrra las conduava, e qu'estèssam avisatz, e que eth ne[s] termetè un messatge de part delà per saber quenhas gentz èran, e que òm termetossa un messatgèr a lui, que encontenent que son messatge fora¹² arribat eth nos fèra¹³ assaber qui èran. E aquí metís, lodit monsenh de Sent-Lana nos termetó un autre messatge en nos certificant que las susditas gentz d'armas èran a Fustaroau. E ausit aquò, termetón Guilhamet de Sant-Guilhem e la garda a monsenh de Tèrmis ; e quant fon part delà, lo messatge qui monsenh de Tèrmis n'avè⁸ enviat non èra enquèra arribat. Demoràn que fossa arribat ; e quant vengó, referí que non èran de 'queras gentz.

30. Item, l'endoman, termetó monsenh de Sauvatèrra¹⁴ ua letra de sas partz contenen com eth èra estat enformat que nos avem metuda garnison en la vila e açò per mejan de faus repòrtz que òm avè⁸ dit de lui, en disent que eth avè deliberat de còrrer sus nos ab las gentz de monsenh de Narbona ; ont nos certificava que jamès eth non hoc en aqueth lòc ne jamès non i enmaginà, e quel eth non sabè pas causa per que eth degossa còrrer sus nos ; mas que qui aquestz repòrtz nos avè⁸ dit non avè dit vertat. Ont ladita letra foc mustrada en conselh e foc apuntat que òm lo fèssa respòsta per escriut ; aissí foc fèit.

Traduction

27. Item, monsieur de Termes envoya une lettre relatant comment il avait entendu dire que les hommes d'armes, qui étaient au pays de Rivièvre, avaient décidé de nous assaillir, et nous avisant de nous armer d'ici à lundi. Et aussitôt, Monsieur de Saint-Lanne envoya un autre message concernant l'affaire sus-dite, et nous disant de bien rester sur nos gardes. Ces lettres furent montrées au Conseil et l'on convint d'écrire à ce sujet à messieurs les officiers, à Nogaro, en leur certifiant que nous étions menacés d'être attaqués ; d'exposer notamment tout le cas à messieurs les conseillers de Nogaro, en les priant que, dans l'affaire sus-dite, ils voulussent bien prêter toute l'attention que le cas requérait, et en tant que bons voisins. Et l'on envoya la garde avec lesdites lettres. [Les conseil-

lers] répondirent qu'ils voulaient bien prendre la chose en considération, et qu'ils le feraient, comme ils le devaient ; qu'ils seraient présents au jour dit pour nous prêter secours, faveur et aide, selon tout leur pouvoir, car c'était là leur volonté, s'ils en avaient la possibilité — et quoi que nous fassions pour eux (?).

28. Item, le lundi suivant, arrivèrent le procureur d'Armagnac, deux de messieurs les conseillers de Nogaro, accompagnés d'environ soixante-deux personnes armées d'arbalètes, d'épées, de lances et autres armes.. Et lorsqu'ils eurent mis pied à terre, monsieur le Procureur prit la parole pour dire comment nous avions averti les officiers de monseigneur et notamment messieurs les conseillers de Nogaro, comment nous avions été informés que les hommes d'armes, placés dans le pays de Rivièra par M. de Narbonne, avaient décidé et étaient sur le point de nous assaillir. On nous informait ainsi, en nous priant et en nous demandant qu'en cas de nécessité nous voulussions bien prêter au cas toute l'attention requise. C'est pour cela qu'il était venu jusqu'ici, en tant qu'officier de monseigneur, afin de nous prêter faveur, secours et aide, comme l'affaire l'exigeait. Et c'est pour la même raison qu'étaient venus ces messieurs du Conseil de Nogaro, accompagnés de soixante personnes ou plus, au nom de ladite ville, pour nous apporter renfort, secours et aide selon tout leur pouvoir : car ils entendaient bien que si l'on nous causait déshonneur et dommage, on en ferait aussi à eux, et c'est pour cela qu'ils se présentaient, corps et biens, devant la ville.

Après ce discours, vinrent les conseillers ainsi que maître Jean de Baradat et quelques autres avec eux, leur dire que, ainsi qu'on leur avait écrit, ils avaient été informés par des gens de biens et nos bons amis, comment les hommes de guerre sus-mentionnés avaient décidé de nous assaillir. Et comme nous les considérons comme voisins, nous les en avons informés ; et voyant et reconnaissant qu'ils étaient nos bons voisins, et qu'ils le démontraient, nous leur avons souhaité la bienvenue, tout en les remerciant de leur bon vouloir et en les priant, comme il est dit ci-dessus, que si se produisait un tel incident, ils voulussent bien y prêter attention, comme le cas le requérerait.

Cela dit, il fut décidé par le Conseil de leur faire préparer le dîner ; et ainsi fut fait. Et tandis qu'on préparait ledit dîner, vinrent M. de Termes et M. de Saint-Lanne

avec beaucoup d'autres. Ils dirent alors aux conseillers et à ceux qui étaient avec eux qu'ils avaient été informés que la ville était en alerte, parce qu'on disait que les hommes d'armes, qui étaient au pays de Rivièvre, étaient sur le point de nous assaillir. Ils se présentèrent comme nos voisins, en précisant qu'ils nous prêteraient secours de tout leur pouvoir, de corps et de biens. On leur répondit alors en leur souhaitant la bienvenue, et on les remercia de leur bon vouloir, sans penser à moins. Cela dit, le dîner fut prêt et nous dînâmes. Nous avons dépensé pour le tout, tant en pain et vin qu'en foin et avoine : deux écus, dix sous, dix deniers.

29. Item, le même jour, tandis qu'on soupait, M. de Termes envoya un message pour nous dire que, dès qu'il était arrivé chez lui, on lui avait dit qu'il y avait des hommes de guerre à Fustérouau, et qu'ils étaient conduits par M. de Sauveterre. Il nous avisait donc, en nous envoyant un message de là-bas, pour savoir de quelles gens il s'agissait. Il nous demandait de lui envoyer un messager car, dès que le message lui serait parvenu, il nous ferait savoir qui étaient ces gens. Et sur ces entrefaites, ledit M. de Saint-Lanne nous envoya un autre message en nous assurant que les hommes de guerre sus-mentionnés étaient [bien] à Fustérouau. A ces mots, on envoya Guillaumet de Saint-Guilhem, avec la garde de M. de Termes. Et lorsqu'ils furent rendus là, le message que M. de Termes avait envoyé n'était pas encore arrivé. On attendit sa venue ; et quand il arriva, il nous informa qu'ils n'étaient pas de ces gens-là [c'est-à-dire les gens de M. de Sauveterre].

30. Item, le lendemain, M. de Sauveterre envoya une lettre de son côté, relatant comment il avait été informé que nous avions placé une garnison dans la ville : et cela par suite de faux rapports qu'on lui avait fournis à ce sujet, en prétendant qu'ils avaient décidé de nous assaillir avec les hommes de M. de Narbonne. Il assurait qu'il n'avait jamais été dans ce lieu et qu'il n'imaginait même pas y aller jamais, et qu'il n'avait aucune raison de nous attaquer, et que celui qui nous avait rapporté ce bruit n'avait pas dit la vérité. Ladite lettre fut alors montrée au Conseil et il fut décidé qu'on lui ferait une réponse écrite. Ce qui fut fait.

NOTES

NORMALISATIONS : 28. *notificavan* (*notificavatz*), *fèssen* (*fassen*), *escriutz* (*scriptz*) ; 29. *lui* (*lu*), *enquèra* (*ontquera*).

1. Passage obscur. Le pron. neutre *ag* doit renvoyer au contexte (c'est-à-dire *fabor e ayde a tot lor poder*) ; *omque nos fessam per lor* : litt. « où que nous fassions pour eux ». Pour les futurs du subj. *entenoram, trobaran, lobaran*, cf. ci-dessous 11.

2. *prosman venent* « prochain venant » : redondance du style juridique.

3. *Nogaro* : chef-lieu de cant., arrond. de Condom (Gers), dont il est fait fréquemment mention dans les *Comptes consulaires*. Ici, les consuls de la ville offrent leurs secours aux habitants de Riscle menacés par les hommes d'armes du pays de Rivière.

4. *desens*. Probablement, part. passé (*descens*) de *desende* (/*descende*) « descendre de cheval ».

5. Cf. éd. Parfourou - Carsalade du Pont, p. 286 : « Jean de Foix, vicomte de Narbonne, frère de Gaston, comte de Foix et de Bigorre... avait eu pour sa part des dépouilles de Jean V, comte d'Armagnac, la vicomté de Rivière et la ville de Maubourguet (1473) ; et, plus tard (1477)... le comté de Pardiac. Son neveu François-Phœbus de Foix, roi de Navarre..., mourut à Pau, sans postérité, le 29 janvier 1482, instituant sa sœur Catherine héritière de tous ses domaines [cf. 65]. cette mort éveilla l'ambition du vicomte de Narbonne. Il prétendit que la succession de la maison de Foix était dévolue aux mâles, la revendiqua à main armée, assembla un corps de troupes, se rendit à Maubourguet, sur la frontière des domaines de Foix, et de là fit la guerre à sa nièce Catherine. Ses troupes se répandirent aux environs et commirent des dégâts et des désordres inouïs... La ville de Riscle fut plus d'une fois menacée et visitée par ces dangereux voisins ».

6. Comprendre : « car ils entendaient que, si l'on nous causait déshonneur et dommage, on en ferait [aussi] à eux ».

7. *Maître Jean de Baradat* : notaire de Nogaro, fréquemment cité dans les *Comptes*.

8. *avia* (ms. *abie*). Remarquer cette forme, empruntée à la scripta toulousaine, au lieu du gascon *avè*, qui domine dans le texte.

9. Bernard d'Armagnac, seigneur de Termes. C'est lui qui avertit les consuls de Riscle de la menace qui pèse sur la ville.

10. Raymond-Bernard, seigneur de Saint-Lane.

11. *secororan* : futur du subj., fréquent en ancien gascon (cf. 20,5) et encore aujourd'hui en béarnais : ce temps traduit un futur par rapport à une action passée. Ex. *que m'ac prometòs tà quan vengoren las auronglas* « tu me le promis pour quand viendraient les hirondelles ».

12. *Fustérouau* : canton d'Aigan (Gers).

13. *fora* et *fèra* : conditionnels synthétiques (archaïques), pour *seré* et *haré* : « car dès que son messager serait arrivé, il nous ferait savoir qui ils étaient ». Ce temps se confond parfois avec le futur du subj. (cf. *supra* n° 11).

14. Jean de Lavedan, seigneur de Sauveterre : c'est lui qui commande les troupes qui occupent Fustérouau.

HISTOIRE DE LA GUERRE DES ALBIGEOIS (1)

Parmi les chroniques du XIV^e-XV^e siècle occitan, la plus curieuse est sans doute celle qui raconte, une seconde fois et en prose, la croisade albigeoise. L'auteur, un légiste toulousain demeuré anonyme, vraisemblablement du milieu du XIV^e s., a fondu en une les deux parties de la *Chanson* du siècle précédent. L'œuvre eut un certain succès puisqu'on en possède trois ms., qui sont des copies postérieures, datant du XV^e ou du XVI^e s., comme en témoignent la langue et la graphie assez francisées.

Le plus piquant, c'est que le remaniement fut connu des historiens avant le poème, découvert seulement en 1832. Le texte en prose est en effet connu dès 1737, puisque Dom Vaissette en insère le texte dans son *Histoire du Languedoc*. Depuis lors, il fut fréquemment édité, publié et traduit, notamment par Guizot (1825), Du Mège (1842) et Auguste Molinier (1879).

Notre anonyme est favorable au Comte de Toulouse et résolument hostile aux Croisés, mais il y a peu de chances qu'il ait été lui-même un hérétique, car il donne plusieurs témoignages de son attachement au catholicisme et de sa suspicion à l'égard du catharisme. En tant qu'historiographe, il est évidemment sujet à caution, bien qu'il rassemble les faits les plus importants et cite souvent des mémoires anciens qui pouvaient exister de son temps. Mais son récit manque de vie et son style a souvent la pesanteur juridique sans en avoir la précision. Quoi qu'il en soit, nous avons là, comme le dit R. Lafont, « le témoignage émouvant d'un patriotisme rétrospectif que devaient encore partager certains publics occitans ».

(1) Ed. C.A.L.O., Carcassonne, 1971.

*Chapitre XXVIII : Bataille de Muret
et mort du Roi d'Aragon¹ (2)*

E ditz l'istòria que, dementre que lodit² Comte Ramon³ fasia çò dessús, lodit Rei d'Aragon⁴ èra arribat amb tota sa gent, e a Murèth⁵ es anat metre lo sèti, lo qual los crosats tenian per aquela ora, car lo Comte de Comenge⁶ èra amb lodit Comte Ramon a Tolosa. E adonc manda lo dit rei d'Aragon al dit Comte Ramon, que prestament li venga donar secors al dit Murèth, car el lo ten assetiat, e mai totas las gents que son dedins. E quand lo dit Comte Ramon a agut ausit çò [que] lo dit Rei d'Aragon li mandava, incontinent a mandat tot son conselh, la ont son estats tots los capitols⁷ de la dita vila, que per aquel temps èran, e los Comtes, senhors e barons, als quals a dit e demostrat com lo dit Rei d'Aragon li èra vengut donar secors amb una bèla companhia de gentz que avia menada, talament que lo dit Rei d'Aragon avia assietat Murèth, e mai la gent que dedins èra, e que li avia mandat per son messatge, lo qual èra aquí present, que prestament li anèssan donar secors e ajuda. Quand lo dit conselh aguèt ausit tot çò que lo Comte Ramon [a] agut dit⁸ e demostrat, cascun es estat d'opinion que prestament anen donar secors al dit Rei, vesent que de son bon voler es vengut donar un tal secors al dit Comte Ramon, e autres senhors e barons. Adonc que lo dit Comte [a] agut ausida⁸ la respòsta deldit conselh, la ont son estats⁸ tots los capitols de ladita vila, que a son de trompa, que tot òme se aja [de] amar e aprestar, per anar donar secors a Murèth al dit Rei d'Aragon. Adonc que la dita crida es estada⁸ faita, veiratz armar e aprestar tot lo monde⁹, [e] qui que fossa estats alèras dedins Tolosa, aguèra dit que tot lo monde devia perir e prendre fin¹⁰, tant grand èra lo bruit que se fasia per aquela ora. E quand tot òme es estat⁸ armat e metut en punt, lodit Comte Ramon a fait⁸

(2) Op. cit., pp. 221-229.

cargar tots los enginhs que dins ladita vila èran per los portar al dit Murèth. E adonc se son trobats a la dita assemblada lo Comte de Foish¹¹ e aquel de Comenge amb totas lors gents ; et èra tan grand lo monde per aquela ora en ladita assemblada, que non èra òme que la saubèssa nombrar, e estimar lo monde que se èra assemblat ; e dreit al dit Murèth son anats⁸. E quand tota la dita armada que lo dit Comte Ramon menava es estada⁸ arribada, adonc agueratz vista¹² far grand chèra¹³ los uns als autres, ciò es los del dit Rei d'Aragon als de Tolosa; Comenge e Foish ; e aussi¹³ los dits senhors se son grandament areculhits. E quand se son estats⁸ areculhits e festejats, adonc an ajustat lor conselh per veser com se devian governar del dit afar, ont foc conclut que l'assaut se donaria al dit Murèth. E adonc an fait adreçar lors peirieras e autres enginhs, e contra lo dit Murèth les an fait tirar nueit e jorn sens cessar, que grand pietat èra de veser lo mal que fasian amb los dits enginhs, dont los que èran dedins lo dit Murèth se son començats de esbaïr e aver granda paor. E aladonc se son venguts los dels dit sèti donar l'assaut a l'una de las pòrtas, la ont los dedins se defendian ben e valentament : mais, nonobstant tota defensa, son intrats dins ladita vila, la ont an començat de frapar e tuar tot ciò que podian rencontrer. Adonc se son retirats los que se son poguts salvar dedins lo castèl, lo qual èra fòrt e defensible, aissí que òm pòt veser de present.

E adonc es vengut lo dit Rei d'Aragon, e las ditas gents a faitas recular e laissar lo dit assaut e tuaria, e al dit sèti les a fait retirar, ciò que per lo dit Rei foc grand folia, car après se'n repentit, coma serà dit aissí après. La causa per que fèc laissar ludit assaut foc per ciò que cascun li venguèt dire que lo Comte de Montfòrt¹⁴ venia amb un grand secors secòrrer los del dit Murèth, e que aquí porian aver lo Comte de Montfòrt, e mai totas sas gents, vist lo grand nombre qu'els èran al dit sèti, que se èra embarrat dins ludit Murèth, e mai los qu'èran dedins : mais el anèt tot autrament que ciò que lo dit Rei pensava far, car si aguèssa laissat far ciò que èra començat, aguèran

pres lo dit Murèth, e mais los que èran dedins, ciò que pueis non poguèt far, dont foc tard al repentir ; mais sovent se ditz que mout rèsta de ciò que fòl pensa¹⁵. E adonc, demen-tres que estavan en lo dit sèti, aissí que dit es, retirats, an vistas grands còps d'ensenhas e estàndards desplegats al bòrd [?] de l'aiga ; los quals estàndards e ensenhas èran del Comte de Montfòrt, lo qual venia amb una bèla companhia e armada de gent¹⁶ per secòrrer los del dit Murèth, lo qual Comte de Montfòrt passèt sus lo pont amb totas sas gents, e per lo mercadar dins la vila es intrat, sens deguna con-tradiccion d'òme vivent. E adonc lo dit Comte de Montfòrt es estat arribat, los que s'èran retirats, coma dit es dessús², son salhits del dit castèl, e devèrs lor senhor lo Comte de Montfòrt son venguts.

E adonc que lo dit Comte de Montfòrt es estat repausat, e que los del dit Murèth li an agut dit e contat lo dit sèti, e com lor son venguts donar l'assaut, e la grand tuaria e pilheria que avian faita, en donant lodit assaut, el n'es estat fòrt corroçat e marrit. E dementre que lo dit Comte de Montfòrt èra en aquest parlament amb sas ditas gents dins lo dit Murèth, lo dit Rei d'Aragon es estat d'opinion que, vist que lo dit Comte de Montfòrt èra vengut, aissí que dit es², que l'òm lor ane donar l'assaut ; vist que lo dit Comte de Montfòrt e sas ditas gents deven estre lasses e trabalhats, e que en aquela ora los deven aver, o jamai non. E de fait lo dit assaut son anats donar al dit Murèth, la ont lo dit Comte de Montfòrt e sas ditas gents se son ben e valentament defenduts, sens èstre en res esbaïts, e talament an fait que los an fait recular del dit assaut e retirar en lor sèti. E quand son estats retirats, aissí que dit es, son estats tan lasses que plus non podian, e se son metuts a manjar e beure sens far degun gait, e sens se dohtar de ren. E adonc lo dit Comte de Montfòrt a vist lo bruit del dit sèti, incontinent a fait armar totas sas gents sens far degun bruit ; e quand son estats armats e acotrats, an ordenats los capitanis, e son anats salhir al portal de Salas¹⁷, ben ordenats e serrats, e aiçò al pus cobèrt que an pogut, a fin que los del dit sèti non se'n prenguèsssen garda. E avia faitas tres bandas de sas gents, dont èra

capitani de la premèra Verles d'Encontra¹⁸, e de la se gonda, Cocaròt¹⁹, e de la tèrça èra capitani e governador lo dit Comte de Montfòrt. E aissí ordenats e arrengats, sus lo dit sèti son venguts frapar e aiçò en cridant « Montfòrt, Montfòrt ! »²⁰, e talament an fait, que lo dit Comte Ramon e lo Rei d'Aragon son estats grandament esbaïts, quand aissí an vistes los enemies venir sus els ; car tot quant que rencontravan devant els metian a mòrt per terra, que melhs semblavan tigres o orses afamats que gents rasonablas. E adonc que lo dit Rei d'Aragon a vist besonhar amb tala forma sos enemies, es se prestament armat e montat a caval amb totas sas gents, cridant : « Aragon ! », les autres : « Tolosa ! Foish ! Comenge ! », e sens tenir òrdre ni règla, qui mai es pogut anar es anat a l'estorn e al bruit. E adonc, quand lo dit Comte de Montfòrt a vist aissí sos enemies sens *aucun*¹³ òrdre, adonc a començat de frapar dessús, per tala sòrta e manèra que tuan, bleçan e los ne menan, que èra grand pietat de veser lo grand monde que tombava per terra, los uns mòrts, los autres bleçats. E de fait lo dit Rei d'Aragon an rencontrat, e dessús an frapat ; lo qual Rei quand a vista la grand tuaria a desconfitura que l'òme fasia de sas gents, el s'es metut a cridar tant qu'a pogut : « Aragon ! Aragon ! »²¹. Mais nonobstant tot son cridor, el meteis i demorèt, e foc tuat sus lo camp e mai totas sas gents : ne escapèt *alcun*¹³, que foc grand domatge de la mòrt del dit Rei.

Traduction

L'histoire dit que, tandis que le comte Raymond accomplissait ce que nous venons de raconter, le roi d'Aragon était arrivé avec tous ses gens pour mettre le siège devant Muret, tenu alors par les Croisés, car le comte de Comminges était à Toulouse avec le comte Raymond. Le roi d'Aragon manda donc au comte Raymond qu'il lui vînt promptement donner du secours à Muret, qu'il tenait assiégié avec tous les gens qui étaient dans les murs. Lorsque le comte Raymond eut entendu ce que le roi d'Aragon lui mandait, il réunit sans attendre tout son conseil, là où siégeaient en ce temps-là tous les capitouls

de la ville, et les comtes, seigneurs et barons. Il leur dit et expliqua comment le roi d'Aragon était venu lui apporter du secours avec une importante compagnie qu'il avait amenée ; comment il avait assiégué Muret ainsi que les gens qui étaient dedans, et lui avait mandé par son messager, qui était là présent, d'aller sans tarder lui porter secours et assistance. Quand le conseil eut pris connaissance de tout ce que le comte Raymond avait dit et exposé, chacun fut d'opinion qu'il fallait promptement secourir le roi, puisque, de son côté, il avait secouru de son plein gré le comte Raymond et autres seigneurs et barons. Après que le comte eut entendu la réponse du conseil, en présence de tous les capitouls de la ville, il fit proclamer à son de trompe que tout homme eût à s'armer et équiper pour porter secours à Muret audit roi d'Aragon. La criée une fois faite, vous auriez vu s'armer et s'équiper tout le monde, et toute personne se trouvant alors dans Toulouse aurait dit que le monde entier allait périr et prendre fin, tant était grand le bruit qu'on y menait à cette heure. Quand tout homme fut armé et équipé, le comte Raymond fit charger toutes les machines de guerre qui se trouvaient dans la ville pour les transporter à Muret. Etaient présents à l'assemblée le comte de Foix et le comte de Comminges avec tous leurs gens ; et il y avait alors tant de monde que nul n'aurait pu compter ni estimer toutes les personnes qui étaient là rassemblées ; et ils partirent tout droit vers Muret. Lorsque fut arrivée l'armée que conduisait le comte Raymond, vous auriez vu l'accueil qu'ils se faisaient les uns aux autres : les gens du roi d'Aragon à ceux de Toulouse, Comminges et Foix ; et ce fut le même accueil grandiose entre les seigneurs.

Quand ils se furent bien accueillis et festoyés, ils réunirent leur conseil pour voir comment ils devraient mener l'affaire, et il fut conclu qu'on donnerait l'assaut à Muret. On fit alors dresser les perrières et autres engins, et on les fit tirer nuit et jour sans relâche contre ledit Muret. C'était grande pitié de voir tout le mal qu'ils faisaient : si bien que ceux qui étaient dans Muret commencèrent à ressentir de l'inquiétude et une grande peur. Les assiégeants vinrent alors donner l'assaut à l'une des portes, tandis que ceux du dedans se défendaient bien et vaillamment. Mais malgré leur résistance, les autres entrèrent dans la ville et se mirent à frapper et tuer tous ceux qu'ils pouvaient rencontrer. Ceux qui purent en réchapper se retirèrent donc dans le château, qui était fortifié et bon

pour la défense, comme on peut le voir encore à présent.

Le roi d'Aragon arriva alors ; il donna l'ordre à ses gens de se retirer, de cesser l'assaut et la tuerie, et de se replier. Ce fut de sa part une grande folie, et il s'en repentit par la suite, comme nous le verrons. La raison pour laquelle il fit abandonner ledit assaut fut que chacun lui venait dire que le comte de Montfort arrivait avec une grande troupe pour secourir ceux de Muret et que, vu le grand nombre des assiégeants, on pourrait prendre aussi le comte de Montfort avec tous ses gens : car il se trouverait alors enfermé dans Muret avec ceux qui s'y trouvaient déjà. Mais il en alla tout autrement que ce qu'avait projeté le roi, car s'il avait laissé faire ce qui était commencé, ils auraient déjà pris ledit Muret et ceux qui étaient dedans : ce qu'il ne put faire ensuite, et il s'en repentit trop tard. Mais on dit souvent qu'il reste beaucoup de choses de ce que pense un fou. En effet, tandis qu'ils étaient, comme on l'a dit, retirés dans leur camp, ils virent de l'autre côté de l'eau un grand nombre d'enseignes et d'étendards déployés ; c'étaient les enseignes et les étendards du comte de Montfort, qui arrivait avec une belle compagnie et armée pour secourir les gens de Muret. Le comte de Montfort passa le pont avec toutes ses troupes et, par la place du marché, entra dans la ville sans la moindre résistance de quiconque. A son arrivée, ceux qui s'étaient retirés dans le château, comme nous l'avons dit, en sortirent pour venir à la rencontre de leur seigneur le comte de Montfort.

Lorsque ledit comte se fut reposé, les gens de Muret lui dirent et racontèrent le siège et l'assaut qu'ils venaient de subir, et le grand massacre et pillage dont ils avaient été victimes : le comte en fut très courroucé et marri. Et tandis qu'il était en entretien avec ses gens dans Muret, le roi d'Aragon émit l'avis que, puisque le comte de Montfort était arrivé, comme on le sait, il fallait lui donner l'assaut : on devrait les prendre à cette heure ou jamais, puisque le comte et tous ses gens devaient être las et épuisés. Et, effectivement, ils allèrent donner l'assaut à Muret. Mais le comte de Montfort et ses gens se défendirent bien et vaillamment, sans la moindre peur, et firent si bien qu'ils les contraignirent à reculer et à se retirer dans leur camp. Une fois retirés, ils étaient si fatigués qu'ils n'en pouvaient plus ; et ils se mirent à manger et à boire, sans faire le moindre guet et sans avoir la moindre inquiétude. Le comte de Montfort, voyant le tapage qui

régnaient dans le camp, fit aussitôt armer sans bruit tous ses gens ; et quand ils furent tous armés et équipés, il fit mettre en tête les capitaines ; puis ils sortirent par la porte de Sales, en bon ordre et serrés, de la manière la plus couverte qu'il leur était possible, afin que ceux du siège n'y prissent pas garde. Il avait réparti ses troupes en trois corps : le capitaine du premier corps était Verles d'Encontre, celui du second Coucarot ; quant au troisième, il avait le comte lui-même pour capitaine et gouverneur. Et c'est ainsi que, parfaitement ordonnés et alignés, ils vinrent attaquer le camp en criant : *Montfort ! Montfort !* Tant et si bien que, lorsqu'ils virent venir à eux les ennemis, le comte Raymond et le roi d'Aragon en furent grandement décontenancés : car les gens de Montfort tuaient et mettaient à terre tous ceux qu'ils rencontraient, plus semblables à des tigres ou des ours affamés qu'à des gens raisonnables. Le roi d'Aragon sur ces entrefaites, voyant ses ennemis combattre de telle manière, s'arma prestement et monta à cheval avec tous ses gens, criant : *Aragon ! et les autres de répondre : Toulouse ! Foix ! Comminges !* Mais ils se rendaient au combat et à la mêlée sans ordre ni règle, à qui mieux mieux. Alors le comte de Montfort, voyant ses ennemis à un tel point désordonnés, se mit à les attaquer : tant et si bien qu'il les tuait et les blessait ou les emmenait prisonniers ; et c'était grande pitié de voir tant de gens tomber par terre, les uns morts, les autres blessés. Ils trouvèrent jusqu'au roi d'Aragon et le frappèrent. Et quand le roi vit la grande tuerie et déconfiture que l'on faisait de ses gens, il se mit à crier tant qu'il put : *Aragon ! Aragon !* Mais malgré tous ses cris, lui-même y resta, car il fut tué sur le champ de bataille avec tous ses gens. Pas un seul n'en réchappa, et ce fut un grand dommage que la mort de ce roi.

NOTES

NORMALISATIONS : *li venga donar* (*venia*), *que prestament anen donar* (*anan*), *e metut en punt* (*point*), *al bòrd* [?] *de l'aiga* (*al veu*), *que l'òme lor ane donar l'assaut* (*lor anet*).

1. Le 12 septembre 1213. Pour le passage correspondant dans la *Cançon*, cf. laisses 137-140.

2. *lo dit* : le style de notre texte est encombré de redondances et de formules de type juridique (en particulier *del dit*, *de las ditas*, *lo dit*, *dels dits*, etc.) : l'expression est employée jusqu'à plus de vingt fois dans une seule page !

3. *lo Comte Ramon* : le comte Raymond VI, comte de Toulouse et de Saint-Gilles, duc de Narbonne, qui conduit l'armée des Croisés.

4. *lo Rei d'Aragon* : Pierre II, roi d'Aragon, beau-frère de Raymond VI ; mourut à Muret.

5. *Murèth* (ms. Muret). Alors que la *Cançon* n'emploie que la forme languedocienne *Murèl* (< MURELLU), l'*Istoria* ne connaît que la forme gasconne locale : *Murèth*.

6. *lo Comte de Comenge* : Bernard IV, comte de Comminges.

7. *capitols* ou *capitoliers* : capitouls, magistrats municipaux de Toulouse, qui siégeaient au *Capitole* (*Capitol*). Le conseil apparaît fréquemment dans la *Cançon*, où il est consulté chaque fois qu'il y a des décisions importantes à prendre pour faire face aux événements tragiques causés par la croisade.

8. *a agut dit* (ms. *agut*). Il faut noter dans ce passage l'emploi très fréquent du passé périphrasique (passé « composé »), au lieu du simple présent. Ex. : *a agut dit* (pour *aguèt dit*), *es estat d'opinion* (p. *foc d'opinion*), *a agut ausida* (p. *aguèt ausida*), *e quand la dita armada... es estada arribada* (p. *foc arribada*), *e adonc an fait adreçar lors peireras* (p. *feron adreçar*), etc.

9. Réminiscences du style épique dans la description des combats : *veiratz armar e aprestar tot lo monde* : « vous auriez vu s'armer et s'apprêter... ». Le jongleur prend à témoin ses auditeurs pour mieux leur représenter la scène qu'il décrit.

10. Comprendre : « celui qui eût été alors à Toulouse aurait dit que le monde entier était sur le point de périr et de prendre fin ». L'expression *tot lo monde* est employée deux fois, mais avec un sens différent. Il n'est pas impossible toutefois qu'il s'agisse d'un *bourdon* du copiste.

11. *lo Comte de Foish* : Raymond-Roger, comte de Foix.

12. *akeratz vista* : « vous auriez vu » : même sens et même valeur stylistique que *veiratz* (cf. *supra*, n. 9).

13. *chèra* : fr. *chère*. On constatera un certain nombre de francismes lexicaux dans ce texte : cf. *infra* : aussi « aussi », *frapar* « frapper », *aucun* « aucun ».

14. *lo Comte de Montfort* : Simon IV de Montfort, comte de Leicester, chef de la croisade contre les Albigeois, né vers 1165. Il mourut à Toulouse en 1218 (tué dit-on par une pierre lancée par une femme) en faisant le siège de la ville que Raymond VI avait reprise.

15. *mout resta de çò que fòl pensa* : « il reste beaucoup de ce que pense un fou », proverbe ; c'est-à-dire : les pensées non réfléchies ont souvent de graves conséquences. L'auteur a dit plus haut que ce fut une *grand folia* de la part du roi d'Aragon.

16. On comparera ce style de rapport à la belle description épique de la *Cançon*, 140, v. 1-4 :

Tuit se.n van a las tendas per mejas las palutz,
Senheiras desplegadas e.ls penons destendutz ;
Dels escutz e dels elmes, ont es li òrs batutz,
E d'ausbercs e d'espazas tota la plaça.n lutz.

17. *portal de Salas* : une des portes de la ville, qui s'ouvrait à l'angle sud-est de l'enceinte ; ainsi nommée parce que de là partait une route menant à Salles-sur-Garonne, à 24 km. Cf. *Cançon*, 139, v. 40 :

A la pòrta de Salas les ne fan totz anar.

18. *Verles d'Encontra* : sans doute Guillaumes de Contres, croisé français.

19. *Cocacòt* : capitaine français non identifié, dont le nom n'apparaît pas dans la *Cançon*.

20. *Montfòrt !* : cri de guerre des croisés français.

21. *Aragon !* : cri de guerre des Aragonais. En fait, le roi ne mourut pas en poussant son cri de guerre, mais en se faisant reconnaître au moment où le chevalier qui avait pris ses armes (selon un usage suivi alors par les souverains) allait être tué à sa place. Pierre II s'écria alors : « je suis le roi ! ». Cf. *Cançon*, 140, v. 9-11 :

E anc non saubon mot tròls Francés son vengutz

E van trastuit en la ont fol reis conogutz.

E el escrita: : « Eu sol reis », mas noi es entendutz.

LETTRES

19

1. *Lettres d'un marchand provençal*

Nous possédons huit lettres du marchand provençal Ponset de Scala, de Marseille, lettres conservées en Italie, aux archives d'Etat de Prato. Sept lettres sur huit sont adressées à la compagnie de Francesca di Marco Datini et Andrea di Bonanno, à Gênes. Toutes sont d'une graphie uniforme et indubitablement de la même main : celle d'un scribe de Ponset de Scala. Elles sont presque toutes datées (période du 28 décembre 1395 au 6 mars 1396), sauf une, mais qui est visiblement de la même époque (notre lettre n° 2).

Quant à Ponset de Scala, il devait faire partie de ces nombreux Italiens (il se dit *mieg Florentin*), fixés à Marseille depuis le XIII^e s. comme représentants des grandes compagnies commerciales. Ces Italiens, comme le prouve d'ailleurs notre texte, étaient complètement provençalisés. Il ne s'agissait pas d'un grand marchand : le plus clair de sa fortune étant sans doute le bateau qui assurait le transport des marchandises entre Marseille et Gênes, marchandises constituées surtout de sardines et d'anchois (mais aussi de vin, de laine, de peaux et d'amandes).

Ces lettres, choisies parmi un très grand nombre de documents semblables conservés dans les archives de Prato, témoignent de la solidité des échanges commerciaux, malgré les difficultés économiques et politiques de cette époque, entre les deux villes. Elles sont en outre un bon exemple d'occitan véhiculaire, qui suppose que les marchands gênois le comprenaient : occitan encore très « standard », malgré quelques localismes provençaux, voire marseillais. Nous ne saurions donc partager l'opinion de l'éditeur de ces lettres, M. Finazzi Agrò, qui parle d'une langue « *di natura estremamente composita* », dans laquelle « *si contano anche numerosi contributi e prestiti da altre lingue e dialetti, in particolare dal fiorentino e dal catalano* ». Il s'agit au contraire — nous le répétons — d'un exemple de plus de cet occitan véhiculaire, très classique et très solide dans ses traditions d'écriture, caractéristique des XIV^e et XV^e siècles (1).

(1) Autre ex. significatif : le registre commercial de Johan Blasi (1329-1377), également de Marseille, et dont la langue standard ne contient que très peu de traits marseillais. Cf. D. Hauck, *Das Kaufmannsbuch des Johan Blasi*, 2 vol., Sarrebruck, 1965.

1 (29 décembre 1395) (1)

En nom de Dieu, a Masselha,
a di XXIX dedecembre 1395

Per Marco de Tolon¹, de Masselha. vos ai ier escrich
aplen per autra letra, per lo qual vos mandi barrilas d'am-
plòia CLXIII, XXX barrilas de sardinas, VI botas de vin,
IIII fais de pelam, VI sacas de lana e II pontz d'amendas.
Dieus o meta tot a salvament. Per lo qual vos ai avisat
aplen e vos prèc que mi remetatz tantost l'argent en Avi-
nhon, al banc de messier Federic², al plus tòst que si potrà.
Fare[m] que la letra que va a Soana aja bon recapte, en
tal maniera que ieu en puesca aver respòsta. Aras, en nom
de Dieu, vos mandi, per la barca de Moret de Lila³, XXVI
botas de vin blanc, LXX barrilas d'amplòias e II pontz
d'amendas. Las quals causas, quant las auretz receupudas
a salvament, daretz bon despachament de vendre al mielhs
que si potrà, car los vins son perfiechamentz bons vins e
de bona sabor ; las quals botas mi fatz reimandar per lo
dich Moret e que las vulhatz despachar denfra IIII o VI
jorns, car non a plus espazi de demorar de part de là. Per
qué vos prèc caramentz que vos vulhatz en tot aver deli-
gència en tal maniera que ieu mi puesca lauzar de vos. A
mi par que ancas resti de là de CL fin dos centz francs de
las XXIIII sacas de lana, XII mieuas e XII d'Antòni, e non
n'avem agut si non cent francs, per qué prèc-vos que tan-
tòst mi mandetz deniers a 'Vinhon, car d'aquí a miei del
mes que ven m'es grant necessitat de aver grant soma
d'argent en Avinhon, per çò quar los ai a dar a autres,
perqué, per Dieu, me.n vulhatz far plazer. De tot siatz
avisat.

Ponset de Scala, salut de Masselha.

Mandatz-nos II pinhatas de datils bons e ben confitz.

(1) Cf. E. Finazzi Agrò, *Lettere di un mercante provenzale del '300, « Cultura Neolatina », XXXIII, fasc. 1-2, 1973, pp. 61-205.*

2. (avril-mars 1396)

De pòis que lo fraire d'Antòni⁴ venc de Genoa ai auzit, per la relacion de las letras mandadas per vos a Antòni e per la relacion de Pèire Arnieu, mon cosin, com si aquellos de la doana de Genoa entendon a aver lo drech del vin que ieu ai mandat de là ; de la qual causa ieu sui mera-vilhat car los òmes de Masselha son francs e per aquela franquetat ieu ai mandat los vins e de tot ai seguit la voluntat d'Antòni, crezent mi que per vos ieu fora aissí defendut com per autre ; car, si ieu esperès que per vos non si pogués defendre, ieu o agra mandat a Guilhem Marin⁵ o a autre que non agran sostengut que mi fos fach tòrt. Ieu vos ai mandat las letras e la procura aissí com avetz escrich a Antòni ; sui prèst a mandar totas las clareza[s] que voldretz. Per qué vos prègui que vos defendatz e sostengatz que aquel drech non si pagui, car çò seria mieu grant dam. E non lo fauc tant per mi com ieu fauc per non metre nòstra vila de Masselha ni nòstres Masselhés en servitud e si convenia a far. Constituetz vos fermança e non paguetz, car amb la permiera nau de segur passatgi ieu ai despausat de anar-i per defendre-o, siatz-en avisat. De las autres raubas mandadas o de lo drech que demandan d'aquelas, fatz en semblant maniera. Ieu ai vist los comptes per vos mandatz a Antòni en los quals a una grant error per o quar i a ara de XXXVI barrilas, ben que Antòni ditz que, tant per pergi de Monegue⁶ e autres causas, pòdon èsser X o XII barrilas despesadas⁷ : en l'avansa seria l'error. Per qué vos prègui que o vulhatz veser e mandar los comptes a ponch a fin que non sia error entre nos car çò seria trop grant pèdre e non es ma entencion. Prèc-vos que o façatz e vos prègui que mi escrivatz car ben sabrai legir vòstra letra car ieu sui un mieg Florentin⁸. Dieu sia amb vos.

Ponset de Scala, salut de Masselha.

Traduction

1

Au nom de Dieu, à Marseille, le 29 décembre 1395.

Par Marco de Tolon, de Marseille, je vous ai écrit hier pleinement une autre lettre, et c'est par lui que je vous envoie 163 barils d'anchois, 30 barils de sardines, 6 tonneaux de vin, 4 faix de peaux, 6 sacs de laine et 2 « ponts » d'amandes. Que Dieu prenne le tout sous sa garde ! C'est par lui que je vous ai avisé pleinement et vous prie de me remettre bientôt l'argent (que vous me devez) à Avignon, à la banque de M. Federic, le plus tôt que vous pourrez. Nous ferons en sorte que la lettre qui part pour Saona y trouve bonne réception, de manière que je puisse en avoir réponse. Je vous envoie maintenant, au nom de Dieu, par la barque de Moret de Lila, 26 tonneaux de vin blanc, 70 barils d'anchois et deux « ponts » d'amandes. Lorsque vous aurez reçu ces marchandises et qu'elles seront à l'abri, vous ferez diligence pour les vendre du mieux possible, car les vins sont de parfaite qualité et de bon goût. Et vous me renverrez les tonneaux par ledit Moret, et vous voudrez bien les expédier dans 4 ou 6 jours, car on ne saurait les faire attendre chez vous plus longtemps. C'est pourquoi je vous prie amicalement de bien vouloir faire diligence en tout, de manière que je puisse me louer de vous. Il me semble qu'il reste encore à payer de votre part de 150 à 200 francs concernant 24 sacs de laine, 12 à moi et 12 à Antoni ; or, nous n'avons reçu que 100 francs. Je vous prie donc de m'envoyer rapidement l'argent à Avignon : d'ici à la moitié du mois prochain j'ai en effet un grand besoin d'argent à Avignon, car je dois m'y acquitter de diverses dettes. Je vous prie donc, de par Dieu, de me faire ce plaisir. Afin que vous soyez en tout bien informé,

Ponset de Scala, vous salut de Marseille.

Envoyez-moi deux pots de dattes, bonnes et bien confites.

2

Depuis que le frère d'Antoni est arrivé de Gênes, j'ai entendu dire, par la relation des lettres envoyées par vous à Antoni, et par la relation de Peire Arnieu, mon cousin, que les gens de la douane de Gênes prétendent avoir des droits sur le vin que je vous ai envoyé. Cela m'étonne fort car les gens de Marseille ont la franchise des droits et c'est au nom de cette franchise que j'ai envoyé les vins ; et en cela j'ai suivi la stricte volonté d'Antoni, croyant être défendu par vous tout comme les autres. Car si je m'étais attendu à ne pas être défendu par vous, j'aurais fait mon envoi à Guilhem Marin ou à un autre, qui n'auraient pas accepté qu'on me fit du tort. Je vous ai fait parvenir la lettre et la procuration comme vous l'avez écrit à Antoni, et je suis prêt à envoyer tous les éclaircissements que vous voudrez. Je vous prie donc de prendre mon parti et de soutenir que ces droits n'ont pas à être payés, car ce serait pour moi un grand dommage. Et ce n'est pas tellement pour moi que je vous le demande, que pour ne pas mettre en servitude notre ville de Marseille et nos Marseillais — et il fallait le faire. Prenez donc toute garantie et ne payez pas, car j'ai pris mes dispositions pour prendre le premier bateau de passage et me rendre chez vous afin d'y défendre ma cause : sachez-le. Pour ce qui est des autres marchandises et des droits qu'on exige sur elles, agissez de la même manière.

J'ai vu les comptes que vous avez envoyés à Antoni : ils contiennent une grave erreur, en mentionnant maintenant 36 barils. Antoni soutient au contraire, tant pour ce qui est des « pergi » de Monaco que d'autres choses, qu'il peut y avoir de 10 à 12 barils qui ne font pas le poids : dans le surplus se trouverait l'erreur. Je vous prie donc de bien vouloir vérifier les comptes et de les envoyer corrigés, afin qu'il n'y ait pas d'erreur entre nous, car ce serait une grande perte, et telle n'est pas mon intention. Je vous prie de le faire et de m'écrire : je saurai bien lire votre lettre, puisque je suis à moitié Florentin. Que Dieu soit avec vous !

Ponset de Scala, salut de Marseille.

NOTES

1. *Marco de Tolon* : propriétaire d'un bateau dont le nom revient dans plusieurs lettres.
2. *Messier Frederic* : Frederic Emperial, banquier avignonais.
3. *Moret de Lila* : patron d'une barque à Martigues dont le nom revient dans plusieurs lettres.
4. *Antòni* : Antonio di Nicòlò, un des plus riches marchands marseillais de l'époque. Revient fréquemment dans les lettres.
5. *Guilhem Marin* : marchand gênois, également cité dans un autre document occitan de 1398.
6. *Pergi de Monegue* : sens peu clair. L'éditeur des lettres glose : « pesci persici di Monaco (?) », au prix d'une distorsion linguistique qui n'est guère acceptable. Il s'agirait d'un pluriel italien (*pergi*) du prov. (moderne !) *pergo/ perco* (= *pèrca*) « perche » (poisson). Il faut dire que le sens, même contextuel, demeure obscur.
7. Texte : *despessadas* = *despensadas* « dépensées » ? ou *despesadas* « qui ne font pas le poids ». La deuxième interprétation me paraît meilleure : l'erreur sur le poids d'une partie des barils a pu entraîner une erreur sur le nombre de barils.
8. Il est intéressant de noter ici que la correspondance se faisait en deux langues : le marchand gênois comprenant le provençal et le marchand marseillais (d'origine florentine) étant à même de comprendre la réponse (écrite en toscan ou plutôt en gênois).

2. *Lettre au comte d'Armagnac*
(28 octobre 1402) [gascon] (1)

Cette lettre, écrite au courant de la plume et sans prétention, est un petit document historique qui ne manque pas d'intérêt. Quelques-uns des faits rapportés concernent en effet, non seulement l'histoire de la région et en particulier celle des comtes d'Armagnac, mais les rapports mêmes de la France et de l'Angleterre, à l'époque de la guerre de Cent Ans. Intéressante est par exemple l'allusion aux négociations menées en vue du mariage de la fille du roi de Navarre : il s'agit vraisemblablement du mariage de Jean de Grailly, fils du comte de Foix, qui épousa en 1402 la fille du roi de Navarre. Ce qui nous fournit en même temps un élément de datation de la lettre. Comme détail mineur, on peut citer l'allusion au futur connétable d'Armagnac, préoccupé de se faire remettre un manuscrit de Tite-Live, manuscrit dont on ne sait rien par ailleurs.

Quant à l'auteur de la lettre, B. de Grossoles, il devait être le représentant, ou même comme le chancelier du comte d'Armagnac, puisqu'il lui rend compte d'une manière très circonstanciée des diverses affaires relatives à ses Etats de Gascogne. La langue de ce documents, quoique bien gasconne dans ses traits fondamentaux, est néanmoins nettement dans la mouvance de la *scripta toulousaine* : aussi bien dans la graphie que dans la fréquence des languedocianismes.

(1) Cf. Edmond Cabié, « Revue de Gascogne », 1893, pp. 437-442.

Mossénher, io ai recebudas vòstras letras fasentz mencion de granren de causas. E tot presentament, quant a las replicacions que devem balhar contra las respòstas que an faitas las gentz del comte de Foix, serà procedit, Dius ajudant, per la forma e maniera que avètz escrita, et ajustat als articles çò que escrit avètz. Plàcia-vos mandar a algun dels secretaris que còpien lasditas replicacions e que me trametan aquelas qui son escritas de ma man, car io non èi pas l'original en lòc ont me.n pusca ajudar, car non ausi anar a mon ostal per la mortalha qui es el lòc.

Lo senescalc e io e alguns autres de vòstre conselh èm estatz ensembs a Lavardens per tener conselh, et avia¹ dit lo senescalc que lo comandaire de Manciet², qui es en Navarra per espiar d'aquel matremòni, li a fait saber que lo rei avia ordenat que son cancelier e lo senhor de Gramont vengossal¹ en Bearn per en prendre la jornada de la fèsta e, quant se pensèt òm que partissan, lo rei lor dishèc que de tota una setmana non podian¹ partir de la, e sembla segont aquò que sian alonguis esquisitz per distrigar la causa³ e per aventura demòran de la regina qui es prenhs que li darà Dius filh o filha, car si èra filh aventurarian plus tòst a far aquest matremòni, car falhiria¹ la esperança que aquesta filha fos regina, ja sia que, segont que Nicolau ditz, e que non i agués¹ plus enfant sinon ela, ges per çò non auria en segur de èsser regina, car la major part del païs i pren desplaser, e tiraria plus voluntiers a mossen Pierres de Navarra o algun autre, car non me recòrda ben de qui o ditz.

A Bordèus son vengudas gran nombre de naus, mas cèrtas, non pòrtan novèlas que òm posca saber qui façan a escriure.

Om m'a dit que, si lo senhor de Castilhon vai a vos, non vos deu dire autra causa de part son rei sinon que pregar que vulhatz tornar a lui e renunciar a vòstre apel⁴, et a vos repararà vòstres grèuges tan grandament que vos deuria abastar ; e cèrtas cresí que non vos deja dire causa qui aja grant fruit, car si o fezés non aguèra tant trigat d'anar a vos.

Un marchant del Pòrt-Santa-Maria, qui vengó¹ l'autre jorn de Bordèus, dishèc a Bertranet de Lias que lo cancellier e l'escudèr qui anèt a vos li avian¹ dit que fezessetz saber al bailiu de Brulhès que non se meravilhès punt, car per algunas coitas, qui èran sobrevengudas, non èran pogutz venir tan sobtament com pensavan, mas que ben vengoren lo plus tòst que poguèren⁵; e pensi que tot serà nient, e per çò èi fait saber a Bertranet que lo bailiu ni los autres que devian condusir non pòden tant demorar en un lòc, mas que lor faça saber que quan volràn venir tramentan ueit jorns davant a fin que aquels qui los deuràn condusir puscan èsser prèstz.

Plàcia-vos recordar de trametre mèstre P. de Maires per ausir los comptes, car a Lavardens non a punt de mortalha, et a Leitora se passa, la gràcia Diu...⁶

Aquel bailet de Bertranon de Jaulin, qui es prisonier de Beton del Castilhon, es en aul estat, car long temps a demorat el fons de la tor nòva de Vic, la qual non es encara acabada ni cubèrta, e per çò a fanga el fons, e granren de gentz an-me prenat, per pietat e non pas per autra amistat que li ajan, que io lo fesós¹ mudar en una autra tor qui es cubèrta; mas io non o ai volgut far, car non sèi vòstre voler e car l'autra tor non es pas tan segura coma la nòva⁷. Plàcia-vos mandar vòstra voluntat...

Fauron es tan paubre que non a de qué adobar lo molin de Labarta⁸, qui l'ajuda mais a viure que tot autre que a, e suplica-vos que, aissí com li avètz fait almòina de redre l'ostal dessús dit, li vulhatz far almòina de fusta del bosc de Brunhens⁸, de qué pusca far una ròda, e un rodet e l'albre.

Car Estèbe, lo botilhèr, pòrta aquestas letras, Joanin, lo messatgèr, es anat a Jumat⁹ per metre en ordenança los bens que li avètz donat.

Madòna de la Barta es venguda adès a Florença, e jo soi anat a ela, et aurem fèita la carta en la qual ela reconois tener Bramavaca e la tèrra qui es en sa man coma usufructuària de vos, coma de senhor; e s'es obligada a usar com a bona persona apertén a usar e de redre-la en

estat que la a presa, finitz l'usufruit e l'empenhatòri, e deu far venir sos filhs per fermar per ela¹⁰.

E car ela venia de Madòna de Lebret, qui es a Milhan¹¹, io li ai demandat de novèlas, et ela m'a dit que lo comte de Rotelan se.n vai en Anglatèrra, car son pair es mòrt, e que lo païs non a gaire agut confòrt per sa venguda ni per sa preséncia, ni a gaire dòl de sa anada, et que non a gaire mostrada gran largessa car al senescalc de Hennault non a volgut donar un corsier lo qual li demandèt òps ajustar, ni als barons del païs non a fait nulhs plasers¹². Lo senhor de Duras demòra son lòctenent.

Atanben m'a dit que contavan que los Escòtz èran desconfitz¹³, mas me pensi que los Anglés meteis se tròban aqueras novèlas, car marchantz de vòstra terra èran a Bordèus quant las naus arribèron¹ e non ausiren ren dire ; e son i ben vengudas cent-cinquanta naus o plus, segont çò que dishèc, car açò es estat escrit.

Trò ací es vengut lo recebedor de Fesensaguèl¹⁴, lo qual partia tot dret de Lorda, ont avia portat lo pati de Fesensaguèl, e avia dit que a Lorda li an mostrada una letra del comte de Rotelan en la qual avia escrit al capitani que los Escòtz son estatz desconfitz per los Anglés. Lo dit recebedor se.n vai a Tolosa et apòrta los avisamentz als clèrcs de vòstre conselh e de l'argent ; mas, segont que entendi, non son pas totz a Tolosa.

Maestre Ramont Boer, vòstre recebedor e procurair en la val d'Aura¹⁵ et en las tèrras d'aquí en torn, es òme de ben e leial e non a punt de gatges de vos ni encara non li a òm fait punt de plaser, ni io non vos n'ai parlat car vesia las cargas qu'i son encara, e que me semblava que el fos assatz benestant per demorar que a vòstre aise li poguessatz¹ far plaser ; mas ara li son vengutz dus desastres en un còp, car el es estat malaut, e son-li mòrtz en l'estable dus corsiers que avia faitz venir d'Aragon per far son pro ; e dohti-me que si alcun plaser non li es fait, al mens de promessa, e que se pague qualche vetz, que lo pergam e que se.n torne a Sent-Bertrand d'ont lo fesem venir.

Mossénher, Dius vos done bona vita e longa.

Escrta a Sant-Clar¹⁶, a vint-e-ueit d'octòbre (1402)

B. de Gorsòlas

A Monsenor lo comte d'Armanhac.

Traduction

Monseigneur,

J'ai reçu votre lettre faisant mention d'un grand nombre de choses. Pour le moment, pour ce qui est des répliques que nous devons fournir aux réponses que les gens du comte de Foix ont envoyées, il sera procédé, avec l'aide de Dieu, selon la forme et la manière spécifiées dans votre lettre, en ajoutant aux articles ce que vous avez écrit. Veuillez bien, s'il vous plaît, faire savoir à quelques-uns des secrétaires, de copier lesdites répliques et de m'envoyer celles qui sont écrites de ma main : étant donné que je n'ai pas l'original en un lieu où je puisse en tirer parti, car je n'ose aller jusqu'à chez moi, à cause de l'épidémie qui règne sur les lieux.

Le sénéchal, moi-même, et quelques autres de votre conseil, nous sommes allés ensemble à Lavardens pour tenir conseil. Le sénéchal avait dit que le commandeur de Manciet, qui est en Navarre pour s'informer au sujet de ce mariage, lui avait fait savoir que le roi avait ordonné que son chancelier et le seigneur de Gramont vinssent en Béarn pour connaître le jour de la fête. Au moment où l'on pensait qu'ils allaient partir, le roi leur dit qu'ils ne le pourraient faire de toute une semaine, et il semble d'après cela qu'ils s'agisse d'atermoiements demandés pour retarder la chose. Peut-être attendent-ils, pour ce qui est de la reine qui est enceinte, de savoir si Dieu lui donnera un fils ou une fille, car si c'était un fils, ils se risqueraient à faire le mariage plus tôt, étant donné qu'il n'y aurait pas d'espoir que la fille devînt reine. Encore que, selon ce que dit Nicolas, s'il n'y avait que cette seule fille, il n'est pas sûr qu'elle devînt reine pour cela. Car la plus grande partie du pays voit cela avec déplaisir et tirerait plus volontiers du côté de monsieur Pierre de Navarre ou de quelque autre, car je ne me souviens plus bien à qui il fait allusion.

A Bordeaux sont arrivés un grand nombre de navires, mais ils n'apportent certes pas de nouvelles dont on puisse savoir qu'elles soient dignes d'être écrites.

On m'a dit que si le seigneur de Castillon se rend auprès de vous, il ne vous apportera pas autre chose de la part de son roi que la prière de bien vouloir revenir à lui et de renoncer à votre appel ; et il réparera vos griefs si grandement que cela devrait vous suffire. Et je crois certes qu'il ne vous dira rien qui vous soit d'un grand bénéfice, car s'il le faisait il n'aurait pas tant tardé à aller jusqu'à vous.

Un marchand du Port-Sainte-Marie, qui arriva l'autre jour de Bordeaux, dit à Bertrand de Lias que le chancelier et l'écuyer qui se rendirent auprès de vous lui avaient dit que vous deviez faire savoir au baile de Bruilhès de ne point s'étonner car, à cause de quelques contrebâts qui s'étaient produits, ils n'avaient pu venir aussi promptement qu'ils le pensaient, mais qu'ils viendraient le plus tôt qu'ils pourraient. Je pense que tout cela ne sera rien. J'ai donc fait savoir à Bertranet que le baile et les autres qui devaient l'accompagner ne peuvent rester si longtemps en un même lieu — qu'il devra donc leur faire savoir que, lorsqu'ils voudront venir, ils devront envoyer [un message] huit jours avant, afin que ceux qui devront les accompagner se tiennent prêts.

Qu'il vous plaise de ne pas oublier d'envoyer maître P. de Maires pour s'informer des comptes : car à Lavardens il n'y a pas d'épidémie, et à Lectoure elle commence à passer, grâce à Dieu.

Le valet de Bertranon de Jaulin, qui est prisonnier de Beton del Castilhon, est en piteux état, car il est resté longtemps au fond de la nouvelle tour de Vic, qui n'est pas encore achevée, ni couverte, et qui est pleine de boue tout au fond. Beaucoup de gens m'ont prié, par pitié et nullement par amitié à son égard, de le faire transférer dans une autre tour qui soit couverte. Mais je n'ai pas voulu le faire, car j'ignore vos intentions, et l'autre tour n'est pas aussi sûre que la neuve. Veuillez bien me faire savoir ce que vous comptez faire...

Fauron est si pauvre qu'il n'a pas de quoi arranger le moulin de La Barthe, qui l'aide plus à vivre que tout ce qu'il possède d'autre. Et il vous supplie, puisque vous lui avez fait l'aumône de lui rendre la maison sus-dite, de

lui faire l'aumône d'un peu de bois, pris au bois de Brugnens, afin qu'il puisse en faire la grande roue, la petite roue et l'arbre [de son moulin].

Etant donné qu'Estebe, le bouteiller, porte cette lettre, Joanin, le messager, est allé à Gimat, mettre de l'ordre dans les biens que vous lui avez donnés.

Madame de La Barthe est venue récemment à Fleurance, et je suis allé la voir ; et nous avons écrit la lettre dans laquelle elle reconnaît tenir Bramevaque et la terre qui est de sa main comme usufruitière de vous, comme de son seigneur. Et elle s'est engagée à en user comme il appartient à une personne loyale et de la rendre dans l'état où elle l'a prise, une fois terminés l'usufruit et la mise en gage. Et elle doit faire venir ses fils pour se porter caution en sa faveur.

Et comme elle venait de la part de Madame de Lebret, qui est à Meilhan, je lui ai demandé des nouvelles. Elle m'a dit que le comte de Rotelan retourne en Angleterre, car son père est mort, et que le pays n'a guère de réconfort de sa venue ni de sa présence, ni non plus de peine de son départ ; et qu'il n'a pas témoigné grande largesse, n'ayant pas voulu donner de coursier au sénéchal de Hénault, qui le lui demandait par nécessité. Et il n'a pas été non plus bien complaisant à l'égard des barons du pays. Le seigneur de Duras reste son lieutenant.

Elle m'a dit aussi que l'on racontait que les Ecossais étaient en pleine déconfiture ; mais je pense que ce sont les Anglais aux-mêmes qui inventent de telles nouvelles, car il y avait à Bordeaux des marchands de votre pays quand arrivèrent les navires, et ils n'entendirent parler de rien. Et il y a bien 150 navires d'arrivés, et plus, selon ce qu'elle dit, car cela a été écrit.

Est venu jusqu'ici le receveur de Fesensaguel, arrivant tout droit de Lourdes, où il avait porté le *patis* de Fesensaguel. Il disait qu'on lui avait montré, à Lourdes, une lettre du comte de Rotelan, dans laquelle ce dernier avait écrit au capitaine que les Ecossais avaient été mis en déroute par les Anglais. Ledit receveur part pour Toulouse et y apporte les indications aux clercs de votre conseil, ainsi que de l'argent. Mais, à ce que j'apprends, ils ne sont pas tous à Toulouse.

Maître Ramont Boer, votre seigneur et procureur dans la vallée d'Aure et dans les terres d'alentour, est un homme

honnête et loyal, et n'a aucun gage envers vous. On ne lui a pourtant accordé encore aucune faveur et je ne vous en ai pas parlé car je voyais les charges qui restent encore ; et il me semblait qu'il était assez bienséant d'attendre que vous puissiez à votre aise lui accorder cette faveur. Mais deux malheurs viennent de lui arriver en même temps : il a été malade et il vient de perdre deux coursiers qu'il avait fait venir d'Aragon pour en tirer profit. Et je crains, si l'on ne lui accorde rien, au moins de promesse, et qu'il soit obligé de se payer lui-même quelquefois, que nous le perdions et qu'il s'en retourne à Saint-Bertrand d'où nous l'avons fait venir.

Monseigneur, que Dieu vous accorde une bonne et longue vie.

Ecrit à Saint-Clar le 28 octobre 1402.

B. de G.

A Monseigneur le comte d'Armagnac.

NOTES

NORMALISATIONS : *trametan* (*trameten*), *èi* « *j'ai* » (e), *vengossen* (*vengossan*), *dishèc* (*deysseh*), *per aventure* (*per aver cura*), *aventurarian* (*aventurariam*), *dishèc* (*disiech*), *fezessetz* (*fezes*), *punt* (*point*), *quan* (*quoan*), *la qual* (*laquoal*), *gaire* (*gaira*), *mostrada* (*nostrada*), *semblava* (*semblara*), *fesem* (*fasem*), *Gorsòlas* (*Gorsol*).

1. Il faut noter dans cette lettre, comme nous l'avons fait remarquer dans l'introduction, le panachage des formes verbales spécifiquement gasconnes et des formes empruntées à la *scripta toulousaine*, ces dernières étant dominantes. On a en effet d'une part les formes « classiques » : *avia*, *podian*, *falhirian*, *agués*, *arribèron*, *poguessatz*, etc. ; et, d'autre part, les gasconismes : *vengossen*, *vengó*, *fezós*, etc. Pour le futur du subj., si particulier au gascon, cf. note 5.

2. Cf. Gabié, *op. cit.*, p. 438 : « Il ne s'agit pas ici d'un commandeur de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean, car les domaines que cet ordre posséda à Manciet ne furent jamais érigés en commanderie... Le personnage cité par Grossolles doit s'entendre du commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, dont une commanderie était établie, en effet, à Manciet ».

3. Comprendre : « et il semble d'après cela qu'il s'agisse d'atermoiements demandés pour retarder la chose ».

4. « Malgré l'éloignement des dates, il s'agit évidemment du célèbre appel des seigneurs gascons, qui motiva, vers 1368, la rupture du traité de Brétigny. Depuis lors, les Anglais et les Français n'avaient presque pas cessé de se faire la guerre, en sorte que, par le fait, les difficultés du début restaient encore

pendantes en 1402 ; mais, à cette époque, Henri IV venait de remplacer Richard III, comme roi d'Angleterre, et l'on comprend que ce changement de souverain ait pu être l'occasion des nouvelles tentatives d'accordmmodation mentionnées par notre lettre » (cf. Cabié, *op. cit.*, p. 438).

5. *Futur du subj.* (cf. 17,11) : « car... ils n'avaient pas pu venir aussi promptement qu'ils le pensaient, mais qu'ils viendraient bien le plus tôt qu'ils pourraient ».

6. Cette épidémie, qui ravagea Lectoure et les localités avoisinantes, n'est pas mentionnée par les historiens. On y trouve néanmoins quelques allusions dans des documents du début du XV^e siècle.

7. Indications intéressantes car on ne sait presque rien sur l'histoire du château de Vic, aujourd'hui entièrement détruit.

8. Probablement La Barthe, ancien fief (comm. de Fleurance), localité proche de Brugnens.

9. *Gimat* (cant. de Beaumont, Tarn-et-Garonne) ; ancien chef-lieu de la baronnie de Jumadaïs ou Gimadaïs, dans le vicomté de Lomagne.

10. Bramevaque est situé dans la vallée de la Barousse, qui fait partie de l'ancien pays des Quatre Vallées : ce pays serait resté au pouvoir des seigneurs de La Barthe jusqu'en 1398, lorsque Jean de La Barthe, se voyant sans enfants, aurait donné ses domaines au comte d'Armagnac.

11. Sans doute Meilhan, chef-lieu de canton du Lot-et-Garonne.

12. Il doit s'agir dans ce passage du comte de Rotelan ou Rute-land, fils du duc d'York, qui était lieutenant du roi d'Angleterre en Gascogne, en 1401, et se nommait Edouard.

13. La guerre avait repris entre l'Angleterre et l'Ecosse et la défaite dont on parle ici pourrait être la bataille d'Homildon, illustrée par Shakespeare dans son *Henri IV*, et qui eut lieu en 1402.

14. « En 1402, les Anglais de Lourdes continuaient en effet leurs incursions dans les régions avoisinantes, et l'on sait que c'est seulement en 1407 qu'ils évacuèrent cette place. Le *patis* dont il vient d'être question n'est mentionné, croyons-nous, par aucun autre document » (cf. Cabié, *op. cit.*, p. 442).

15. La vallée d'Aure faisait partie des Quatre Vallées (cf. *supra*).

16. *Saint-Clar-de-Lomagne*, arrond. de Lectoure.

21

3. *Lettre au seigneur de Forcalquier*
 (Manosque, le 23 sept. 1426) (1)

Cette lettre est une minute, placée dans un registre de délibération de la ville de Manosque, à la date du 23 septembre 1426. Les syndics et les conseillers, s'adressant au seigneur de Forcalquier, se défendent de l'accusation portée contre eux par ce dernier d'avoir attaqué et envahi le territoire de Dauphin et d'y avoir saisi certaines personnes. La lettre se termine sur une affirmation de leur dévouement.

Mag[nific] e poissant senhor, nos nos reco[man]dam umilment a la vòstra Mag[nificén]cia, a la qual plaça saber que nos avem entendut, per la tenor d'alcunas letras per la Vòstra Senhoria mandadas al S^r de Vantairòl¹, que vos ètz istat enformat que un dels jorns passatz lo[s] sindegues de Man[oas]ca, amb divèrses autres de Manoasca, devon èsser anatz al terrador de Dalfin² armatz pendre los bajons d'alcuns nominatz en las dichas letras e far de fach³. Mas non plaça a Dieu que enaissins sia que en vòstra tèrra ni a vòstres òmes nos ajam fach de fach, e(n) non creja Vòstra Senhoria que enaissins sia. Car, sens falha, los sindegues e totz los autres de Manoasca en general e en particular vos servirian en tot quant elos poirian ni sabrian el mont, e farian per la Vòstra Senhoria coma per Mons[enor] de Manoasca⁴ e, per onor de ladicha Senhoria Vòstra, farian totz lo plazer que poirian a vòstres òmes, e non fon jamais que vòstres òmes e los òmes de Manoasca non fossan bons amics. E quant vendrà en derrier, ladicha Vòstra Magnificéncia conoixerà si la enformacion assí facha es ben facha o non, car aquel que aissins vos a informat poiria aver totz los clèrcs⁵ de Paris e far escriure, per far lo procès, tot lo papier que se trobaria en Proença, qu'el non o provarà ; e si platz a la

(1) Cf. Meyer, *Documents*, pp. 396-97.

Vòstra Senhoria, faça si mostrar als sindegués (?)⁶ las letras que lo sindegué de Manoasca li a escrich, fazent-li respòsta a sas letras, las quals, si mestier fa, si trobaràn, e vos poiretz vezer lo contengut. Autra causa non escrivem per lo present, mas si ren podiam far per servizi de la Vòstra Magnificéncia, comande-nos coma a sos sogiech[s] e servidor[s], pregant Nòstre Senhor que vos done bona vida e longa. Escricha...⁷ Los sendegues e conselhiers de Manoasca, servidors de la Vòstra Magnificéncia.

Traduction

Magnifique et puissant Seigneur,

Nous nous recommandons humblement à Votre Magnificence, afin qu'Elle veuille bien savoir ce que nous avons appris par la teneur de quelques lettres destinées à Votre Seigneurie et envoyées au seigneur de Venterol. Vous avez été informé que les syndics de Manosque, un de ces derniers jours, accompagnés de divers autres habitants de Manosque, se seraient rendus, armés, sur le territoire de Dauphin, afin de se saisir des bagages de quelques personnes nommées dans lesdites lettres, et exercer des voies de fait. Que Votre Seigneurie veuille bien ne pas croire qu'il en soit ainsi. Car les syndics et tous les autres habitants de Manosque, en général et en particulier, ne sauraient manquer de vous servir, dans toute la mesure où ils peuvent et savent le faire. Et ils sont prêts à faire pour Votre Seigneurie ce qu'ils font pour Monseigneur de Manosque et, pour l'honneur de Votre Seigneurie, à faire tout le plaisir possible à vos hommes ; car il n'arriva jamais que vos hommes et les gens de Manosque ne fussent bons amis. Et quand finalement vous viendrez (?), Votre Magnificence connaîtra si l'information ainsi fournie est bonne ou non : car celui qui vous a informé de cette manière pourrait avoir [à sa disposition] tous les clercs de Paris et remplir, pour mener le procès, tout le papier qu'on trouverait en Provence, qu'il ne prouverait rien. Qu'il plaise donc à Votre Seigneurie de montrer aux syndics la lettre que le syndic de Manosque vous a écrite, en vous faisant réponse, lettre que l'on trouvera, si besoin est, de telle manière que vous puissiez en voir le contenu.

Nous n'écrivons pas autre chose pour le moment. Mais si nous pouvions faire quelque chose au service de Votre Magnificence, commandez-nous comme à vos sujets et serviteurs. Et nous prions Notre Seigneur qu'il vous accorde une bonne et longue vie. Ecrit... Les syndics et conseillers de Manosque, serviteurs de Votre Magnificence.

NOTES

1. *Venterol*, cant. de Turriers, arrond. de Sisteron.
2. *Dauphin*, cant. de Forcalquier.
3. *far de fach* : « agir par la violence, exercer des voies de fait ».
4. Sans doute le commandeur.
5. ms. *cliers*.
6. ms. peu lisible : on lit *al s' dens*.
7. La date est incomplète.

4. Lettre aux syndics de Cannes (1458/59) (1)

Cette lettre, envoyée de Nice, figurait dans un registre du Conseil de Grasse, parmi les délibérations de l'année 1458. Elle ne porte que la date du 15 mai, mais il est assez vraisemblable qu'elle soit aussi de 1458. Son objet est d'avertir les syndics de Cannes des intentions de pillage de « Villemarin », c'est-à-dire l'amiral napolitain Bernard de Villamarina, commandant de la flotte du roi d'Aragon qui, à cette époque, croisait sur les côtes liguriennes et, en 1459, incendia dans le port même la plupart des navires de la flotte monégasque. La missive, envoyée aux syndics de Cannes, et par ces derniers aux syndics de Grasse, demande du secours.

Onorables e cars fraires, ieu mi recomandi a vos. Plaçavos a saber que al jorn de ancuei que es dimenges, sus l'ora tarda, m'es vengut un mieu amic, e si m'a dich que venia de Vilafranca¹ e que èra 'stat dessús la galèia de Vilamarin per parlar ambe Bertomieu Mauran (?), lo qual es parent de sa molhèr, e lo dich Bertomieu, segont que aquest amic mieu m'a dich, a dich que Vilamarin avia deliberat divendres passat al vèspre de venir a Canoas per far dam, mais, per rason de *cinc* naus las quals lo dich Vilamarin a pres, que son d'Espanhòls, e i a de bonas raubas las quals tenon que son de Genoeses, el a cessat de anar ; per qué, encontenent que ai ausit la[s] novèlas, ieu sui anat trobar M. Joan Bacon, lo qual èra aici, lo qual vos mandi espressament per vos avisar, e vos plaça de li dar g[a]leias] *quatre*, las quals li ai promés², per que siatz ben avisat[s] en tot, nostant que aquestas galèias son mal armadas, que non gitaràn jamais plus de *dos cents* òmes en terra, car cascun i es per fòrça la plus part, e dubiti

(1) Cf. Meyer, *Documents*, pp. 628-29.

que a partir d'aicí lo premier camin que faràn las galèias
non vengan a Canoas vo a Sant-Rafèl³ Non autra. Nòstre
senhor Dieus sia garda de vos. A Niça, a quinze de mai.

Lo tot vòstre amic,
G^m Simossa.

Als nòbles òmes los sendegues de Canoas.

Traduction

Honorables et chers frères, je me recommande à vous.

Qu'il vous plaise de savoir qu'aujourd'hui, dimanche, à une heure tardive, un de mes amis est venu me voir. Il m'a dit qu'il venait de Villefranche et qu'il avait été sur la galère de Villemarin pour parler avec Bertomieu Mauran, qui est un parent de sa femme. Ledit Bertomieu, d'après ce que m'a dit cet ami, a déclaré que Villemarin avait décidé, vendredi dernier dans la soirée, de venir jusqu'à Cannes pour s'y livrer au pillage. Toutefois, à cause de cinq navires dont Villemarin vient de s'emparer, qui sont espagnols, et qui contiennent de bonnes marchandises que l'on tient pour gênoises (?), il a renoncé à son projet. Car, dès que j'ai appris cette nouvelle, je suis allé trouver M. Jean Bacon, qui était ici et que vous envoie expressément pour vous avertir. Veuillez bien lui donner les quatre galères que je lui ai promises, afin que vous soyez bien avisés en tout, encore que ces galères soient mal armées et ne jetteront plus de 200 hommes à terre. Et les hommes y sont par force, pour la plupart, et je crains qu'en partant d'ici le premier chemin que feront les galères ne soit de venir jusqu'à Cannes ou à Saint-Raphaël. Je n'ai rien d'autre à vous dire. Que Notre Seigneur vous prenne en sa garde.

A Nice, le 15 mai,
Votre ami...

Aux nobles seigneurs les syndics de Cannes.

NOTES

NORMALISATIONS : *ancuei* (anquay), *las quals lo dich Vilamarin* (lo cal), *aicí* (aysit), *faràn las galèias* (faron).

1. *Villefranche*, chef-lieu de cant. des Alpes-Maritimes.

2. peu clair : le ms. donne : *de li dar g. iiiij, los cals li ay promes.*

3. *Saint-Raphaël* (Var).

5. *Lettre aux syndics de Grasse*

(7 janvier 1494) (1)

Cette lettre, datée du 7 janvier 1494 et envoyée de Nice, est conservée en original aux archives de Grasse. « Deux fonctionnaires, chargés du service de santé à Nice, écrivent aux syndics de Grasse que la peste règne jusqu'à Aix, et les invitent à faire bonne garde, les informant en outre qu'on ne laissera entrer dans Nice aucune personne venant de Provence, si elle n'est pourvue de son bulletin. Ce bulletin devait être une sorte de patente sanitaire » (P. Meyer).

† *Yhesus. 1494, die viij januarii.* Mout onorables senhors, ambe recomendacion. En aquesta ora, èm estats avisats com, fins a Aquis¹, mòron de pesteléncia, e que i son mòrtas uech personas ; avem deliberat de vos mandar lo present portador expressament que vos plaça de nos avisar de la veritat, que vos plaça de far bona gàrdia e, se cas serà que sia veritat, vos avisam que denguna persona que venga de Provença non intrarà aicí sensa son boletin ; per que vos plaça de donar bon òrde en maniera que puscam entendre que vosautres senhors façatz bona gàrdia, vos avisant que nosautres la farem tan bona coma a nosautres serà possible, e que vos plaça de avisar Draguinhan e Brinhòla² e las autres tèrras, e de aiçò nos faire respòsta de tot a complement.

Non autre per la present. Dieus de mal vos garde !

Off. S.³ Nicie

Francischus de Romanis

Petrus Brand'.

(1) Cf. Meyer, *Documents*, p. 631.

Traduction

Jésus. 1494, le 7 janvier.

Très honorables seigneurs, avec ma recommandation.

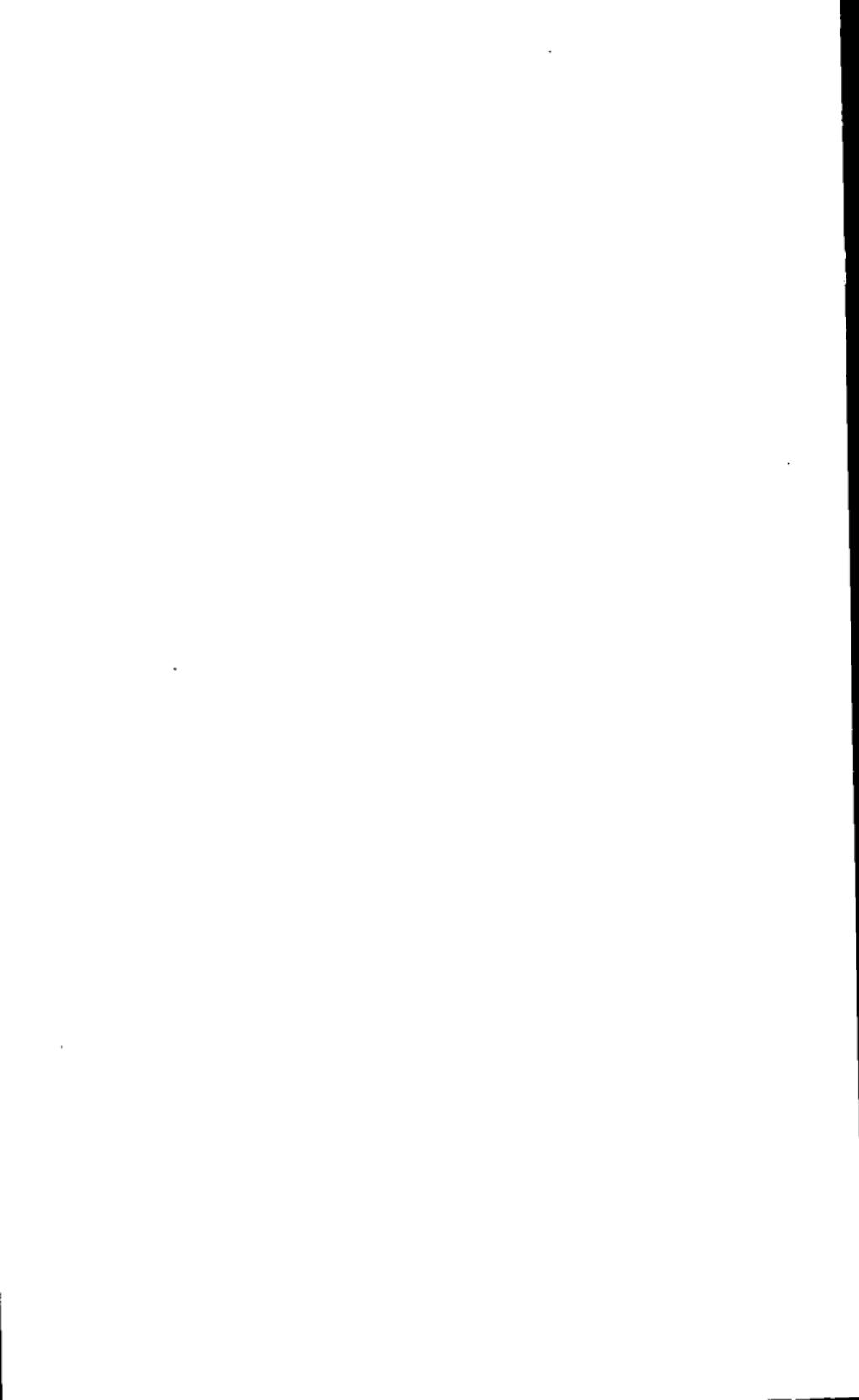
A l'heure qu'il est, nous avons été avisés que d'ici jusqu'à Aix on meurt de la peste et que huit personnes en sont déjà mortes. Nous avons décidé de vous envoyer expressément le présent porteur afin qu'il vous plaise de nous aviser de la vérité. Veuillez faire bonne garde ; et si c'était le cas que ce fût vrai, nous vous avisons que nulle personne venant de Provence n'entrera ici sans son bulletin. Qu'il vous plaise donc de donner bon ordre, de manière que nous puissions comprendre, seigneurs, que vous faites bonne garde ; et nous vous faisons savoir que nous la ferons aussi bonne qu'il nous sera possible. Veuillez bien prévenir aussi Draguignan et Brignoles, et les autres terres, et nous faire réponse sur tout selon notre désir.

Je n'ai rien d'autre à dire dans la présente. Que Dieu vous garde de mal !

NOTES

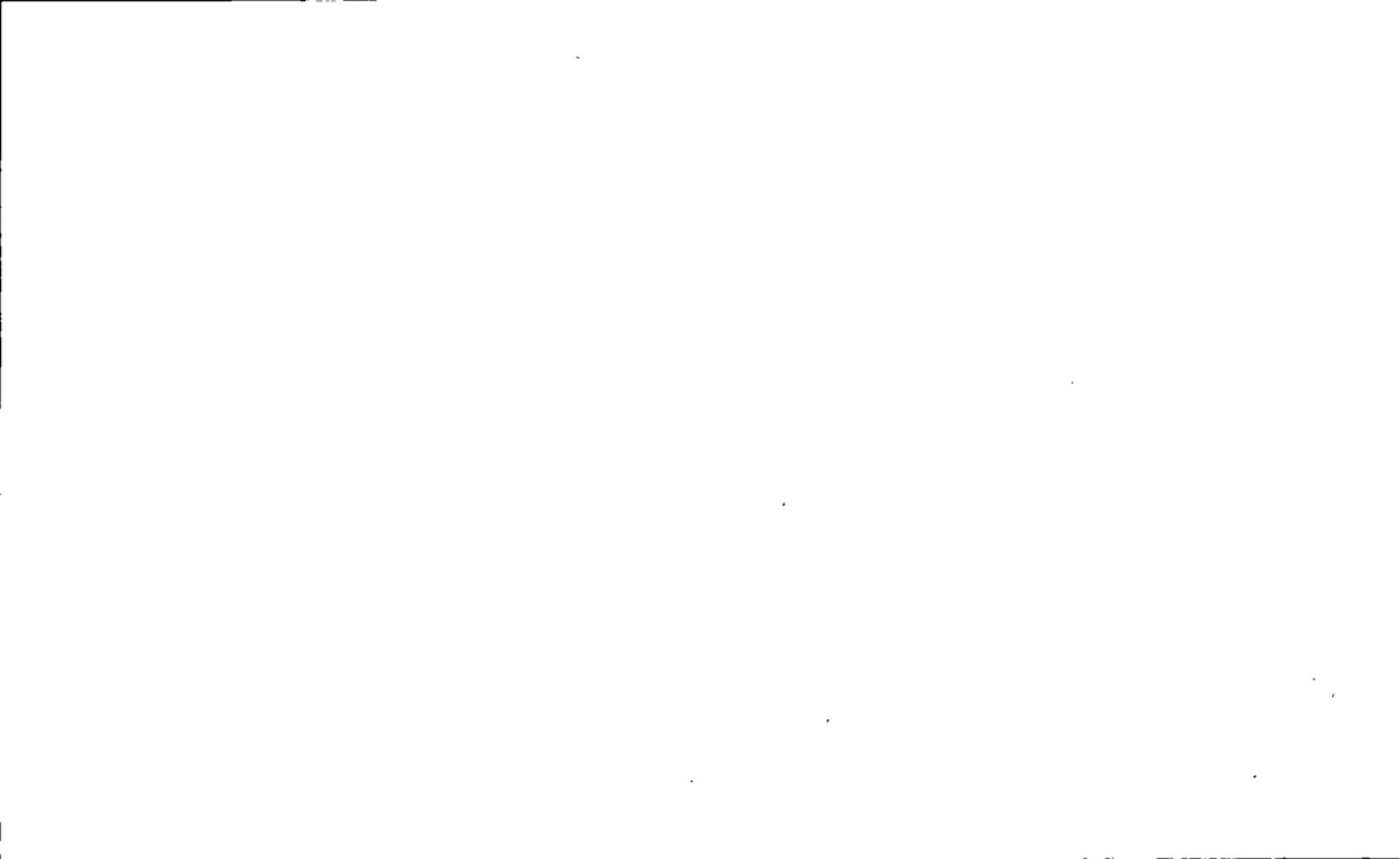
NORMALISATIONS : *Aquis* (*Achys*), *portador* (*portator*), *se cas serà* (*se chas sera*), *Dieus* (*Dyous*).

1. *Aix-en-Provence*.
2. *Brignoles*. chef-lieu de cant. du Var, patrie du romaniste Raynouard.
3. Sans doute, abréviation de *officiales sanitatis*.



III

PROSE NARRATIVE



LE ROMAN DE MERLIN (1)

Le *Merlin* occitan est le seul exemple conservé d'une traduction des romans en prose de la Table Ronde. Ce court fragment reproduit en effet d'assez près l'original français du XII^e siècle : *L'estoire de Merlin* (2). Quoi qu'il en soit, il porte témoignage, dès le XII^e siècle, de la tradition arthurienne en Occitanie. Au surplus, on a tout lieu de croire que le manuscrit mutilé qui nous l'a transmis contenait d'autres romans du même cycle. On sait d'autre part, d'après un inventaire fait en 1361 des meubles du château d'Ozon en Vivarais, qu'il a dû exister aussi une version occitane du *Lancelot du Lac* et du *Roman de Florimont*. Notre *unicum*, pour fragmentaire qu'il soit, est donc un document extrêmement précieux.

Le texte se trouvait sur un double feuillet de parchemin, détaché, vers la fin du XVI^e siècle au plus tard, d'un très beau manuscrit du début du XIII^e siècle. On peut donc présumer que le texte lui-même date du XII^e siècle, c'est-à-dire qu'il est pratiquement contemporain de l'*Estoire française*.

Malheureusement, le double feuillet présente une lacune entre ses deux parties. La première partie relate les amours du roi Uter-Pendragon et d'Ygerne, au début de cet épisode, jusqu'au moment où le roi se prépare à assiéger le duc de Tintagel, mari d'Ygerne (pp. 60-63 de l'*Estoire*) ; la seconde partie, dont nous donnons un extrait, reprend le récit après la mort d'Uter-Pendragon et le continue jusqu'à l'épisode du *Perron à l'enclume* (pp. 79-81 de l'*Estoire*).

Aissí se n'anèt Merlins a Blazi¹, e li dis aquestas causas,
çò que el saup que a venir n'era² ; e per aquò qu'el dieis³
a Blazi en sabem nos encara çò que nos en sabem. E li

(1) Cf. C. Chabaneau, *Fragments d'une traduction provençale du Roman de MERLIN*, « Rev. Lgs. Rom. », XXII, 1882, pp. 113-15.

(2) Cf. O. Sommer, *The Vulgate Version of The Arthurian Romances* ; vol. II : *L'Estoire de Merlin*, Washington, 1908.

prozòme del renhe e li maïstre de santa Glèisa feiron aquesta causa pertot saber, et aquesta preguieira faire ; e feiron saber que tuch li prozòme del renhe venguesson, a Nadal, a Lògres⁴, per vezer la eleccion. Aissí fon aquesta causa facha e saubuda et entenduda. Et adoncs atendèron trò a Nadal.

Et Antor⁵ que avia l'enfant noirit vi que el èra bêls e grantz, ni anc non avia tetat si del lach de sa molhèr òc, e son filh avia alachat del lach d'una garça, et Antor non sabia gaire qual amava plus, ni ela non l'avia apelat anc si son filh òc, et aquel o cujava ben èsser sens falha. A la Totz Sanhs avenc, denant la Nadal, que Antor fetz de son filh cavalier, et a Nadal venc a Logres, aissí com li autre cavalier de la tèrra, et amenèt ab se sos dos filhs. La vigília de Nadal, foron assemblat tuch li clèrgue e tuch li baron de la encontrada que ren valion⁶ e del renhe, e agron mout ben fach far çò que Merlins lor ac comandat. E quant ilh foron tuch vengut, si menèron mout simpla vida e mout onèsta et atendèron la vegília de la fèsta, aissí com drech fon. E foron a la messa de la miejanuech, e feiron mout simplament lor orazons e lor(s) preguieiras a Nòstre Senhor que el Ior donès tal òme que profechables fos a la cristiandat mantener. Aissí foron a la premieira messa. Si se s'anèron tals n'i ac a lor ostals, e tals n'i ac que remasèron⁷ al mostèr. Aissí atendèron la messa del jorn. E si i ac moutz òmes qui dieissèron⁸ que mout èron fòl que ilh cujavon e crezion que Nòstre Senhor mesés entencion de lor rei elegir. Aissí com ilh parlavon, si avenc que la messa del jorn sonèt, e si anèron tuch al servizi⁸. E quant ilh foron tuch ajostatz per la messa auzir, si fon avalatz *uns* dels plus savis òmes de la tèrra per cantar la messa. Et enans que el cantès, parlèt al pòbol, e lor dis : « Vos ètz aissí ajostatz, e devètz i èsser per tres causas de vòstre profiech, e ieu las vos dirai : per lo salvament de vòstras armas, e per la onor de vòstras vidas, e per lo meracle vezer e la bèla vertut que Nòstre Senhor farà entre nos si li platz. Ieu [cug] en aquest jorn que nos donarà rei e captan, per mantener santa Glèisa e santa Cristiandat, e per gardar

e per defendre la sustenença de tot l'autre pòbol ; non èm contrach⁹ d'elegir *un* de nos autres, ni nos non èm tan savis que saubessem quals seria plus profechantz de tot aquest pòbol. Per aquò que nos non sabem, si devem pregar al rei que es apelatz Jesú Crist, nòstre salvador, que vera demonstrança nos en faça uei en aquest jorn, per son plazer e per sa elecccion mezeissa, aissí verament com el nasquèt al jorn de uei. Et en diga cascuns *cinc* Pater Noster, qui mielhs non sabrà dir. »

Aissí o feiron... que se n'issiron denant lo mostier, e i a[via una grant] plaça vueja, e quant ilh se n'issiron denant lo mostier, si fon ajornada. Et adoncs viron denant la pòrta *un* peiron tot cairat, e non saubron anc conóisser de qual pèira el fos ; e dieissèron³ que el èra de marme. E sobre aquel peiron avia en mieg lòc *una* enclutge de fèrre, largament d'un pè aut, e per mei aquela enclutge, una espaza ferida trò al peiron. E quant aquilh o viron que premier issiron del mostier, si agron mout grant meravilha, e vengron arèire en lo mostièr, si o dieissèron³. E quant lo prozòme que cantava la messa o auzit, que èra arcivèsques de Lògres, presèt l'aiga benezecha e ls autres santiaris¹⁰ de la glèisa, si venc la tot denant el, e tuch li altre clèrgue après si vengron al peiron, e totz lo pòbols, e l'egarderon e viron l'espaza, e dieissèron de Nòstre Senhor çò qu'ilh cugèron que mais valgués, e gitèron dessús de l'aiga benezecha. E adoncs si baissèt l'arcivèsques e vi las letras d'azur que èron en l'espaza ; si las legí, e dizion aquestas letras que aquel que ostaria aquela espaza ni que tals seria que d'aquela part la poiria mòure ni trèire, seria reis de la terra per la elecccion de Jesú Crist¹¹.

Quant el ac legidas las letras d'una part e d'autra, si o dis al pòbol. Adoncs fon lo peirons balhatz a gardar a dètz prozòmes e *cinc* clèrgues e a *cinc* laics. E adoncs dieissèron³ que grant significança lur avia Jesú Crist facha. Si se n tornèron al mostier per dir la messa e rendre gràcias e mercés a Nòstre Senhor, e cantèron *Te Deum laudamus*. E quant lo prozòm fon vengut a l'autar, si se

tornèt devès lo pobòl e dis : « Bèls senhors aras podètz saber e vezet et entendre que qualche *un* de vos i a que es bons, quant per nòstra preguieira e per nòstras oracions a fach Nòstre Senhor aital demostrança. »

Traduction

Ainsi Merlin se rendit-il auprès de Blaise et lui parla, lui disant ce qu'il savait devoir arriver ; et grâce à ce qu'il dit à Blaise, nous en savons encore ce que nous en savons. Et les prud'hommes du royaume et les maîtres de sainte Eglise le firent savoir en tous lieux, et firent dire cette prière. Et ils avertirent tous les prud'hommes du royaume qu'ils avaient à venir jusqu'à Logres, à la Noël, pour assister à l'élection. Et ils attendirent jusqu'à Noël.

Antor, qui avait élevé l'enfant, vit qu'il était bel et grand, car il n'avait jamais téte d'autre lait que celui de sa femme ; alors qu'il avait fait nourrir son propre fils du lait d'une nourrice. Mais Antor ne savait guère lequel des deux il aimait le plus, et sa femme n'avait jamais appelé [Arthur] autrement que son fils : et ce dernier croyait bien l'être sans nul doute.

A la Toussaint, avant Noël, il arriva qu'Antor fit son fils chevalier et, à Noël, il vint à Logres, ainsi que les autres chevaliers du pays. Il amena avec lui ses deux fils. La veille de Noël étaient rassemblée tous les clercs et tous les hauts barons de la contrée et du royaume, qui avaient bien suivi ce que Merlin leur avait commandé. Quand ils furent tous réunis, ils menèrent une vie très simple et très honnête, attendant la veille de la fête, comme il était convenu. Ils assistèrent à la messe de minuit, firent très simplement leurs oraisons et leurs prières à Notre Seigneur, afin qu'il leur donnât un homme qui fût profitable au maintien de la chrétienté. Ainsi assistèrent-ils à la première messe. Et il y en eut quelques-uns qui retournèrent chez eux et d'autres qui restèrent à l'église et assistèrent à la messe du jour. Mais il y en eut beaucoup pour dire qu'ils étaient bien fous ceux qui pensaient et croyaient que Notre Seigneur se souciât de leur élire un roi.

Tandis qu'ils parlaient, la messe du jour sonna et ils se rendirent tous au service religieux. Et quand ils furent

tous assemblés pour entendre la messe, arriva un des hommes les plus sages du pays pour chanter la messe. Et avant de chanter, il parla au peuple et lui dit : « Vous êtes réunis ici et vous devez y être pour trois choses selon votre bien, et je vous les dirai : pour le salut de vos âmes, pour l'honneur de votre vie et pour assister au miracle et aux choses merveilleuses que Notre Seigneur fera parmi nous, si cela lui plaît. Je crois qu'il nous donnera aujourd'hui un roi et un capitaine pour maintenir la sainte Eglise et la sainte chrétienté, et pour garder, défendre et soutenir l'ensemble de notre peuple. Nous ne sommes pas contraints d'élire un de nous, ni ne sommes assez sages pour savoir qui serait le mieux indiqué de tout ce peuple. Comme nous ne le savons pas, nous devons alors prier le roi qui est appelé Jésus-Christ, notre sauveur, afin qu'il nous en donne aujourd'hui la véritable preuve, pour son plaisir et par son propre choix, aussi vrai qu'il naquit aujourd'hui même. Et que chacun dise cinq *Pater Noster*, s'il ne sait dire mieux. »

Ainsi firent-ils, [tant et si bien] qu'ils sortirent devant l'église, où il y avait une grande place vide. Quand ils furent devant l'église, le jour s'était levé. Alors, ils virent devant la porte un perron tout carré, sans qu'ils fussent capables de reconnaître de quelle pierre il était : ils présumèrent qu'il était de marbre. Et sur ce perron il y avait, en son milieu, une enclume de fer qui avait bien un pied de haut et, à travers cette enclume, une épée était enfoncee jusqu'au perron. Lorsque les premiers sortis de l'église virent ce spectacle, ils en furent grandement émerveillés et revinrent à l'église pour le dire. Lorsque le prud'homme qui chantait la messe — c'était l'archevêque de Logres — entendit la nouvelle, il prit de l'eau bénite et autres objets sacrés de l'église, et vint tout droit jusqu'au perron, accompagné de tous les autres clercs et de tout le peuple. Ils regardèrent et virent l'épée et dirent alors, au nom de Notre Seigneur, ce qu'ils pensaient le mieux valoir, et jetèrent dessus de l'eau bénite. Alors l'archevêque se baissa, vit les lettres d'or qui étaient sur l'épée et les lut. Ces lettres disaient que celui qui tirerait cette épée, et qui serait à même de l'arracher et de la mouvoir de cet endroit, serait le roi de la terre par le choix de Jésus-Christ.

Quand il eut lu les lettres d'un côté et de l'autre, il le dit au peuple. Alors on fit garder le perron par dix prud'hommes, cinq clercs et cinq laïcs. Et ils dirent que Jésus-

Christ leur avait donné là une preuve d'une grande signification. Ils retournèrent à l'église pour dire la messe et rendre grâces et mercis à Notre Seigneur, et pour chanter le *Te Deum laudamus*. Et lorsque le prud'homme fut arrivé jusqu'à l'autel, il se tourna vers le peuple et dit : « Beaux seigneurs, maintenant vous pouvez savoir, voir et entendre qu'il y a parmi nous quelqu'un digne de mérite, puisque Notre Seigneur, grâce à nos prières et nos oraisons, vient de nous en donner une telle démonstration. »

NOTES

NORMALISATIONS : *vigília* (vigila), *Nòstre Senhor* (noster), *contrachs* (contrast), *e gitèron dessús* (desos), *dizion* (dieission).

1. *Blazi* : Blaise, clerc, maître de Merlin.
2. Comprendre : « ce qu'il savait devoir arriver ».
3. *dieis* : forme rare de la 3^e p. s. du présent, pour *dis* (< lat. *DIXIT*). Cf. *infra* : *dieissèron* (pour *dissèron*).
4. *Logres* : ville principale du roi Arthur. Le royaume de Logres : le royaume d'Arthur, l'Angleterre.
5. *Antor* : père de Keu, le sénéchal d'Arthur, et père nourricier d'Arthur.
6. *que ren valion* : « dont la valeur était grande ».
7. *tals n'i ac... e tals n'i ac* : « il y en eut quelques-uns qui retournèrent chez eux et d'autres qui restèrent au monastère ».
8. *servizi* : service religieux, messe.
9. *contrachs* (de *contràñher* « contraindre ») : contraints, obligés.
10. *santiari* (/sanctuari) : chose sacrée.
11. L'épée fichée dans un *perron*, et que le héros du récit doit arracher, est un thème très fréquent dans la littérature (surtout arthurienne) des XII^e et XIII^e siècles. C'est une de ces multiples épreuves qui s'offrent à la bravoure du chevalier et dont le triomphe est non seulement un témoignage de vaillance personnelle, mais marque aussi d'une sorte de prédestination celui qui l'a accomplie.

GESTA KAROLI MAGNI
AD CARCASSONAM ET NARBONAM (1)

Cet étrange récit est une sorte de chronique monastique, de légende cléricale comme il y en a d'autres, mais où se mêlent curieusement des éléments épiques qui en font une véritable *geste*. C'est en gros l'histoire de la fondation, par Charlemagne, de l'abbaye de La Grasse, dans la vallée de l'Orbieu, à une vingtaine de km de la *via tolosana* : fondation constamment remise en question par les incursions incessantes des Sarrasins de Narbonne. Mais les attaques sont repoussées par Charlemagne et Roland ; Aymeri s'empare de Narbonne et l'empereur comble l'abbaye de dons. Et c'est ainsi que la vallée, autrefois si pauvre qu'on l'appelait *Vallis macra*, sera désormais désignée, à juste titre, du nom de *Vallis crassa*, La Grasse.

Dans ce cadre édifiant, alternent donc des récits de miracles et des récits de chansons de geste ; le plus intéressant étant sans doute l'intervention des grands héros épiques traditionnels (Charlemagne, Roland, Olivier, Turpin, Naymes de Bavière, etc.), et surtout les cinq héros de la geste narbonnaise (Aymeri de Narbonne, père de Guillaume, Ernaut de Beaulande, son grand-père, Girard de Vienne, Renier de Losane, Milon de Pouille, ses oncles).

De ce curieux document épico-romanesque on possède deux versions linguistiquement différenciées : l'une en latin, qui est la *Gesta Karoli*, l'autre en occitan, appelée *Pseudo-Philomena* ou *Roman de Philomena*, d'après le nom de Philoména, chroniqueur et scribe de Charlemagne, à qui l'on attribue la transcription latine du texte. On lit en effet : « Et... sua jurato scriptori nomine Filomena precepit ut... totam ystoriam in scriptis redigeret ». Mais on ne sait, en réalité, lequel des deux textes est la traduction de l'autre. Il faut signaler en outre une traduction française du XVIII^e siècle.

(1) Cf. F. Ed. Schneegans, *Gesta Karoli Magni ad Carcassonam et Narbonam, Lateinischer Text und provenzalische Übersetzung mit Einleitung*, Halle, 1898, pp. 11-19 ; 211-17.

Légende édifiante donc, composée sans doute à La Grasse et par les moines eux-mêmes, vers le milieu du XIII^e siècle. Selon la célèbre théorie de J. Bédier, il s'agirait d'un procédé de glorification de leur sanctuaire par les moines : Lézignan, dépendance de La Grasse, étant une des étapes du pèlerinage de la *via tolosana*. Mais le récit lui-même se fonde-t-il sur des traditions orales ou sur des poèmes français du cycle carolingien ? Et dans quelle mesure se situe-t-il dans le cadre éventuel d'une épopée occitane spécifique ? Certes, quelques situations se rattachent à la chronique dite du *Pseudo-Turpin*, mais l'ensemble de la narration semble indépendant des traditions communes de l'épopée carolingienne. On peut noter en effet avec Schneegans que, si la chronique de *Turpin* est un assemblage de chapitres et de récits isolés et datant de différentes époques, liés les uns aux autres d'une manière très lâche, la *Gesta* se présente au contraire comme un récit unitaire, dans lequel la légende pieuse se trouve entremêlée, d'une manière inextricable et spécifique, d'épisodes empruntés à la légende populaire. Beaucoup de choses paraissent en outre une création pure et simple de l'auteur, dans le style de l'épopée. Il paraît en effet incontestable que l'histoire de la fondation fut élargie et enjolivée par des nouvelles légendaires, puisées en partie dans la tradition même du monastère, en partie arrangées par l'auteur lui-même. A l'élaboration de la *Gesta* ont toutefois également contribué certains événements historiques locaux. Peut-être s'agit-il d'un reste d'une tradition épique spécifiquement occitane ? Face à la *Chanson de Roland*, par exemple, incontestablement issue du Nord, les légendes qui traitent des combats des chrétiens dans le sud de la France pourraient correspondre à des traditions épiques plus particulièrement occitanes. D'ailleurs, le texte est nettement localisé et l'on a pu relever l'authenticité et l'exactitude de sa toponymie. Certains épisodes d'autre part, comme le note R. Lafont, semblent se situer plutôt dans un cadre de civilisation nettement méridional : par exemple, l'épisode d'Oriande, épouse de Matran, roi musulman de Narbonne, qui entraîne les « dames » de la ville à se faire chrétiennes, et où le Sarrasin apparaît comme une forme particulièrement antipathique du *gelos* ; ou encore l'épisode des Juifs de Narbonne, pour lesquels l'auteur semble avoir eu beaucoup de sympathie, et qui aident Charlemagne dans ses entreprises : ce dont ils seront d'ailleurs récompensés.

La version occitane nous a été conservée par deux manuscrits du début du XIV^e siècle, rédigés dans la région de Narbonne. Elle représente, après le *Roman de Merlin*, le plus ancien texte occitan en prose narrative que nous possédions. Elle marque un premier jalon, avec plus tard les *Vidas* et les *Razons*, vers la constitution d'une prose occitane narrative, en quête de ses formes, et qui a dû être beaucoup plus abondante que ce que la tradition manuscrite ne nous en laisse aujourd'hui pressentir.

*Aici se conta en qual manieira Carles, quant ac pres
Carcassona, co.s partic de la ciutat ni vais quals partz
anèc e com edifiquèc lo monestier de la Grassa. Item, com
conqueric la ciutat de Narbona e d'autres nobles lòcs.*

Les sept ermites

L'endeman maitin, auzidas las messas, Carles apelèc alcuns que sabian las carrieiras e demandèc-los per qual via poiria anar vais Narbona ; et els dissèron-li que si s'volia poiria anar per via plana o per montanha e trobaria un pauc lòc convinent ad òps de caçar¹, e per aquesta via poiretz anar mielhs e pus brèu. E l'arcevesque Turpin dis : « Sénher, per aquesta anem, car donarem-nos solatz e depòrt e repausarem-nos caçant e prendent las salvatginas : dar-s'an gaug² nòstres còrses³ et ieu meteis ab los caçadors *irèi* e vos venretz suau amb lo senhor papa et ab tota lo òst enaissí co.s convén de grant òst. Et aiçò dit, mòugron-se d'aquí e l'arcevesque Turpin devant els ab los caçadors. E quant agron anadas *quatre* lègas, l'arcevesque Turpin se fo partitz dels caçadors e montèc sus un pueg et atrobèc aquí un Sarrazin caçant e pres-lo e pueis demandèc-li quins òms èra ni de qual lòc èra. Lo qual li respondèc : « Caçador som e de ma caça vivi e som Sarrazins ; e ma estatja es à Pèira Colobra⁴ en un pueg, ont a marmes très⁵ ». E domentre que l'arcevesque parlava amb el, vic fum en una valh devant si e demandèc al Sarratin si a nul abitador en aicel lòc ont èra lo fum. E'l Sarrazin respondèc-li que aicela valh avia nom *Magra*, qualqu'uns de Narbona li.n avian mes nom, mai autres l'apelavan *Valh Valhica*, per aiçò quar passat a *vint* ans que sèt òmes an aquí estat paubrament totz negres e peloses, bestials et aissí magres que a penas an figura d'òmes, e non manjant sinon milh e favas e cauls e autres èrbas salvatjas, et ad òm non fan ni ben ni mal ; e car son aitals, per çò aicela valh es apelada *Valh Magra* et en lor maison es lo fum. L'arcevesque, quant auzic aiçò, dèc-se gran gaug e fèc gràcias a Dieu. Et entretant Carles, laissada la òst en un plan et amb el Rotlant e ls dotze pars,

arcevesques, avesques, abatz entorn *quaranta* vengron aquí e l'arcevesque Turpin contèc-lor tot çò que.l Sarrazin li avia dich e totz agron grant gaug e fèron grantz gràcias a Dieu.

E dis Rotlant a l'arcevesque : « Sénher, pus qu'aissí es, anatz la e vejatz si es enaissí ». Et el respondèc-li : « Totz i irem ». E commencèron a deissendre⁶, tirant los cavals per las renhas, car per la mala carrieira que atrobavan les convenia anar a pè. E foron entorn *cinc milia* a l'intrant de la valh. Mais l'arcevesque Turpin totz primiers sols venc a l'abitacol e non vic aquí mais doas maisonetas mout paubras et intrèc pertot e vic un oratori de còsta.l qual atrobèc un dels sèt, lo qual ac gran paor que a penas ausèc gardar l'arcevesque. Mais l'arcevesque demandèc ad⁷ el ad⁷ onor de qual sant èra edificatz aicel orator. E l'ermitan non li pòc respondre mais fe-li senhal qu'az⁷ onor de madona santa Maria. Et intrèc l'arcevesque amb gran gaug, e mentre orava girèc-se a l'ermitan e saludèc-lo en latin. Et el enclinèc son cap e respòs-li : « Lo tot poderós Dieus, filh de la Verges, vos benaziga ». E l'arcevesque senhèc-lo e demandèc-li si èra sols o si avia companhia. Et el respòs-li : « Depús que crotz faitz en vòstre front, mi benazent d'aital senhal meteis⁸, ben puesc parlar amb vos d'aicí enant aissí com ab crestian e sirvent de Dieu ». Et el dis-li : « Ben o pòtz far segurament ; sapias per cèrt que ieu soi crestians et arcevesques et adès veiràs Carles crestian emperador amb grant mouteza de crestians et ab si es papa Leon e.l patriarca de Jerusalem, cardenals, arcevesques, avesques, abatz mais de sèt *centz* e Rotlant e totz los *dotze* pars, ducs e comtes e barons moutz et autres cavaliers e moutz òmes a pè que liuran lors còrses³ a tot trebalh per eishauçar la fe crestiana e non temon perilh ni mòrt ». E l'ermitan, aiçò auzit, cazèc als pès de l'arcevesque plorant e queric-li perdon e commencèc sas paraulas a dir : « Sénher arcevesque, depús⁹ sirventz ètz de Dieu et amic, misericòrdia ajatz d'aquest pecador e de mos companhons ; sapiatz certanament que sèt companhons èm, e depús⁹ que forem alcí, la voluntat de totz fo una ». — « Ieu, dis l'arcevesque, te comant en vertut

de santa obediéncia, que digas de qual linhatge èst natz ni de qual tèrra et en qual guisa venguetz aicí ». Et el dis-li que voluntiers o faria. « Sapiatz que sèt èm e degun non es de la província de l'autre. Ieu èi nom Tomàs e fui de Normandia, de la vila qu'òm apèla Roams¹⁰, e som pus vielhs que negun dels autres ; l'autre fo de Lombardia, de la ciutat qu'òm apèla Papia¹¹, qu'eis còsta.l fluvi que a nom Tozin¹², et es pus nòbles que ieu de linhatge e de bonas costumas e de sciéncia e a nom Ricart ; lo tèrtz fo d'Ongria, filh del rei d'aquel renhe, et a nom Robèrt, la boneza d'aquel e las costumas lonc seria per contar ; lo quart es d'Escòssia et a nom Girman, nòbles de parentat e de amor e *de dileccion* en Dieu, segont que nos avem conogut, pus nòbles ; lo quint es de Flandres, d'un borc de Sant-Omer per nom, et a nom Alairan, la umilitat d'aquel es grans e l'enflamament de l'amor de sant esperit lo demostra èsser pus nòble que nulh rei ; lo sizen es Teotomon, e nasc en Coluenha, filh d'un nòble baron ; lo *seten* es de Egípcia província, filh d'un nòble rei, et a nom Bertolmieu, entre totz de paciéncia et de boneza pus nòbles, et es bons clèrgues¹³ ; mais en qual guisa èm aicí, aujatz-o.

Escolars èram de París e forem companhons pròp de *quatre* ans ; pueis Dieus que.ns inspirèc de la sua gràcia, desamparèm totas causas e seguim Jesú Crist, las terrenals causas coma vils e trespassadoiras menesprezant e que sufrissem per el, car el per nos sufri trò a la mòrt ; lo qual a nos per los sieus àngils aquest lòc ensenhèc. Aicí avem estat pròp de *vint* ans ajustatz a servici de lui ; òrdi e milh avem manjat, cauls et autres èrbas salvatjas, que semenam e reculhim segont que Dieus nos aparelhèc *et als* aucèls del cèl et a totas autres creaturas. Leons, orses et autres totas salvatginas, que el bòsc atrobèm, nos non las encaucèm ni elas nos, enans amigablament an viscud amb nos e vivon el bòsc et a nos obezeïsson, ses mal que non lor fam ni elas a nos ; et enaissí avem viscud entrò ara. » — « Tomàs, çò dis l'arcevesque, faitz venir vòstres fraires ». — « Sénher, voluntiers, mais grant paor auràn, que salvatges son com las bèstias del bòsc ».

Et adoncs Tomàs sonèc las campanas et els auziron-las, que èran a Ròca Guelieira¹⁴, e commenceron a deissendre. E quant foron còsta un lòc que a nom lo Cortal¹⁵, auziron lo trampol e.l trincadís que fazia la òst per lo bòsc, amb las espazas et amb autres ferramentz trencant los aibres per far carrieira entrò al lòc ont èran los ermitans. Et adoncs agron grant paor que fos mòrtz lor fraire Tomàs per Sarrazins que.i fosson avengutz. Et adoncs fèron gràcias a Dieu pregantz-el que.ls fezés morir ad aital mòrt, com lor fraire Tomàs èra mòrtz, e qüe.ls coronès de corona perdurable.

Traduction

On raconte ici comment Charles, quand il eut pris Carcassonne, partit de la ville, de quel côté il alla et comment il édifia le monastère de La Grasse. Item, comment il conquit la cité de Narbonne et autres nobles lieux.

Les sept ermites

Le lendemain matin, après avoir entendu la messe, Charles appela quelques hommes qui connaissaient les chemins et leur demanda par quelle route il pourrait aller vers Narbonne. Ils lui répondirent que, s'il le désirait, il pouvait y aller par la plaine ou par la montagne, et qu'il trouverait un petit endroit convenable pour chasser : « C'est par ce chemin, [lui dirent-ils] que vous pourrez y parvenir le mieux et le plus vite ». L'archevêque Turpin dit alors : « Seigneur, suivons cette route, car nous aurons ainsi plaisir et distraction, et nous reposerons en chassant et en prenant de la venaison. Nous y trouverons un divertissement et moi-même j'irai avec les chasseurs. Quant à vous, vous arriverez doucement avec le seigneur pape et toute l'armée, comme cela convient à une armée d'une telle importance ». Cela dit, ils partirent de là, avec, en tête, l'archevêque Turpin et les chasseurs. Quand il eurent parcouru quatre lieues, l'archevêque Turpin quitta les chasseurs et monta sur une colline. Il trouva là un Sarrasin qui chassait. Il l'arrêta et lui demanda qui il était et de quel lieu. Ce dernier lui répondit : « Je suis chasseur et je vis de ma chasse ; je suis Sarrasin et ma demeure se trouve à Pèira Colobra, sur une colline où il

y a beaucoup de marbre ». Et, tandis qu'il lui parlait, l'archevêque vit devant lui de la fumée qui montait d'une vallée et demanda au Sarrasin s'il y avait quelque habitant à l'endroit d'où venait la fumée. Le Sarrasin lui répondit que cette vallée avait pour nom *Maigre*, nom que lui avaient donné quelques habitants de Narbonne, mais que d'autres l'appelaient *Valh Valhica*. Et cela parce que, depuis plus de vingt ans, sept hommes vivaient ici pauvrement, tous noirs et velus comme des bêtes, et si maigres qu'ils avaient à peine figure d'homme ; ils ne mangeaient que du mil, des fèves, des choux et autres plantes sauvages, et ne faisaient de bien ni de mal à personne. C'est à cause d'eux que cette vallée est appelée *Vallée Maigre* et c'est de leur maison que monte la fumée. L'archevêque, à ces mots, eut une grande joie et rendit grâces à Dieu. Et pendant ce temps-là, Charles, ayant laissé l'armée dans une plaine, arriva jusque-là, accompagné de Roland et des douze pairs, d'archevêques, d'évêques et d'environ quarante abbés. L'archevêque Turpin leur raconta alors tout ce que le Sarrasin lui avait dit : ils en eurent tous une grande joie et rendirent grandement grâces à Dieu.

Roland dit alors à l'archevêque : « Seigneur, puisqu'il en est ainsi, rendez-vous sur les lieux et voyez ce qu'il en est ». Et il répondit : « Nous irons tous ensemble ». Ils descendirent de cheval, tirant leur monture par les rênes car, par les mauvais chemins qu'ils trouvaient, ils devaient aller à pied. Et ils étaient bien cinq mille à l'entrée de la vallée. Mais l'archevêque Turpin vint le premier, et tout seul, jusqu'à l'habitacle. Il ne vit là que deux petites maisons très pauvres. Il en visita toutes les pièces et vit un oratoire auprès duquel il trouva un des sept ermites : ce dernier eut une telle peur qu'il osa à peine regarder l'archevêque. L'archevêque lui demanda alors en l'honneur de quel saint on avait construit cet oratoire. L'ermite ne put lui répondre mais lui fit signe que c'était en l'honneur de sainte Marie. L'archevêque entra tout joyeux et, tandis qu'il priaît, il se tourna vers l'ermite et le salua en latin. L'ermite baissa alors la tête et lui répondit : « Que le Dieu tout puissant, fils de la Vierge, vous bénisse ». L'archevêque fit sur lui le signe de la croix et lui demanda s'il était seul ou s'il avait des compagnons. L'ermite lui répondit : « Puisque vous faites la croix sur votre front, en me bénissant de ce même signe, je puis bien vous parler dorénavant comme à un chrétien et serviteur de Dieu ».

L'archevêque lui dit : « Tu peux le faire en toute sécurité. Sache sans nul doute que je suis chrétien et archevêque et que tu verras bientôt Charles, l'empereur des Chrétiens, accompagné d'une grande foule de fidèles. Il y aura avec lui le pape Léon, le patriarche de Jérusalem, des cardinaux, des archevêques, des évêques, plus de sept cents abbés, Roland et les douze pairs, des ducs, des comtes, de hauts barons et autres chevaliers, ainsi qu'un grand nombre d'hommes à pied, tous gens qui livrent leur personne à toute sorte de fatigues pour exhausser la foi chrétienne, et ne craignent ni péril ni mort ». L'ermite, à ces mots, tomba aux pieds de l'archevêque en pleurant, lui demanda pardon et parla ainsi : « Seigneur archevêque, puisque vous êtes le serviteur et l'ami de Dieu, ayez pitié du pécheur que je suis et de mes compagnons ; et sachez en toute certitude que nous sommes sept compagnons et que, depuis que nous sommes ici, la volonté de tous n'en fait qu'une ». — « Je te commande alors, dit l'archevêque, en vertu de la sainte obéissance, de me dire de quel lignage tu es né, et de quelle terre, et de quelle manière vous êtes venus jusqu'ici ». L'autre lui répondit qu'il le ferait volontiers. — « Sachez que nous sommes sept et qu'aucun de nous n'est de la province de l'autre. Moi, j'ai nom Thomas et je suis de Normandie, de la ville appelée Rouen ; et je suis le plus vieux de tous ; l'autre est de Lombardie, de la ville appelée Pavie, au bord du fleuve nommé Tessin ; il est d'un plus noble lignage que moi, de bonnes mœurs et instruit, et a pour nom Richard. Le troisième est de Hongrie, fils du roi de ce royaume et a pour nom Robert ; et il serait trop long de décrire ses bonnes mœurs et l'excellence de sa personne. Le quatrième est d'Ecosse et a pour nom Germain, noble par son origine et par l'amour et la dilection qu'il porte à Dieu, le plus noble [d'entre nous], selon ce que nous avons reconnu. Le cinquième est de Flandres, d'un bourg nommé Saint-Omer, et il se nomme Alairac ; son humilité est grande et la flamme de son amour pour le Saint-Esprit le rend plus noble qu'aucun roi. Le sixième est Teotomon, né à Cologne et fils d'un noble baron. Le septième est de la province d'Egypte, fils d'un noble roi, et a pour nom Barthélémy ; particulièrement noble par sa patience et sa bonté, il est en outre fort instruit. Entendez maintenant de quelle manière nous sommes venus ici.

Nous étions écoliers à Paris, et fûmes compagnons pendant près de quatre ans. Mais après que Dieu nous eut insuflé sa grâce, nous abandonnâmes toutes choses pour suivre Jésus-Christ, méprisant toutes les choses terrestres comme viles et transitoires et souffrant pour lui, qui souffrit pour nous jusqu'à la mort. Et c'est lui qui, par l'entremise de ses anges, nous enseigna ce lieu. Et nous y sommes ensemble depuis près de vingt ans à son service. Nous vivons depuis lors d'orge et de mil, de choux et autres plantes sauvages que nous semons et récoltons, dans la mesure où Dieu nous a pourvus, de même que les oiseaux du ciel et toutes autres créatures. Nous ne chassons aucune des bêtes sauvages que nous trouvons dans le bois, telles les lions et les ours, et elles ne nous font non plus aucun mal. Bien plus, elles ont toujours vécu amicalement avec nous, vivant dans le bois et nous obéissant, sans que nous ne leur fassions jamais de mal, ni elles à nous. Et c'est ainsi que nous avons vécu jusqu'à aujourd'hui ». — « Thomas, dit l'archevêque, faites venir vos frères » — « Seigneur, volontiers, mais ils auront grand peur, car ils sont aussi sauvages que les bêtes du bois ». Alors, Thomas sonna les cloches et ses compagnons, qui étaient à Roca Guelièra, les entendirent et se mirent à descendre. Et quand ils furent près d'un lieu dit le Cortal, ils entendirent le bruit et le fracas que faisait l'armée à travers bois, coupant les arbres à l'aide d'épées et autres instruments, pour se faire un passage jusqu'au lieu où se trouvaient les ermites. Ils eurent alors grand peur que les Sarrasins ne fussent venus et n'eussent tué leur frère Thomas. Ils rendirent grâces à Dieu, le priant de les faire mourir de la même mort que leur frère Thomas, et de les couronner de l'éternelle couronne.

NOTES

NORMALISATIONS : *salvatginas* (*salvazinas*), *ermitans* (*hermitas*), *cavaliers* (*cavayers*), *inspirèc* (*spirèc*), *Orbion* (*Orbio*).

1. Comprendre : « et il trouverait un petit endroit convenable aux besoins de la chasse ».

2. *dar-s'an gaug* : pour se *daràn gaug*. Le *tmèse* (éléments non soudés) se rencontre en a. occ. jusqu'au XIV^e siècle, au futur et, beaucoup plus rarement, au conditionnel. Ex. : *laissar-m'as* (me laissaràs), *trobar-vos-em* (vos trobarem), *donar-lo-t'ai* (lo te donarai), et *agradar-m'ia* (e m'agradaria). Il s'agit là d'un phénomène roman, encore attesté en portugais moderne.

3. *nòstres còrses*. Noter : 1. Le pluriel « sensible » de *còrs* (type de pluriel largement développé en occ. mod.) ; 2. Le sens de *còrs* « individu, personne », en fait ici simple substitut du pron. personnel : « nous y prendrons plaisir ».

4. *Pèira Colobra* : lieu dit.

5. *ont a marmes tròps* : « où il y a beaucoup de marbre (s) ».

6. *deissendre* : « descendre de cheval ».

7. *ad el ad onor*. Pour la conservation d'une consonne de liaison devant initiale vocalique dans *que* (*qued/ quez*) et dans *a* (*ad/ az*), cf. 28,1. *Infra* : *az onor*.

8. Comprendre : « en me bénissant de ce même signe (de croix) ».

9. Le premier *depus* a une valeur causale (« puisque »), le second temporelle (« depuis »).

10. *Roams* : Rouen.

11. *Papia* : Pavie (Italie).

12. *Tozin* : Tessin (fleuve d'Italie).

13. Ces différents noms d'ermites sont mal identifiés. Il y a peut-être un rapport entre ce Robert, fils du roi de Hongrie, et Andronics, également *filh del rei d'Ongria*, le futur Saint Honorat. Un Robert fut effectivement abbé de La Grasse au IX^e siècle. On connaît d'autre part un évêque Germanus d'Ecosse, qui vivait au V^e siècle et mourut près d'Amiens.

14. *Roca Guelièra* : lieu-dit.

15. *lo Cortal* : lieu-dit.

CHRONIQUE DU PSEUDO-TURPIN

Le *Pseudo-Turpin* occitan est un exemple des innombrables traductions, dans les langues les plus diverses (vieux norrois, allemand, anglais, gallois, irlandais, espagnol, galicien, poitevin, français, anglo-normand, franco-italien, etc.), qui ont été faites de la chronique latine dite du *Pseudo-Turpin*, dont la matière connut pendant tout le Moyen Age un éclatant succès, comme le prouvent les quelques 300 ms. qui nous l'ont conservée sous ses diverses formes (copies latines ou traductions).

La *chronique* n'a guère d'authenticité historique et tel n'était pas son but. C'est visiblement une œuvre de propagande ecclésiastique, un livre pieux et didactique, où la robuste carrure des héros épiques se réduit souvent au rôle de simples porte-parole apologétiques, plus discoureurs que chevaliers. En témoignent par exemple les discussions théologiques qui précèdent les batailles et les leçons de morale ou de doctrine chrétiennes qui viennent ça-et-là entrecouper le récit.

C'est donc un amalgame d'éléments assez divers, mais qui viendra s'intégrer dans le grand ensemble des légendes carolingiennes et jouera un rôle important dans la genèse et la diffusion de la geste de Charlemagne et de Roland. C'est ici que l'on voit pour la première fois les légendes de Charlemagne et de saint Jacques fondues ensemble. Le plus ancien ms. en effet constitue la quatrième partie du *Livre de saint Jacques*, composé à Compostelle, sans qu'on sache bien si la *chronique* fut écrite pour faire partie du *Livre ou si*, composée antérieurement, elle fut ensuite adaptée à la compilation pour entretenir le culte de saint Jacques.

Pour ce qui est de la genèse de l'œuvre, on la situe autour de 1140, mais l'identité de son auteur demeure hypothétique. On a pensé par exemple à un moine de Saint-Denis, dont le but aurait été surtout de répandre l'image d'un Charlemagne saint et défenseur de l'Eglise ; de présenter aussi Saint-Denis comme un véritable centre spirituel. Une autre hypothèse veut que la *chronique* ait son origine en Espagne. Son auteur serait un des nombreux évêques français ou occitans de l'Espagne du XI^e siècle. L'un d'eux, Pierre d'Andouque, moine de Sainte-Foy de Conques, fut appelé en Espagne où il devint évêque

de Pampelune et conseiller d'Alphonse VI, empereur de toutes les Espagnes (et fréquemment comparé à Charlemagne dans maint détail de la *chronique*). C'est sans doute à son entourage que devait appartenir l'auteur de la plus ancienne *Chronique de Turpin*.

La version occitane reproduit assez fidèlement l'ensemble de la geste, avec ses deux livres : 1) *L'Entrée d'Espagne* : légendaire expédition de Charlemagne en Espagne, libération du pays sauf Saragosse, adoption de saint Jacques le Majeur comme patron de l'Espagne ; 2) le *Roncevaux*, avec le siège de Saragosse, la trahison de Ganelon, la bataille fatidique de Roncevaux, le retour en France de Charles et sa mort à Aix-la-Chapelle. La traduction occitane est donc parmi les plus complètes, quand on sait que certains ms., en Angleterre, Pays de Galles, Norvège et ailleurs, ne comprennent que le premier livre.

Quant au texte lui-même, il est conservé dans un ms. écrit au XIV^e s., peut-être vers le Puy (1), et comprenant en outre : 13 miracles de la Vierge, la légende du mariage des neuf filles du Diable (cf. vol. II, 12) et les *Merveilles de l'Irlande*, traduction occitane d'une œuvre latine écrite entre 1316 et 1334 (2). La langue de la chronique n'est pas toujours très sûre et il est possible que le copiste ait été un Parisien sachant mal l'occitan. La compréhension de l'original de la part de l'auteur témoigne en outre d'une connaissance parfois incertaine du latin ; en revanche, les latinismes abondent, aussi bien dans la morphologie et la syntaxe que dans le vocabulaire. Enfin pour ce qui est du fond dialectal de la langue, il semble bien de provenance rouergate.

Oeuvre intéressante donc, malgré le manque d'originalité du contenu, la chronique du *Pseudo-Turpin* nous montre encore une fois le rôle non négligeable joué par l'occitan dans la grande entreprise, au XIV^e siècle, des traductions en langue vulgaire ; rôle non négligeable non plus dans la vulgarisation de légendes qui, par l'intermédiaire des gestes françaises tardives, inspireront encore, au XV^e et même au XVI^e siècle, les grands poètes italiens Boiardo et l'Arioste.

(1) British Museum, Addit. 17920. Ed. O. Schultz, *Der provenzalische Turpin*, « Zeitschrift f. rom. Phil. », XIV (1890), pp. 467-520. Pour la chronique « saintongeaise », cf. A. de Mandach, *Chronique dite saintongeaise*, Tübingen, 1970 (pour notre passage, cf. pp. 313-315).

(2) Le *Libellus de descriptione Hiberniae*, de Philippe de Slane. Le texte occitan a été publié par J. Ulrich, *Les Merveilles de l'Irlande, par frère Philippe, texte provençal*, Leipzig, 1892.

*De la passion de Rotlant e de la mòrt de Marsiri
e de la fuga de Beligan (3)*

E quant la dicha batalha fo complida e Rotlant se.n tornès¹ vas paians per lor espiar e fos¹ lonh d'aicels, va trobar² un Serrazin negre que èra las de la dicha batalha, que s'èra rescondutz en un bòsc ; e va lo penre e tot vius lo va ligar a un albre amb *quatre* redòrtas fòrtment, e aquí el lo laissèt. E pueis el se.n montèt en un puech e vi que los Serrazins èron plusors e va se.n retornar arreires ela via de Ronçavals, ont los Serrazins anavon e cobechavon passar los pòrtz. E adonc el amb sa trompa o còrn d'evòri va cornar, e a la votz d'aquesta trompa vaun venir a el dels crestians viron *cent*³, amb los quals el se.n tornèt al luòc ont avia estacat lo Serrazin ; e va lo leugèirament deligar, e apròp anèt levar s'espaza sobre son cap e dis que, si el se n'anava amb el e li mostrava Marsiri⁴, que el lo laissaria anar tot quiti, d'autrament l'auciria ; e aladonc Rotlant non conoissia Marsiri. E de mantenent lo Serrazin amb Rotlant e entre las compahnas dels Serrazins li va mostrar Marsiri que èra en un caval ros e portava un escut redont. E adonc Rotlant laissèt anar lo Serrazin e ac grant coratge de batalhar e ac vigor e fòrça per Dieu, e amb aquels que èron amb el va se n'anar contra los Serrazins batalhant, e va veire un entre los autres que èra major que ls autres, e en un còp el lo va trencar e son caval per lo mèg amb s'espaza des lo cap trò que als pès : aissí que una partida del Serrazin e del caval va caire a la dèstra man e l'autra a la senestra ; e quant los Serrazins viron aiçò, els començeron a fugir ça e la e laissèron Marsiri el camp amb alcuns Serrazins. E de mantenent Rotlant, per la vertut de Dieu, el mes vigor e intrèt pel mèg de la òst dels Serrazins e ferí ça e la, e va acossègre Marsiri que se.n fugia e va lo aucire. E en aquesta batalha foron mòrtz tant

(3) *Op. cit.*, pp. 502-504.

solament los *cent* crestians que Rotlant avia amenat ; e Rotlant fo grèument feritz de *quatre* astas e de còdols, mas totz rotz se.n va fugir. E dessé que Beligan⁵ saup la mòrt de Marsiri, e el se.n va fugir d'aquelas partidas.

E Tedric e Baudoïn⁶, segont que es dich, amb alcuns crestians s'èron rescondutz pels bòscs espaventatz, e ls autres passavon los pòrtz. E Carle[s] aladonc avia passat amb sas gentz los puechs e ignorava que èra estat fach apròp son departiment. E adonc Rotlant, fatigatz per la dicha batalha, que èra estada granda e per la mòrt de tantz crestians, e que atressí se dolia pels còps grantz que avia pres dels Serrazins, totz sols va venir per bòscs trò que al pè dels pòrtz de Cizera⁷ ; e aquí jots un albre drech, que èra còsta una pèira de marme, que èra aquí tota drecha en un prat sobrebel, que èra sobre Ronçasvals, el se pausèt amb son caval. Rotlant avia enquèra s'espaza mout nòble, que èra davàs la poncha nòbla senes compارacion⁸, e èra resplendentz de grant clardat e avia nom Duranda, que vol dire coma donantz amb ela dur còlp⁹ ; car prumèirament defalhiria lo bratz que l'espaza. E quant Rotlant l'ac gitada de la gaina e la tenc ela man, el l'agardèt plorant e ditz enaissí : « O espaza tresbèla e totjorn luzentz, de la qual la longueza e l'ampleza son convenables, la qual atressí es fòrtz e mout [fermal], e a atressí lo margue d'evòri mout blanc, e la crotz es d'aur mout resplendentz e dessobre es daurada, e.l pom es de bericle, ela qual es escrich alpha e o ». E pueis el ditz : « O espaza, qui te tenrà d'èra enant ni usarà de ta fòrça ? Qui te tenrà ni te aurà ni te possezirà, aitals non serà ja vencutz e non aurà paor de sos enemics, ans serà per la vertut de Dieu en sa fòrça ». E pueis el ditz : « Per te, espaza, los Serrazins son mòrtz e la gentz non fièl es destrucha e la leis crestiana es ishauçada, e la lauzor de Dieu e la glòria e enquèra tresbona fama n'es aquerida ». E pueis dezia mai : « O espaza, quantas de vegadas ieu èi vengat lo sanc de Jesú-Crist per te e quant mout sovent ieu per te èi aucit los enemics de Crist e quant sovent ieu per te èi trucidat los Serrazins e quant sovent los Juzieus e.ls non fièls per la exaltacion de la fe crestiana ieu èi

destruch ! Per te, espaza, la justicia de Dieu es aomplida e lo pès e la man, acostumada e acostumatz a emblar, n'es trencada e trencatz¹⁰; e quant sovent per te o Juzieu non fi[è]l o Serrazin ieu n'èi mòrt, e quant sovent, segont que ieu cogite, n'èi vengat lo sanc de Crist ! O espaza tres bonaurada, aguda de las agudas, a la qual non es semblantz ni serà ! Qui te farguèt, ni denant non fetz semblant, ni fetz ni farà apròp. E neguna manèira non pòc viure qui fo nafratz per te un petit. Si cavalier non pros o paorós te aurà o Serrazin o non fièl, mout me.n dôle ». E quant ac dich aiçò, tementz que l'espaza pervengués a mans de Serrazins, va amb l'espaza ferir la pèira de marme tres còps, per çò que la espaza fos fracha ; mas el, volentz l'espaza frànger, va frànger per lo mèg la pèira des l'un cap trò a l'autre, e l'espaza remàs entegra senes deca.

Traduction

Lorsque ladite bataille fut achevée et que Roland s'en revint du côté des païens pour les épier, il trouva un Sarrasin tout noir qui, fatigué de se battre, s'était caché dans un bois. Il le saisit, l'attacha solidement et tout vif à un arbre, avec quatre cordes, et le laissa là. Puis il monta sur une colline et vit que les Sarrasins étaient en grand nombre. Alors il rebroussa chemin en direction de Roncevaux, vers où se dirigeaient les Sarrasins qui désiraient passer les ports. Et il corna de sa trompe, ou cor d'ivoire, et, à l'appel de cette trompe, accoururent jusqu'à lui une centaine de chrétiens, avec lesquels il s'en retourna à l'endroit où il avait attaché le Sarrasin. Il le délia promptement, leva ensuite son épée au-dessus de la tête du Sarrasin et lui dit que, s'il venait avec lui pour lui montrer Marsile, il le laisserait partir librement ; sinon, il le tuerait : car Roland, alors, ne connaissait pas Marsile.

Aussitôt, le Sarrasin accompagna Roland et, au milieu des troupes sarrasines, lui montra Marsile qui chevauchait un cheval roux et portait un écu rond. Roland laissa partir alors le Sarrasin et se sentit pris d'un grand désir de combattre, rempli qu'il était, grâce à Dieu, de vigueur et

de force. Se dirigeant, avec tous ses compagnons, du côté des Sarrasins pour leur livrer bataille, il en vit un qui était plus grand que les autres et, d'un coup d'épée, il le trancha par le milieu, ainsi que son cheval, depuis la tête jusqu'aux pieds : si bien que les deux parties du Sarrasin et du cheval tombèrent, l'une à droite et l'autre à gauche. Quand les Sarrasins virent cela, ils prirent la fuite de-ci de-là, abandonnant sur-le-champ Marsile et quelques autres Sarrasins. Aussitôt Roland, par la puissance de Dieu, reprit courage, se jeta au milieu de l'armée sarrasine et, frappant de-ci de-là, se lança à la poursuite de Marsile et le tua. Et dans cette bataille ne furent tués que les cent chrétiens que Roland avait amenés avec lui. Mais Roland, grièvement blessé de quatre coups de lance et de jets de pierres, prit la fuite, complètement brisé. Et dès que Baligan apprit la mort de Marsile, il s'enfuit hors de la contrée.

Quant à Thierry et Baudoin, selon ce qu'on raconte, ils s'étaient cachés dans les bois, épouvantés, avec quelques autres chrétiens, tandis que les Sarrasins passaient les ports. Charles avait alors franchi les montagnes avec ses troupes et ignorait ce qui était arrivé après son départ. Alors Roland, fatigué par la bataille qui avait été dure, et par la mort de tant de chrétiens, souffrant de tous les coups qu'il avait reçus des Sarrasins, s'en alla tout seul à travers les bois et arriva au pied du port de Cize. Il y avait là, sous un arbre droit, une pierre de marbre qui se dressait dans un pré d'une grande beauté, juste au-dessus de Roncevaux. Roland s'y arrêta avec son cheval. Il avait encore sa très noble épée, dont la pointe était d'une beauté incomparable, et resplendissante de clarté. Elle avait pour nom Duranda, ce qui veut dire qu'elle permettait de donner de grands coups — car le bras faillirait bien avant l'épée.

Quand Roland l'eut sortie du fourreau, il la regarda en pleurant et, la tenant dans sa main, il prononça ces paroles : « O toi, la plus belle des épées, et toujours étincelante, toi dont la longueur et la largeur sont parfaites, forte et très ferme, au manche d'ivoire très blanc, et dont la garde est d'or brillant et dorée par-dessus, dont le pommeau est de beryl et sur laquelle sont écrits l'alpha et l'oméga... ». Et il continua ainsi : « O mon épée, qui te tiendra désormais et emploiera ta puissance ? Il ne sera certes jamais vaincu et n'aura point peur de ses ennemis celui qui te tiendra et te possédera. Bien au contraire, il sera, de par Dieu, dans toute sa force ». Et il dit encore :

« Grâce à toi, mon épée, les Sarrasins sont morts et les infidèles anéantis ; la loi chrétienne est exhaussée, ainsi que la louange et la gloire de Dieu ; et une très grande renommée nous est acquise ». Et il dit en outre : « O épée, combien de fois j'ai par toi vengé le sang de Jésus-Christ ! Combien de fois j'ai tué les ennemis de Jésus-Christ ! Combien de fois j'ai trucidé les Sarrasins et anéanti, pour l'exaltation de la foi chrétienne, les Juifs et les infidèles ! Par toi, mon épée, la justice de Dieu est accomplie et le pied et la main, accoutumés l'un et l'autre à dérober, ont été tranchés. Combien de fois, donc, j'ai tué grâce à toi des Juifs infidèles et des Sarrasins et combien de fois, fidèle à la pensée de Dieu, j'ai vengé le sang du Christ ! O épée bienheureuse, plus tranchante que les plus tranchantes, qui n'a pas sa pareille et ne l'aura jamais ! Celui qui te forgea n'en fit jamais de semblable avant toi et n'en fera jamais après. Et il est impossible que pût vivre jamais celui qui fut tant soit peu blessé sous tes coups. Et si jamais c'est un chevalier sans valeur ou lâche qui te possède, ou un Sarrasin ou un infidèle, alors quelle douleur pour moi ! ». A ces mots, craignant que son épée ne tombât entre les mains des Sarrasins, il voulut la briser en en frappant trois fois la pierre de marbre ; mais, voulant la briser, il fendit la pierre par le milieu, d'un bout à l'autre, et l'épée resta entière et sans dommage.

NOTES

NORMALISATIONS : *pueis* (*pues*), *plusors* (*pluros*), *los pòrtz* (*lose-portz*), *e dis que* (*dih*), *li mostrava* (*hi*), *evòri* (*evosi/evogi*), *auciria* (*ausseria*), *conoissia* (*conoussia*), *puechs* (*puetz*).

1. Remarquer que *quant* est à la fois suivi de l'indicatif (*fo complida*) et du subj. (*se.n tornès, e fos lonh*). En général, seul *com* (*co/quo*) est suivi du subj. Pour la confusion de *quant* et de *com* dans les subord. temporelles, cf. 33,8.

2. *va trobar*. Pour le parfait périphrastique, cf. 31,7. Il est intéressant de constater qu'il est ici à peu près le seul temps du récit.

3. *dels crestians viron cent*: *dels* est ici un véritable partitif : une centaine de chevaliers, parmi tous les chrétiens, se rendirent à l'appel de Roland.

4. *Marsiri* : le Marsilie de la *Chanson de Roland* (cf. texte précédent).

5. *Beligan* : c'est le Baligant de la *Chanson de Roland*, l'émir païen, souverain de tous les Sarrasins, et dont Marsilie est le

vassal comme Roland est le vassal de Charlemagne. On sait que l'épopée française se termine par l'affrontement des deux grands seigneurs féodaux, avec la victoire de Charlemagne, présenté comme souverain de tous les chrétiens.

6. *Tedric e Baudoin* : noms de Francs qui apparaissent assez fréquemment dans l'épopée carolingienne. Dans la *Ch. de Roland*, Tierris désigne deux personnages : Thierry, duc d'Argone, et Thierry, frère de Geoffroi d'Anjou et champion de Charlemagne. Quant à *Baldewin*, il désigne à deux reprises le fils de Ganelon.

7. *pòrtz de Cizera* : les ports de Cize de la *Ch. de Roland*, défilés au nord du plateau de Roncevaux, que Charlemagne a passés pour gagner la France et qu'il repassera pour aller au secours de Roland.

8. C'est vers sa pointe que l'épée de Roland était incomparablement belle (*nòbla*).

9. *Duranda* : c'est évidemment Durendal, la célèbre épée de Roland, qui joue un si grand rôle dans l'épopée carolingienne et qui a suscité tant d'étymologies poétiques.

10. Syntaxe complexe, avec deux sujets, l'un au masc. sing. (*lo pès*), l'autre au fém. sing. (*la man*), ce qui entraîne respectivement l'accord des deux adjectifs attributs : *lo pès (acostumatz e trençatz)*, *la man (acostumada e trençada)*. Comprendre : « le pied et la main ayant l'habitude de voler (*emblar*) en ont été tranchés » (par Durendal).

VIE DE SAINT MARTIN

Cette *vie* de saint Martin est extraite des *Légendes pieuses* publiées par Camille Chabaneau (1). Ces textes religieux sont contenus pour une part dans un ms. de Paris (coll. Libri 107) (2) et, pour leur plus grande partie, dans un ms. de Carpentras (n° 461). Il y a d'ailleurs de fortes présomptions pour que les 44 feuillets du ms. *Libri* aient été arrachés au commencement du ms. de Carpentras, qui constituait donc, dans son intégralité, un corpus important et homogène de légendes pieuses (3). Il y a au surplus d'autres lacunes dans ce ms., à l'intérieur et à la fin, résultant de mutilations diverses.

On peut admettre avec C. Chabaneau que le ms. dans son état primitif (vraisemblablement du XIII^e s.) se composait de 39 cahiers complets, avec 232 feuillets, dont il ne reste aujourd'hui que 167 feuillets, ainsi répartis : ms. de Paris : 44, ms. de Carpentras : 123 ; ce qui correspond donc à une perte de 65 feuillets.

La *Vie de sainte Pétronille et Felicula* (cf. texte suivant) se trouve dans le 9^e cahier du ms. *Libri*, celle de saint Martin dans le 27^e du ms. de Carpentras. En fait, ces *Légendes pieuses*, du point de vue de leur forme et de leur composition, sont de véritables homélies, souvent traduites plus ou moins fidèlement du latin. Mais leur caractère narratif confère à cette prose une simplicité idiomatique, bien dégagée du latin, et qui n'est pas sans intérêt.

(1) Cf. Chabaneau, *Légendes pieuses en provental du XIII^e siècle*, « Rev. Lgs. Rom. » XXXIV, 1890, pp. 209-303 et 305-426.

(2) Cf. texte suivant.

(3) Le premier feuillet (*incipit*) et le dernier feuillet (*explicit*) du ms. étant perdus, on ignore le titre original, ainsi que l'auteur et même le copiste du ms. Le titre de *Vitae sanctorum*, ajouté tardivement au dos du ms. de Carpentras, ne paraît pas correspondre à l'original et semble moins convenir que le titre (moderne) de *Légendes pieuses*.

Saint Martin ressuscite un catéchumène ¹

Venc aquí ont èra sos paire e sa maire ; e convertí sa maire, e tornèt de la error ont èra dels pagans ; son paire non pòc anc convertir, e remàs en la error. Moutz òmes salvèt, per son bon eissemple, e tornèt a la via de veritat ². Quant venc apròp ³ non triguèt gaire, e sanhtz Martins bastí un monastier en la vila dont èra opida ⁴. E quant ac bastit son monestier et adordenat, e lo venc ad el ⁵, al monestier, uns que s'èra fach cristianar, mas non èra ancar batejatz, et èra i per aquò vengutz que pogués èsser entroduced en la disciplina de sanht Martin. Quant venc apròp ³ non sai quantz jorns, e ⁶ aquest joves òm pres malautia, e fon mout malautz de fèbre. E adoncs fon aitals aventura que sanhtz Martins èra anatz, e non i fon ni venc pòis de tres jorns. E quant venc, atrobèt lo mancip mòrt ; et avia-lo aissí dessubtat li mòrtz ⁷ que sens baptisme se n'èra anatz. Quant sanhtz Martins venc, agron li fraire lo còrs acermat, aissí com convén a mòrt, et estèt el mèg del sòl, e li fraire estavan entorn, que li fazian son mestier, aissí com li tanhia ; e ploravan et èran mout irat e marrit, car aissí èra mòrtz sens baptisme. Quant sanhtz Martins vi lo mòrt e saup qued aissí èra transpassatz, acomencèt mout fòrt a plorar, e comandèt qued eississan tuch fòras la pòrta de la cèla e qued òm la serrès, quant serian tuch fòras. Et aquí eis ⁸ el se va getar ⁹ sobre lo mòrt, e fetz sa oracion a nòstre Senhor ; e quant ac orat, l'esperitz tornèt al còrs, et ubèrc los òlhs, et acomencèt se a mòure. Quant sanhtz Martins o vi, ac grant gaug, e rendèt gràcias a nòstre Senhor, et ubèrc la pòrta, e fetz intrar totz los fraires ; et ab tant intran inz qual mèlhs e mèlhs ¹⁰, per vezet celui viu, cui avian laissat mòrt. Et aquí eus ⁸ bategèron-lo, e pòis visquèt moutz ans. Aiçò fon le primers miracles que sanhtz Martins fetz en aquela terra.

Le joves òm qued èra agutz mòrtz ¹¹ contava pòis que quant li ⁷ arma li fon eissida del còrs, qued ela fon menada

davant lo durable jutge, nòstre Senhor, e fon per plan juzizi deputatz en moutz escurs lucs, et ab mout fèra gent et ab mout trista. E domens que dui mout fèr diàbol l'en menavan per mout escurs lucs, e lo vengron⁵ subtanament dui àngel, e dissèron que lo tornèssan al còrs, car Martins pregava per el. Et aissí per lo comant dels àngels, le mòrtz fon tornatz a vida, per la oracions de sanht Martin. Des aquí enant li⁷ fama de sanht Martin e li⁷ sanhteza fon saupuda et anèt adès creissent per lo siècle. Quant venc apròp³ non triguèt gaire que sanhtz Martins passava per la vila d'un ric òmen, qued avia nom Lupicin ; e domens que passava, et⁶ el auzí un mout grant plor e grant planh. Et aquí eis⁸ quant o auzic, et⁶ el se restanquèt et acomencèt a demandar qued èra aquels plors, e dis-li òm qued uns sèrs de la mainada d'aquest ric òme s'era estench ab un latz¹². Quant sanhtz Martins o auzí, dis qued òm lo menès la ont èra le mòrtz. E menèt lai l'òm. E quant fon en la maison ont le mòrtz èra, fetz n'eissir totz aquels qued èran laïntre, e pòis acomencèt ad orar sobre lo mòrt. Et eneispas le joves òm fon vius, et ubèrc los òlhs, et esforcèt aissí com pòc de levar sus, e vai penre⁹ sanht Martin per la man, et anèt per lo sòl, vezent tot lo pòbol qued èra aquí.

Traduction

Il vint à l'endroit où se trouvaient son père et sa mère. Il convertit sa mère et la fit revenir de l'erreur de paganismus où elle était ; mais il ne put convertir son père, qui persista dans son erreur. Il assura le salut à bien des hommes, par son bon exemple, et les remit sur le chemin de la vérité. Quelque temps après, saint Martin ne tarda pas à bâtir son monastère dans la ville... Lorsqu'il eut bâti et orné son monastère, il vit venir à lui, (au monastère), quelqu'un qui s'était converti au christianisme, mais n'était pas encore baptisé : c'est pour cela qu'il était venu, afin d'être initié à l'enseignement de saint Martin. Je ne sais plus combien de jours après, ce jeune homme fut pris de maladie et fut atteint d'une très forte fièvre.

Et il advint que saint Martin, étant parti, n'était pas là et ne revint pas de trois jours. Et lorsqu'il revint, il trouva le jeune homme mort. La mort l'avait surpris si vite qu'il s'en était allé sans baptême. Quand saint Martin revint, les frères avaient préparé le corps, comme il convient à un mort. Le corps était au milieu du sol, les frères tout autour, faisant l'office des morts ainsi qu'il convenait. Et ils pleuraient, pleins de douleur et de peine, car le jeune homme était mort sans baptême.

Quand saint Martin vit le mort, et apprit qu'il avait passé ainsi de vie à trépas, il se mit à pleurer très fort, et donna l'ordre à tous de sortir par la porte de la cellule et, une fois dehors, de la fermer. Aussitôt, il se jeta sur le mort et fit sa prière à notre Seigneur ; et quand il eut prié, l'esprit revint au corps, et [le jeune homme] ouvrit les yeux et commença à se mouvoir. Quant saint Martin s'en aperçut, il en eut grande joie et rendit grâces à notre Seigneur, ouvrit la porte et fit entrer tous les frères. Et tous d'entrer à qui mieux mieux pour voir vivant celui qu'ils avaient laissé mort. Ils le baptisèrent sans tarder, et il vécut ensuite de nombreuses années. Tel fut le premier miracle que fit saint Martin sur cette terre.

Le jeune homme qui avait été mort racontait ensuite que, lorsque l'âme lui était sortie du corps, elle avait été amenée devant le juge éternel, notre Seigneur, et, après maint jugement, envoyée dans des lieux très sombres, auprès de gens très sauvages et très méchants. Et tandis que deux terribles diables le faisaient passer par des lieux très sombres, deux anges vinrent soudainement à lui et lui dirent qu'ils allaient le rendre à son corps, car saint Martin priaît pour lui. Et c'est ainsi que, par le commandement des anges, le mort revint à la vie, grâce aux prières de saint Martin.

Désormais, la renommée de saint Martin et sa sainteté furent connues de par le monde et allaient sans cesse croissant. Quelque temps après, saint Martin traversa la ville d'un homme très puissant qui avait nom Lupicin ; et tandis qu'il passait, il entendit de grandes plaintes et lamentations. Dès qu'il les eut entendues, il s'arrêta et demanda qui se lamentait ainsi. On lui dit alors qu'un serviteur de la maison du riche s'était donné la mort avec un lacet. A ces mots, saint Martin demanda à être mené à l'endroit où se trouvait le mort. On l'y mena. Et lorsqu'il fut dans la maison du mort, il en fit sortir tous ceux qui

s'y trouvaient, et se mit à prier sur le corps. Et peu de temps après, le jeune homme revint à la vie, ouvrit les yeux, s'efforça autant qu'il le put de se lever, prit saint Martin par la main, et se mit à marcher sur le sol, en présence de tout le peuple qui s'était rassemblé là.

NOTES

1. La scène eut lieu à l'abbaye de Ligugé (Vienne), fondée en 361 par saint Martin lui-même.

2. Le complément de *tornèt* est *moutz òmes*, placé en tête de phrase. Comprendre : « Il sauva bien des hommes, de par son bon exemple, et les remit sur le chemin de la vérité ».

3. *apròp* a ici un sens temporel (« après, ensuite »). L'expression tout entière (*quant venc apròp*) est adverbiaisée : « quelque temps après ». Comprendre donc : « Quelques temps après, saint Martin ne tarda guère à bâtir... ». Cf. *infra* : *Quant venc apròp non sai quantz jorns et, de nouveau : Quant venc apròp non triguèt gaire que...*

4. *dont èra opida* : sens obscur.

5. *e lo venc ad el... uns que...* Pour le *e* introductif de principe, cf. 31,3 : *lo* a ici une valeur de régime indirect et la syntaxe est redondante (« il lui vint à lui »). Cf. *infra* : *e lo vengron subtanment dui àngel*.

6. *e aquest jovès òm pres malautia* : autre ex. de *e* introductif. Cf. aussi : *e lo vengron... dui àngel ; et el auzí un mout grant plor ; et el se restanquèt*.

7. Comprendre : « et la mort l'avait surpris si vite que... » ; *li* est ici art. fém. Cf. *infra* : *li arma, li fama, li sanhteza*.

8. *Et aquí eis* : et aussitôt, à ce moment même. Cf. *infra* : *et aquí eus bategèron-lo* (*eis/eus/eps* « même » < lat. IPSE).

9. *el se va getar* : parfait périphrastique (p. *se gitèt*) ; cf. *infra* : *e vai penre s. M. per la man* « et il prit s. M. par la main ».

10. *qual mèlhs e mèlhs* : à qui mieux mieux.

11. *qued èra agutz mòrtz* : curieux exemple d'emploi de *aver* (avoir) comme « auxiliaire » du plus-que-parfait du verbe *èsser* (être). Comprendre : « le jeune homme qui avait été mort » (occ. mod. *qu'èra estat mòrt*).

12. *s'èra estench ab un latz* : « s'était donné la mort avec un lacet ». *Estench* : part. passé de *esténher* « éteindre, mourir, se donner la mort ».

LEGENDE DES SAINTES PETRONILLE
ET FELICULA (1)

La légende de sainte Pétronille est bien connue. Guérie et convertie par saint Pierre, elle se consacra à son service, comme fille adoptive, d'où le nom de *fille de saint Pierre* (fr. : Perronelle/ Pernelle ; occ. Peironèla) qu'on lui a donné parfois. Elle mourut probablement à Rome à la fin du I^{er} siècle et ses reliques furent déposées dans la basilique vaticane.

Quant à Felicula, c'est une vierge et martyre nommée dans le Martyrologe hiéronymien le 14 février, ainsi que le 5 et le 13 juin, et dans le Martyrologe romain, le 14 février et le 13 juin. La légende de sa Passion, ici racontée, est sans valeur historique. Elle était la sœur de lait (ici *cosina*) de Pétronille.

Le texte occitan de la légende nous a été conservé dans un ms. du XIII^e s. (Ashburnham-place, coll. Libri 107) ; le texte lui-même doit donc être du même siècle (2).

Santz Pèire avia una filha qued ¹ avia nom Peironèla, et èra mout bèla femma. E per la beleza qued avia, sanhs Pèire volc e sufèrc qued agués una malautia qued òm apèla paralisin ². Aquist ³ malautia es aitals qued en qualche membre que tòque, jamais poder non i aurà òm. Aquist ³ jazia malauta e non avia poder en se mezeissa. Esdevenc un jorn que sanhs Pèire se disnava laïntre ab discípols seus. Et uns dels discípols qued avia nom Tito acomencèt a dir a sanht Pèire : « Tu ja salvas totz los autres malautz, perqué laissas jazer Peironèla malauta al lèch ? ». Sanhtz Pèire respondèt e dis : « Car aissí li convén e li tanh qued estia. Mas per çò que vos non ajatz dobtança que per las mias paraulas pusca èsser

(1) Cf. P. Meyer, *Recueil*, pp. 136-38.

(2) Pour le ms. et ses rapports avec le ms. de Carpentras, cf. texte précédent.

sanada, vòlh que lève sus ». E dis-li : « Peironèla, lèva sus, e sèr-nos ». Eneispas ela se lèva sus sana e salva, e serví-lur. E quant se foron disnat, comandèt-li que tornès al lèch. E des aquí adenant ela fon perfècha en l'amor de nòstre Senhor e fon sanada e garida, e prediquèt la fe de Jesú Crist, e sanèt atressí moutz malautz com sos paire fazia, e ls tornèt a la fe de Jesú Crist per sas oracions. E quar èra tan bèla, venc un jorn ad ela le coms Flaccus ab granren de cavaliers, e dis-li que ben la penria per molhèr. Santa Peironèla respondèt e dis-li : « A me, que soi donzèla, ès vengutz ab tos cavaliers armatz. Si penre me vòls per molhèr, tramet-me a cap de tres jorns profemnas e donzèlas onèstas, ab cui me.n pusca anar a ton albèrc onèstament ». Anèt-se.n le coms. Santa Peironèla, en aquels tres jorns qued ac pres d'espazi, estèt en oracions et en dejunis, et estava ab ela una vergena qued avia nom Felicula, qued èra sa cosina et èra perfècha en la fe de Deu. Quant venc ad aquel jorn qued avia donat respèch al comte, et ⁴ ela fetz venir a se un preveire qued avia nom Nicomedi, e fetz se cumenegar et adordenar. Et eneispas que fon cumenegada, et iela clina son cap el lèch e traspassèt del sègle. Esdevenc qued aquelas dòmnas et aquelas profemnas qued èran vengudas per ela menar a la cort del comte l'aondèron a sebelir. Flaccus le coms gira.s pòis a santa Felicula, e dis-li : « Pren una d'aquestas doas : o tu seràs ma molhèr, o tu sacrificia a nòstres deus ». Santa Felicula respondèt e dis : « Eu non serai ta molhèr, car sagrada soi a Jesú Crist, ni sacrifi[c]arai a las idòlas, que cristiana soi ». Adoncs le coms fetz-la penre e livrèt-la a son bailon, e fetz-la metre en una càrcer escura sens draps e sens conduch. Et estèt laïntre sèt jorns, qued anc non bec ni mangèt, e venian li molhèrs de cels que la gardavan, e dizian : « Perqué vòls morir a tan mala mòrt ? Pren aquest ric òme, le quals es de grantz paratge, et es coms e bèls, joves òm et amics de l'emperador ». Quant santa Felicula auzí aiçò, non lur respondia nula ren altre, mas solament aiçò : « Verges soi de Crist, et estier el non aurai autre marit ». Quant ac estat sèt jorns en la càrcer, fetz-l'en getar le coms, e

fetz-l'en menar a son albèrc ab sas autres donzèlas. Laïntre estèt autres sèt jorns sens conduch, car en nula guisa non la pògron ad aiçò adurre que presés nulh conduch de lur man⁵. Quant le coms o vi, fetz-la pendre en una trau, et aquí fazia-la tormentar. Et aicelh que la tormentavan dizian-li : « Degas tant solament que non ès cristiana, e laissarem-te ». Santa Felicula respondia : « Eu non renegarai pas lo meu Senhor, que per me fon abeuratz de fèl mesclat ab vinaigre, e fon coronatz d'espinas e fon clavelatz en la crotz ». Quant ac aiçò dich, deissendèron-la d'aquí e getèron-la en una pozaraca⁶, lo cap primèr. Sanhtz Nicomedis le prèire venc la nòch e traïs-la d'aquí, e portèt-l'en en una balmeta ont estava tot rescondudamentz e sebelí-la..., et es fòra de la ciutat de Roma, en un luc qued òm apèla via Adriatina⁷. Et en aquel luc basicòm puis glèisa ont nòstre Sénher, per la preguèira de santa Felicula, fetz pòis moutas meravilhas. Venc a saber a Flaccum qued aissí o avia fach le prèire Nicomedis, e tramés-lo quèrre e fetz-lo venir devant se e dis-li : « Sacrifia a nòstres deus ». Nicodemis respondèt e dis : « Eu non sacrificiarai mas solament al Deu qued es poderós de tot quant es, e non als vòstre deus, los quals vos tenètz enclaus els temples, aissí cum en una càrcer ». Quant ac aiçò dich, fetz-lo penre Flaccus, e fetz-li tantas donar ab maças de plump entrò que fon mórtz ; e pòis fetz getar le còrs en flum de Tíber⁸. Le clèrgues d'aquest preveire, qued avia nom Justus, ques⁹ tant lo còrs per l'aiga entrò quel trobèt. E quant l'ac trobat, vestí-lo et arezèt-lo e pausèt-lo en un lèch, e portèt-lo en un òrt seu fòra los murs de la ciutat, et aquí sebelí-lo onèstament.

Traduction

Saint Pierre avait une fille, nommée Pétronille, qui était femme d'une grande beauté. Et à cause de cette beauté, saint Pierre voulut et accepta qu'elle souffrit d'une maladie qu'on appelle paralysie. Cette maladie est telle que, quel que soit le membre qu'elle atteint, il perd à jamais tout pouvoir. Elle était donc couchée et n'avait en elle aucune force.

Il arriva un jour que saint Pierre dînait là, avec ses disciples. Et l'un des disciples, nommé Tito, dit à saint Pierre : « Toi qui guéris tous les autres malades, pourquoi laisses-tu Pétronille malade dans son lit ? » Saint Pierre lui répondit : « Car il faut et il convient qu'il en soit ainsi pour elle. Mais, afin que vous ne doutiez point que mes paroles puissent la guérir, je veux qu'elle se lève ». Et il lui dit : « Pétronille, lève-toi et sers-nous ». Elle se leva aussitôt, saine et sauve, et les servit. Et quand ils eurent dîné, il (saint Pierre) lui commanda de retourner au lit. Et désormais, elle fut parfaite dans l'amour de notre Seigneur et, saine et guérie, prêchait la foi de Jésus-Christ dans ses oraisons.

Mais comme elle était très belle, le comte Flaccus vint un jour la voir avec un grand nombre de chevaliers, et lui dit qu'il la prendrait volontiers comme épouse. Sainte Pétronille lui répondit : « Tu es venu jusqu'à moi, qui suis jeune fille, avec tes chevaliers armés. Si tu veux m'avoir pour épouse, envoie-moi au bout de trois jours des femmes et des jeunes filles de haute vertu avec lesquelles je puisse aller chez toi honnêtement ». Le comte partit et sainte Pétronille passa les trois jours de délai qu'elle avait pris en prières et en jeûnes. Et il y avait avec elle une vierge nommée Félicule, qui était sa cousine et parfaite dans la foi de Dieu. Quand vint le jour qu'elle avait fixé au comte pour délai, elle fit venir un prêtre nommé Nicomède, communia et se fit conférer les ordres. Et sitôt qu'elle eut communie, elle baissa la tête et trépassa de cette vie. Et les dames et les honnêtes femmes qui étaient venues pour l'accompagner jusqu'à la cour du comte aidèrent à l'ensevelir. Le comte Flaccus se tourna alors vers Félicule et lui dit : « Choisis une de ces deux voies : ou tu deviendras ma femme, ou tu honoreras nos dieux ». Sainte Félicule lui répondit : « Je ne serai pas ta femme, car je suis consacrée à Jésus-Christ, et je n'honorerais pas les idoles, car je suis chrétienne ». Alors le comte la fit saisir, la livra à son intendant, et la fit mettre dans une prison obscure sans vêtements ni nourriture. Elle y resta sept jours sans boire ni manger. Et les femmes de ses gardiens venaient la voir et lui disaient : « Pourquoi veux-tu mourir d'une mort si cruelle ? Accepte cet homme riche, comte de haute noblesse, qui est jeune et beau et ami de l'empereur ». Quand Félicule entendit ces mots, elle leur répondit simplement : « Je suis une vierge du Christ et, à part lui, je n'aurai pas d'autre mari ». Après qu'elle eut passé

sept jours en prison, le comte l'en fit sortir et l'amena chez lui avec ses autres servantes. Là, elle resta de nouveau sept jours sans manger, car ils ne purent d'aucune manière l'amener à prendre la moindre nourriture de leurs mains. Quand le comte vit cela, il la fit pendre à une poutre et la fit torturer. Et ceux qui la torturaient lui disaient : « Dis simplement que tu n'es pas chrétienne et nous te laisserons ». Sainte Félicule répondait : « Je ne renierai pas mon Seigneur, qui fut pour moi abreuvé de fiel mêlé de vinaigre, couronné d'épines et cloué sur la croix ». Quand elle eut dit cela, on la descendit de là pour la jeter dans un égout, la tête la première. Saint Nicomède le prêtre vint alors de nuit, la retira de l'égout, l'emporta dans une petit grotte où il demeurait très secrètement, et l'ensevelit... et cela se passait hors de la cité de Rome, en un lieu appelé la voie Ardéatine. Et dans ce lieu on bâtit ensuite une église où notre Seigneur, grâce aux prières de sainte Félicule, fit ensuite beaucoup de miracles. Mais Flaccus finit par savoir ce qu'avait fait le prêtre Nicomède : il le fit venir à lui et lui dit : « Honore nos dieux ». Nicomède répondit : « Je ne sacrifierai qu'au seul Dieu qui est le maître de tout ce qui existe, et non à vos dieux, que vous tenez enfermés dans vos temples comme dans une prison ». A ces mots, Flaccus le fit saisir et lui fit tant donner de coups avec une massue de plomb qu'il en mourut. Il fit ensuite jeter le corps dans le fleuve du Tibre. Mais le clerc de ce prêtre, nommé Justus, recherchant le corps dans l'eau qu'il finit par le trouver. Et quand il l'eut trouvé, il le revêtit, l'apprêta, le posa sur un lit et le porta dans un de ses jardins, hors des murs de la cité, où il l'ensevelit décentement.

NOTES

1. *qued* (< lat. *quid*). Dans notre texte, la forme *qued* (relatif ou conjonction) est systématiquement employée (au lieu de *que*) devant une initiale vocalique : cf. *qued òm apèla*; *qued avia nom*; *venc a saber...* *qued aissí o avia fach*, etc.; de même *ad* (pour *a*) : *venc un jorn ad ela*; *non la pògron ad aiçò adurre...*

2. Comprendre : « Et à cause de cette beauté qui était sienne, saint Pierre voulut et accepta qu'elle souffrit d'une maladie qu'on appelle *paralysie* ».

3. *aquist* (adj. et pron.), pour *aquesta* : cf. 29,7,9.

4. Encore un exemple de *e* (/et) introductif de principale ; cf. 31,3.

5. Comprendre : « Car ils ne purent d'aucune manière l'amener à prendre la moindre nourriture de leurs mains ».

6. Le corps de Felicula, jeté dans un égout (*pozaraca*), en aurait été retiré par un prêtre nommé Nicomède, qui l'ensevelit sur la *Via Ardeatina* (cf. *infra*).

7. Un cimetière des catacombes porte le nom de Pétronille et renferme une basilique souterraine du IV^e siècle, entre la voie Ardéatine et la voie d'Ostie. Les restes en ont été découverts en 1873.

8. *en flum de Tiber* : dans le fleuve du Tibre. En occitan, les noms de fleuves et de rivières ne sont pas, en général, précédés de l'article défini : *Tarn, Garona, Leira* : « Le Tarn, la Garonne, la Loire ».

9. *ques* : prét. 3 de *querre/querer/querir* : chercher.

VIE DE SAINTE DOUCELINE (1)

Parmi les vies de saints et de saintes, en vers et en prose, qui fleurissent au XIV^e siècle dans le cadre de l'aventure des Frères Spirituels et des Béguins, la *Vie de sainte Douceline* est certainement, au milieu du siècle, l'apogée de l'inspiration religieuse franciscaine.

Douceline naquit à Digne en 1214 et mourut à Marseille en 1274. Elle était la fille de riches marchands et la sœur de Hugues de Digne, ce franciscain très apprécié de Saint Louis ; comme son frère, qui lui servit de guide spirituel toute sa vie durant, elle appartenait à ce milieu de franciscain *zelanti* qui voyaient en saint François un nouveau Jésus. Fondatrice de la maison de femmes de Roubaud à Hyères et à Marseille, entre 1250 et 1257, elle était célèbre par sa charité et par ses extases, ses expériences mystiques et ses miracles.

L'auteur présumé de la *Vie*, Philippine de Procellet, dame d'Artignosc, était une Arlésienne issue d'une des plus vieilles familles de Provence. D'abord « vicaire » de Douceline, elle fut choisie comme Mère en 1274 — après la mort de la sainte — par les deux maisons d'Hyères et de Marseille.

Cet écrit, antérieur aux *Fioretti*, est non seulement un témoignage hautement précieux d'histoire spirituelle (Douceline avait été la première béguine de Provence), mais aussi le plus bel exemple de la prose mystique occitane du Moyen Age. Sur ce style, comme le dit R. Lafont, « ne pèse aucune contention de traduction. Il ne prend donc des modèles latins qu'un certain air de culture. Il sait être familier au besoin, mais demeure d'une très belle discréption. La phrase, pure en son développement syntaxique, vibre d'une émotion intérieure, parfaitement contenue. » D'une construction très concertée, ce récit délicat a été généralement tenu pour un pur chef-d'œuvre et E. Renan reconnaissait en lui « un joyau de la piété franciscaine » qui « soutenait la comparaison avec ce qu'il y a de plus remarquable en fait de vie de saints ».

(1) Ed. R. Gout, « Ars et Fides », Paris, 1927.

Le premiers capítols es de la sieua conversacion en abiti seglar e de son començament quant a sos parentz (2).

Uns òms fon de la ciutat de Dinha, grantz e rics mercadiers, le quals avia nom Berenguier. Aquest ac molhèr per nom Uga, quez èra de Barjòls¹, femna de vertat. E amdui foron bons e drechuriers en la lei de Nòstre Senhor. Vivian justamentz e santa² en lur estament, e lialmentz gardavan et azimplian los mandamentz de Dieu ; car, amb grant pietat e amb misericòrdia, los paures aculhian, e ls malautes e ls desaisatz servian en lur ostal, e lur aministravan de lurs causas largamentz, amb grant compassion, et en las santas òbras de pietat despèndian çò que Dieus lur donava.

E car, segon la garentia de Crist qu'es testimòni de vertat, de bona razitz ieis bons albres, e tuch li fruch son bon, car li pairon èran verai, li enfant foron bon e drechurier e sant, que, per la grant largueza de la bontat de Dieu, foron fach d'aquests³ bons pairons. Car vivian santamentz, porteron per la lur santitat doas grantz lumnières a Nòstre Senhor, que resplandiron e la nuech e lo jorn : çò es a saber, fraire Ugon de Dinha, de reverent memòria, le quals fon fraires Menres e en l'òrde de sant Francés mout ardentz predicaires de la vertat de Crist ; e fon sa predicacions luzentz e escalfantz aissí com le solelhs, car amb grant meravilha convertia las gentz a servir Dieu e a giquir lo mont. Car, per clardat de vida e per perfeccion, a pecadors e a drechuriers luziron aquist dui, e foron resplendor de tota santitat, e per eisemples de vertat resplandiron e alumenèron estament de santa penedença. Li⁴ segona lumnièra, non mens luzentz per santitat de vida, fon ma dòmna santa Doucelina de Dinha, li quals fon mout douça e dinha⁵, per çò quar Dieus la visitèt en benediccion de douçor⁶.

En la etat de sa enfança, que non sabia ancars oracions ni letras, el temps quez abitavan el castèl de Barjòls, per ensenhament de Dieu ilh⁷ se n'anava en las terraças de

(2) *Op. cit.*, pp. 41-50.

l'albèrc de son paire, e dessús las peiretas que trobava el sòl metia sos ginolhs nus, e jonhia sas mans a Dieu, e esgardava sus al cèl, e non sabia ren dire. Que non èra mais uns demostramentz que Dieu fazia d'ela, del grant exercici d'oracion que devia aver ; e mostrava gràcia de contemplacion meravellosa que devia far el cèl ; que, enans que saupés ben parlar, fazia signe d'oracion e mostrament de contemplacion al cèl, aissí com drechamentz devia le sieu còr totz entendre sus puramentz a Dieu⁸.

E ont mais creissia en son entendement, mais si donava a pregar Dieu e a oracion ; e quant la pensavan trobar jugant amb los autres enfantz e l'anavan querent, trobavan-la esconduda per pregar Dieu en los plus secretz luecs de l'ostal. Queria voluntiers luòcs solitaris ont poguessa orar ; e al mais que podia s'escondia, que non fos vista en sa oracion.

Cascun jorn, aquist⁹ verge anèt de ben en mielhz ; et aissí quant creissia d'estat, creissia en vertutz e en bonas costumas. Ilh⁷ èra de grant obediéncia al paire e a la maire, e voluntiers fazia lur mandaments. Quant li⁴ maires fon mòrta, mudèron-si az Ièras¹⁰, e aquí abitèron per azenant tostems.

Le paires volia qu'ilh servís los paures qu'el costumava, per amor de Dieu, tenir en son ostal ; e ls malautes e ls desaisatz que trobava per las carrieras o per vias, aduzia le bons òms, dizent : « Filha, ieu t'aduc e t'apòrti gazinh ». Ilh recebia-los alegramentz, amb grant umilitat, obezent al mandament del paire ; e lur menistrava amb grant devucion, e non temia sosmetre son còrs a totz servicis que lur fossan mestier. Ilh, per amor del Senhor, lur lavava los pès, e lur trazia los vèrmes de las cambas e de la tèsta, mout sovent, e curava lurs plagas. Ont plus orribles èran, ni plus ferezós de grèus malautias e de plagas, plus fòrt s'encoratjava a servir-los, e plus fòrt en curava ; e amb grant caritat, quant non podian anar, e¹¹ ilh los portava.

Una vetz, li venc uns paures mout desaisatz, e fon fòrt malanantz ; e fazia-si portar az ela, tant èra desanatz. Et ilh serví-lo amb gran misericòrdia, aissí quant costumava.

E le malautz requés-li, per gran necessitat que li èra, li menès las mans per las còstas. Et ilh adoncs, quant o auzí, enferezí tota de grant vergonha e de grant onestat, et estèt en si de luenh¹², pensant si o faria, car èra òms. E adoncs el conoc la vergonha de sa grant onestat, e dis-li : « Filha, non ajas vergonha de mi, qu'ieu non aurai vergonha de manifestar tu al Paire ». E, tant tòst com ac aiçò dich, le paures avalí sobtamentz, quez anc pueis non lo vi. Autra vetz, li esdevenc que servia un malaute que èra sus la mòrt. E, per trop de lassezza, ilh si va repausar. E fon-li mostratz aquel paures qu'ilh gachava, en tan grant glòria, amb tant grant resplendor, que non si poiria dire. E vi un bèl jardin, en qu'el si deportava en pratz meravilhós. E, quant tòst que fon tornada a si mezesma, ilh l'anèt esgardar, e trobèt-lo passat.

Moutas autras consolacions li fetz le Sénhers, tant quant estèt en aquel estament, que li mostrava lo grant plazer qu'el prenia en lo servici qu'ilh fazia als paures malautes, en lo sieu nom. Aquesta⁹ obediéncia de caritat tenc ilh tant quant lo paires visquèt ; e pueis, non o desamparèt, mais en aquestas santas òbras de pietat continuèt, tant quant estèt en abiti seglar.

Partia las nuechz en tres partz : e la major partida de la nuech ilh metia en legir et en orar ; l'autra, ilh pau-sava ; pueis, ilh si levava e dizia sas matinas. E, negun temps après, non tornava en liech, mais aquel temps d'après despendia en òbras de pietat o en oracion. E quant lo jorn, per lo treball, non podia orar, la nuech après ilh esmendava, quant si degra pausar¹², çò que lo jorn non avia pogut dire. Lo jorn, et ilh trebalhava en servir los malautes et en òbras de pietat ; la nuech, ilh velhava en la oracion...

E tenia cench son còrs destrechamentz d'una còrda nozada, qu'en la luòga dels nos que s'èran encarnat èran sovent li vèrme. Amb tot aquò, portava continuamentz celcle de fèrre, que res non sabia, per mais afluxir lo còrs ; e dessús ilh portava vestirs bèls e paratz, ja sia aiçò que draps de lur pròpria color¹⁴ amava e portava. E quant s'estalvava que li⁴ serventa trobèssa ren d'aspreza

de penedéncia qu'ilh fezés, tan tòst qu'ilh o pogués saber, li fazia jurar qu'a res non o dissés. Jazia atressí per peneténcia en un petit de palha, a l'angle de la cambra. E, per çò que non si repausès en dormir, ilh estacava una còrda sus desobre son liech, e de l'autre som de la còrda ilh si cenhia. E èra en manièra que quant tòst si movia li còrda la tirava, e despereissia-si ; e tan tòst si levava per dire sas matinas amb reveréncia, e metia-si legir.

Et enaissí formentz son propòri còrs amb cilicis domtava, enaissí quant¹⁵ fazia santa Cezília, verge benaurada ; et atressí las nuechz, aissí quant¹⁵ aquist⁹ verge, velhava en oracion et en santas vegilias.

Aquesta vida tenc, estant en abiti seglar¹⁶.

Traduction

Le premier chapitre traite de sa manière de vivre en habit séculier et de son origine quant à ses parents.

Il y avait dans la cité de Digne un homme, haut et riche marchand, du nom de Bérenger. Il avait pour épouse Huguette, femme de grande vertu, qui était de Barjols. Et ils vivaient tous les deux, honnêtes et bons selon la loi de notre Seigneur. Ils vivaient justement et saintement en leur état et observaient et accomplissaient fidèlement les commandements de Dieu. Ils accueillaient les pauvres avec grande miséricorde et pitié, servaient les malades et les malheureux dans leur maison, leur attribuant largement et avec grande compassion une partie de leurs biens. Et ils dépensaient en œuvres pieuses ce que Dieu leur octroyait.

Et comme, au témoignage du Christ qui est garant de vérité, bonne racine produit bon arbre dont tous les fruits sont bons, ainsi, de même que les parents étaient honnêtes, les enfants furent bons, honnêtes et saints car, de par les largesses de la bonté de Dieu, ils naquirent de bons parents. Et ils vivaient saintement, donnant par leur sainteté à notre Seigneur deux grandes lumières qui resplendirent nuit et jour : à savoir frère Hugues de Digne, de révérée mémoire, qui fut frère mineur et, dans l'ordre de saint François, ardent prédicateur de la vérité du Christ. Sa prédication, rayonnante et réchauffante comme le soleil, faisait merveille pour convertir les gens et les inciter

à servir Dieu et à quitter le monde — Ces deux-là, par l'éclat et la perfection de leur vie, brillèrent aux yeux des pécheurs comme des justes car ils étaient une splendeur de toute sainteté et leurs exemples de vérité illuminèrent l'état de sainte pénitence — La seconde lumière, non moins resplendissante par la sainteté de sa vie, fut Madame sainte Douceline de Digne, qui fut très douce et très digne, parce que Dieu la visita de ses douces bénédictions.

Dès son enfance, alors qu'elle ne savait encore ni oraisons ni lettres, du temps qu'ils habitaient au château de Barjols, elle s'en allait, poussée par le conseil de Dieu, à travers les terrasses du logis paternel, mettait ses genoux nus sur les graviers qu'elle trouvait, joignait les mains vers Dieu et, ne sachant rien dire, regardait en haut vers le ciel. Et ce n'était là rien d'autre qu'une manifestation que Dieu faisait par elle du grand exercice d'oraison qu'elle devait [plus tard] pratiquer. Et elle montrait [déjà] la grâce merveilleuse de la contemplation qui devait être la sienne ; car, avant même de savoir bien parler, elle manifestait les signes de l'oraison et de la contemplation céleste, montrant ainsi avec quelle droiture et quelle pureté son cœur devait se porter tout entier jusqu'à Dieu.

Et plus elle croissait en intelligence, plus elle s'adonnait à Dieu et à la prière. Et quand on pensait la trouver en train de jouer avec les autres enfants, on la trouvait cachée, priant Dieu, dans les recoins les plus secrets de la maison. Elle recherchait volontiers les lieux solitaires où elle pût prier, et elle se cachait le plus possible, afin de n'être point vue dans son oraison.

Chaque jour, cette vierge allait de bien en mieux et, à mesure qu'elle croissait en âge, elle croissait en vertus et en bonnes habitudes. Elle observait une grande obéissance envers son père et sa mère, et exécutait volontiers leurs commandements. Quand la mère fut morte, ils se transportèrent à Hyères où ils demeurèrent désormais.

Son père désirait qu'elle servît les pauvres qu'il avait coutume de traiter en sa maison, pour l'amour de Dieu. Et quant aux malades et aux nécessiteux qu'il trouvait par les rues et les chemins, le bon homme les amenait, disant : « Ma fille, je t'amène et t'apporte des mérites (?) ». Elle, obéissant à la volonté du père, les servait allègrement et avec beaucoup d'humilité ; elle les secourait très dévolement et ne craignait pas de soumettre son corps à tous les services dont ils avaient besoin. Pour l'amour du Seigneur,

elle leur lavait les pieds, leur tirait très souvent la vermine des jambes et de la tête, et nettoyait leurs plaies. Et plus ils étaient horribles, et plus effrayants de maladies et de plaies, plus elle prenait courage à les servir et à les soigner de toutes ses forces ; et quand ils ne pouvaient marcher, elle poussait la charité jusqu'à les porter.

Un jour vint à elle un pauvre malade, très mal en point. Et il se faisait porter par elle, tant il était à bout de forces. Elle le servit avec grande miséricorde, comme à l'accoutumée. Le malade la pria alors, dans la grande nécessité où il était, de lui passer la main sur les côtes. A ces mots, elle fut toute effarouchée de vergogne et de pudeur et, se recueillant pour réfléchir pendant un certain temps, elle se demanda si elle le ferait, car c'était un homme. Et celui-ci, témoin de sa honte et de sa grande honnêteté, lui dit : « Ma fille, n'aie pas honte de moi, car moi, je n'aurai pas honte de te faire connaître au Père ». Et, dès qu'il eut dit ces mots, le pauvre disparut brusquement et elle ne le revit plus jamais. Une autre fois, comme elle servait un malade tout proche de la mort, il arriva que, par un excès de lassitude, elle se reposa. Alors, le pauvre qu'elle veillait lui fut montré dans une splendeur si glorieuse qu'on ne saurait la décrire. Et elle vit un beau jardin où il se divertissait au milieu de prairies merveilleuses, au sein de grandes délices. Dès qu'elle fut revenue à elle-même, elle alla vers lui pour le regarder, mais il était déjà passé.

Le Seigneur lui accorda bien d'autres consolations, tant qu'elle vécut dans le siècle, en lui témoignant le grand plaisir qu'il prenait à la voir servir, en son nom, les pauvres malades. Et elle observa cette obéissance de charité tant que son père vécut. Ensuite, elle ne l'abandonna point et continua, sous l'habit séculier, à pratiquer les mêmes saintes œuvres de piété.

Elle divisait la nuit en trois parties : elle passait la majeure partie de la nuit à lire et à prier, une autre à se reposer et la troisième à se lever et à dire ses matines. Et à aucun moment, ensuite, elle ne revenait au lit, mais employait tout le temps qui lui restait en œuvres de piété ou en oraisons. Et s'il arrivait qu'elle n'ait pu prier le jour, à cause de son travail, elle rattrapait la nuit suivante, pendant qu'elle aurait pu dormir, les prières qu'elle n'avait pu dire. Le jour, elle peinait au service des malades et à pratiquer des œuvres de piété, et la nuit, elle la passait en veilles et en prières...

Et elle ceignait si étroitement son corps d'une corde nouée, qu'à l'endroit où les nœuds s'étaient incarnés, il y avait souvent des vers. Avec tout cela, elle portait continuellement, sans qu'on le sût, des cercles de fer pour affliger davantage son corps ; et par-dessus, elle portait des vêtements beaux et ornés, bien qu'elle aimât porter des vêtements de couleur naturelle. Et quand il arrivait que la servante découvrit quelque chose des âpres mortifications qu'elle s'infligeait, aussitôt qu'elle s'en rendait compte, elle lui faisait jurer de n'en rien dire. C'est ainsi que, par pénitence, elle couchait sur un peu de paille, dans un coin de la chambre. Et pour n'avoir aucun repos dans son sommeil, elle attachait une corde au-dessus du lit, et de l'autre extrémité de la corde, elle se ceignait. Si bien que, dès qu'elle se mouvait, la corde la tirait, et elle s'éveillait. Elle se levait alors aussitôt pour dire ses matines, et elle se mettait à lire.

Et voilà comment elle domptait de cilices son propre corps, à l'exemple de sainte Cécile, la vierge bienheureuse ; et, tout comme cette vierge, elle passait les nuits en oraisons et en saintes veilles.

Telle fut la vie qu'elle mena, sous l'habit séculier.

NOTES

1. *Barjòls* : chef-lieu de cant. du Var, arrond. de Draguignan.

2. *justamentz e santa* : « justement et saintement ». Comme en espagnol moderne, l'a. occ. pouvait faire, dans le cas de deux adverbes reliés par *et*, l'économie du suffixe *-mentz*.

3. *aquestos* : pour cette désinence dialectale des démonstratifs, cf. vol. II, 62,5.

4. L'art. fém. est fréquemment *li* (pour *la*) dans notre texte.

5. Il y a visiblement ici un jeu de mots symbolique sur le nom de la sainte : *Doucelina de Dinha* est de par son nom même *douça e dinya* (ms. *digna*).

6. Allusion biblique : cf. Psaume XXI (Vulg. XX), 4.

7. *ilh* (ms. *ill/ illi*) : forme fém., fréquente dans notre texte, du pron. pers. sujet fém. (pour *ela*). C'est une forme métaphonique (< lat. *ILLI, p. ILLA) : cf. ci-après *aquist* (pour *aquesta*), < *ACCU-ISTA, pour ACCU-ISTA.

8. Comprendre : « montrant ainsi comment elle devait tout droit tendre son cœur tout entier vers le ciel (*sus*), purement jusqu'à Dieu ».

9. *aquist* : dém. fém., pour *aquesta*, également employé dans le texte : cf. *supra* : note 7.

10. *Ièras* : Hyères, chef-lieu de cant. du Var.

11. Pour *e* introductif de principale, cf. 31,3.

12. *et estèt en si de luenh* : « et elle resta en soi longtemps », c'est-à-dire « elle se recueillit pour réfléchir pendant un certain temps ».

13. *quant si degra pausar* : « au moment où elle aurait dû se reposer ».

14. Comprendre sans doute : « bien qu'elle aimât porter des vêtements de couleur naturelle » (plutôt que « de couleur unie »).

15. *enaissi quant* = *enaissi com.*

16. *abiti seglar* : habit séculier.

VIE DE SAINTE DELPHINE, COMTESSE D'ARIANO (1)

Cette vie de sainte nous est conservée dans un ms. du XIV^e s., écrit dans l'Albigeois, et qui contient en outre une *vie de saint Elzéar* et une traduction d'une vision de Marguerite d'Oingt : cette mystique du XIII^e s. dont les visions furent écrites en francoprovençal de la région lyonnaise (2).

Delphine de Glandèves, née en Provence en 1283, mourut à Apt en 1369. Mariée à Elzéar de Sabran, comte d'Ariano, dans le royaume de Naples, elle fit vœu, avec son époux, de vivre dans la continence. Devenue veuve, elle vendit tous ses biens pour secourir des familles pauvres. En 1343, elle revint en Provence et décida la reine Sancie à se faire clarisse. Delphine vivait encore quand son mari fut canonisé.

Li parentz els propdans del jovencèl, vezent que sa molhèr enfant ni fruch non podia aver, estimèron alcun empeditment èsser en ela, e per amor d'aiçò parlèron amb alcuns mètges, eissament amb alcunas femnas, e vengron per vezer ela, per çò que provezissoн de remèdi per çò que pogués aver enfant¹. Emperò, ela totas las causas que lh dizion saviament escotava amb silenci, e pacientment sostenia tot quant ordenavon. Emperò nulh temps non permetia que la toquèsson, e las medecinas aparelhadas a únger e a beure, quant èra en sa cambra, secretament las gitava en tèrra ; e fengia se aver usat d'aquelas aishí cum èra estat ordenat².

(1) Cf. Dr Pansier, *La version provençale des vies d'Elzéar et de Delphine de Sabran*, « Annales d'Avignon et du Comtat Venaissin », t. XII, 1926, p. 65 sq. Extraits dans P. Meyer, *Recueil*, pp. 146-49.

(2) Cf. A. Duraffour, P. Gardette et P. Durdilly, *Les œuvres de Marguerite d'Oingt*, Paris, 1965 (Publ. de l'Inst. de Ling. Rom. de Lyon).

Dieus avia donat a la verges gràcia d'orar, e cum de dias longament preguès Dieu³ en la capèla amb lagremas e amb sospirs, las autres donzèlas la acusavon e la escarnion, afermantz que car aishí se affligia non podia aver enfant ; e per aquestas causas fo apelada per Alzeas de Sabran aujòl de son marit, dejotz del qual aladonc èron. E dic a lhiès⁴ : « Filha mia, perqué ploras e perqué tant longament trebalhas en orazon ? Aquestas causas t'em-pachon que tu non pòdes concebre ni enfantar. Si ren te falh, digas-m'o, car ieu te faria provezir aondosament. Viu en gaug e en corporal consolacion, per çò que de tu vejam fruch, lo qual desiram ». Emperò ela dizia : « Sénher e paire meu, a mi non falh ren. Tant solament aiçò desiri que degudament, aishí cum ne soi tenguda, vos puesca servir. Nos èm joves e encara ai pro temps per aver enfantz. E Dieus es poderós ; quant lhi plairà donar vertut a onor e a glòria sua ». E aishí defòras fengent e dissimulant los gaugs mundanals, alegrament e saviament a lhui e als autres respondent, celava sa virginitat.

En aquel temps estava a Marselha *un* mètge de grant fama, lo qual avia nom maestre Arnaut de Vilanova, maestre en medicina. E Alzeas, aujòl de son espòs, aordennèt que ambedós, marit e molhèr, anèsson a Marselha per çò que el dich mètge vis los empeditmentz que èron en lor o en alcun de lor, e de remèdi provezís. La qual causa auzent la verges Dalfina, dobtèt que per aquesta ocasion lor verginal contenença⁵ vengués en public. E cum sobre aiçò se aconselhès amb ma dòna Garcens, e ma dòna Garcens aconselhèt-lhi⁶ que fraire Joan Jolia, confessor d'ambedoas, anès prumier e denunciès en secret a maestre Arnaut l'estament de lor contenença⁵, qu'adonc non los calia en ren dohtar. Era lo dich fraire Joan Jolia del convent dels fraires menors d'At⁷, baron de grant santetat, òme savi e pervist, e amb grant discrecion, tement Dieu e amb grant simplicitat ; sobre tot èra en la amor de Dieu escalfat, avent compassion a las misèrias dels afflitz, e entre las autres vertutz singularament desirava la salut de las armas ; e per amor d'aiçò tot ardent amb meravilhós desírie si mezeish donava a totz, dont sas paraulas non sention

mas divinal amor. E per amor d'aiçò totz aquels que de sa salutar doctrina èron recreatz e embegutz, sobre totas causas s'estudiavon aver caritat, amor e dileccion a Dieu e a lor proeme. En tan grant devucion issament èra donat al sagrament de l'autar que per grant doçor e espiritual sabor non podia celebrar ses grantz lagremas. Lo diable, contrari a tot ben, lui donava moutas molestias : car *un* ser, apròp completa⁸, lui orant en la claustra, lo demòni lo pres, e per unà auta finèstra lo gitèt en *un* solier ; mas per la virtut de Dieu gardat e defendut, no.lh pòc⁹ nozer. Aquest fraire e madòna Garcens èron espirituals maestres de la virgis Dalfina e de son espós, e cum fosson vengutz a la ciutat de Marselha e.s fosson presentatz al mètge, el, aissí cum per fraire Joan Jolia èra estat enformat, los receup benignament e lor promés segurtat. E continuament visitant-els¹⁰ per *quinze* dias que estèron aquí, ordenava-los tot dia viandas e de la manieira del dormir los enterro-gava en public, mas a part, amb ambedós o amb *un* de lor, totz temps parlava de las causas espirituals ; e.ls autres que èron amb els vengutz se pensavon que tractesson dels secretz empêdimentz ; e.l dich mètge meravilhant la purtat de lors pensas e tan grant santetat de lor vida, el que èra devòt, fo fach mai devòt.

Traduction

Les parents et les proches du jeune homme, voyant que sa femme ne pouvait avoir ni fruit ni enfant, pensèrent qu'il y avait en elle quelque empêchement, et pour cela consultèrent quelques médecins ainsi que quelques femmes. Et ces derniers vinrent la voir, afin de la pourvoir en remèdes qui lui permissent d'avoir un enfant. Elle, cependant, écoutait sagement et en silence toutes les choses qu'on lui disait, et supportant patiemment tout ce qu'on lui ordonnait. Mais elle ne permettait jamais qu'on la touchât et, lorsqu'elle était dans sa chambre, elle jetait secrètement par terre les remèdes, aussi bien les pommades que les potions. Et elle faisait semblant de les avoir employés, comme on le lui avait ordonné.

Dieu avait donné à la vierge la grâce de prier et, tandis qu'elle priait Dieu durant de longs jours dans la chapelle, au milieu de larmes et de soupirs, les autres jeunes femmes l'accusaient et la tournaient en dérision, affirmant que, s'affligeant ainsi, elle ne pouvait avoir d'enfant. C'est pour cette raison qu'elle fut appelée par Elzeard de Sabran, aïeul de son mari, et qui était leur seigneur. Et ce dernier lui dit : « Ma fille, pourquoi pleures-tu ainsi, et pourquoi te tourmentes-tu si longtemps en prières ? C'est cela qui t'empêche de concevoir et d'enfanter. Si quelque chose te manque, dis-le moi, et je te pourvoierai abondamment. Vis en joie et en consolation corporelle, afin que nous puissions voir le fruit [de tes entrailles] que nous souhaitons ». Mais elle répondait : « Mon seigneur et père, il ne me manque rien. La seule chose que je désire, c'est de vous servir comme il se doit et comme je suis tenue de le faire. Nous sommes jeunes et j'ai encore bien le temps d'avoir des enfants. Et Dieu est tout puissant : [ce sera] quand il lui plaira d'accomplir un miracle pour son honneur et pour sa gloire ». Et c'est ainsi que, feignant et simulant les joies mondaines, elle lui répondait, ainsi qu'aux autres, allègrement et sagement, et tenait secrète sa virginité.

En ce temps-là, il y avait à Marseille un médecin de grande renommée qui avait nom Arnaud de Villeneuve, maître en médecine. Et Elzeard, aïeul de son époux, leur ordonna à tous les deux, mari et femme, d'aller à Marseille, afin que ledit médecin pût examiner les empêchements qu'il y avait en eux, ou chez l'un d'entre eux, et qu'il y portât remède. En entendant ces mots, la vierge Delphine eut peur que, à cette occasion, leur continence ne devînt publique. Elle consulta alors à ce sujet dame Garcens, et dame Garcens lui conseilla de dire à frère Jean Julien, leur confesseur à toutes deux, de se rendre le premier, en secret, auprès de maître Arnaud et de lui expliquer les raisons de leur chasteté : ils n'auraient ainsi rien à craindre. Ledit frère Jean Julien était du couvent des frères mineurs d'Apt, homme de grande sainteté, sage et prudent, et craignant Dieu avec beaucoup de discréption et de simplicité. Il brûlait surtout de l'amour de Dieu, plein de pitié pour les misères des affligés ; et entre toutes ses vertus, il désirait particulièrement le salut des âmes. Et c'est pour cela que, tout ardent d'un merveilleux désir, il se dévouait à tous, et ses paroles ne reflétaient que le seul amour divin. Et tous ceux qui s'étaient récréés et

imprégnés de sa doctrine salutaire, s'efforçaient par-dessus tout de pratiquer charité, amour et dilection envers Dieu et leur prochain. Et ils se consacraient de même en grande dévotion au sacrement de l'autel, avec tant de douceur et de joie spirituelle qu'ils ne pouvaient le célébrer sans un flot de larmes. [Mais] le diable, contraire à tout bien, lui donnait toutes sortes de vexations. Un soir, en effet, après complies, tandis qu'il priait dans le cloître, le démon le prit et le jeta par une fenêtre jusqu'à l'étage supérieur. Mais, gardé et soutenu par la grâce de Dieu, il ne subit aucun dommage. Ce frère et dame Garcens étaient les maîtres spirituels de la vierge Delphine et de son époux.

Lorsqu'ils arrivèrent à la ville de Marseille et se furent présentés au médecin, ce dernier, ayant été informé par frère Jean Julien, les reçut avec bienveillance et leur promit sa protection. Il les visita donc continuellement, pendant les quinze jours qu'ils restèrent là, leur prescrivant tous les jours toute sorte de nourritures et s'informant publiquement de leur sommeil ; et pendant ce temps, il les entretenait secrètement tous les deux — ou un seul d'entre eux — des choses spirituelles. Et ceux qui les avaient accompagnés pensaient qu'ils discutaient de leurs empêchements intimes. Et ledit médecin, émerveillé de la pureté de leurs pensées et de la grande sainteté de leur vie, de dévot qu'il était, le devint plus encore.

NOTES

1. Comprendre : « afin de la pourvoir en remèdes qui lui permisent d'avoir un enfant ».
2. Comprendre : « et elle faisait semblant de les avoir employés [les remèdes] comme on le lui avait ordonné ».
3. Pour la construction à valeur temporelle de *cum* (/com) + imparf. subj., cf. 33,8.
4. *Ihiès* : pour *lèis/ lièis*.
5. *contenença* : « contenance » et « continence » ; ici : « continence ».
6. Comprendre : « Et tandis qu'elle consultait à ce sujet madame Garcens, Madame Garcens lui conseilla [de faire en sorte] que frère Jean Jolia... ». Pour *cum* + *se aconselhès*, cf. *supra* 3 ; pour *e* introductif de principale, cf. 31,3.
7. *At* : Apt, chef-lieu d'arrond. du Vaucluse (occ. mod. *Ate*).
8. *completa, completas* : complies.
9. *pdc* : 3^e p. s. parfait de *poder* (ms. : graphie erronée *pauc*).
10. « les visitant ». On trouve parfois la forme faible du nom personnel employée en enclise comme régime direct. Autres ex. : *e pregant-els* « et les priant », *baisant-elh* « en le baisant », etc.

31

LA PRISE DE JERUSALEM
OU LA VENGEANCE DU SAUVEUR (1)

Ce récit occitan, dont on ne connaît qu'une seule copie, est conservé dans un ms. de la Bibl. Nat. (B.N., fr. n° 24415), qui paraît avoir été exécuté, sauf peut-être les dernières pages, dans la région de Béziers, un peu avant 1373 : le texte en occupe les 23 premiers folios.

Il s'agit de la version méridionale d'une légende pieuse qui eut un grand succès au Moyen Age, *La Venjance Nostre Seigneur*, et dont on a en français cinq rédactions en vers, échelonnées du XII^e au XV^e siècle. L'épisode de la prise de Jérusalem par l'empereur Titus, en 70 après J.-C., ne constitue en fait qu'une des trois *matières* de cette sorte de geste pieuse, qui chante en outre de la vengeance de la Crucifixion et de la guérison de Tibère par la *véronique*. Il en existe aussi des rédactions latines, dont l'une d'elles est peut-être la source commune, immédiate ou non, de toutes les autres, et une version catalane du XV^e s., qui paraît n'être qu'une variante catalanisée de l'original occitan.

(1) Cf. Ed. C. Chabaneau, « Rev. Lgs. Rom. », XXXII, 1888, pp. 581-608, XXXIII, 1887, pp. 31-46, et Loyal A.T. Gryting, *The oldest Version of the twelfth-Century Poem, La Venjance...*, Univ. of Michigan, Contrib. in Mod. Phil., n° 19, 1952.

[Le roi Archélaüs¹, qui a conduit avec Pilate la défense de Jérusalem contre Vespasien et Titus, s'est tué quand il n'a plus été possible de tenir la ville].

Quant venc l'endeman, Pilatz fetz venir Josèf e Baraban, lo senescalc, e totz los cavaliers e tot lo pòbol, e vòlc aver conselh d'els, e dis-lur : « Senhors, ben vezètz que non nos podem pus tener e que Dieus nos a totz oblidatz. Çaïns non avem vianda ; anc mais neguna cieutat non fo en tan grant tribulacion. Qué conselhatz que façam ? » — « Senhor, çò dis Josèf, az aiçò qual conselh podem nos donar ? Que l'emperaire non nos vòl aver mercé ni non la trobam en elh. Mal conselh te donèt cel que conselhèt que fezesses mal contra l'emperador, car ben podiatz saber que contra lui non podiam aver fòrça, ni nos podiam longamentz tener ».

Quant Pilat aconselhèt que òm molgués tot l'aur e l'argent e las pèiras preciosas e que o manjesson.

Pilat respont : « Ieu no.i sai alrés que façam : en aquesta cieutat a grant tesaur d'aur e d'argent e de pèiras preciosas, e l'emperaire amb sas gentz cujon o tot aver. Ieu sai conselh que ja ges non n'auràn. Tot l'aur e l'argent façam pisar en mortiers de coire et amenudar fòrt a menudas pèças, e pueis mangem-lo, e quant serà tot manjat, non poirà èsser trobatz lo tesaur. E pueis redam-nos a l'emperador, que aitant bona mercé atrobarem coma fariam si aviam lo tesaur ». E quant aquest conselh fo donatz, tuch lo tengron per bon, et amèron mais manjar lo tesaur que si l'emperador ni sa(s) gentz l'agués². Tantòst se parton d'aquí e van-se.n en lurs ostals ; e cascun pren son aur e son argent e piseron-lo, et aquels que ne avian pro, donavon-ne a cels que non n'avian, per çò que pus lèu fos manjatz e gastatz. E quant aiçò fo fach, e³ tuch vengron denant Pilat, e dissèron-li : « Sénher, ton comandament avem fach ; non es romasut aur ni argent ni pèiras preciosas que tot non ajam manjat, e tota la vaisselha que aviam d'aur ni d'argent. Uei mai non pòdon èsser manentz pagatz de nòstre tesaur ».

Quant Pilat queric perdon a tot son pòbol.

Après aiçò dissèron : « Sénher, qué farem ? » Pilat, quant auzic aiçò, comencèt fòrt a plorar et a desconortar denant tuch e dis-lur : « Senhors, vosautres m'aviaitz establit a senhor, e voliatz que ieu fos vòstre governaire. Uei mais d'aicí avant non o pueſc èſſer ; per amor de Dieu, vos quèri perdon ; si anc diſſí ren ni fi ren a neguns que.l desplagués, perdonatz-me ». Quant los Juzieus auziron aiçò, mout se desconortèron, et anc no.i ac neguns que no.s plorès, e de grant ira non pògron respondre, mais que planhian e ploravon, car tuch pensavon èſſer deſtruitz. Pilat dis : « Senhors, anem nos redre a mercé de l'emperador, que val mais que si çains moriam de fam, que non es jorn que en esta cieutat non moriscon de .ccc. a .ccc.l presonas de fam ; per que val mais que nos redam que calacom⁴ n'escaparà ; et aicí non n'escapa neguns, que totz non mueiron de fam »⁵.

Quant Pilat ab totas sas gentz se volc anar redre, et issiron de Jerusalem, e venc al valhat, lai ont èra l'emperaire, e.l sonèt.

Quant aquest conselh fon pres, Pilatz amb tota sa gent issic de la cieutat, entrò al valhat que èra fach entorn lo mur. E l'emperaire novèlh anava cavalgant per aquí ab sos cavaliers. Pilat conoceſ lo a ſas armas, que avian ſenhal d'agla, e ſonèt-li⁶ de ſon gant. E quant Titus o vic, venc corrent ab sos cavaliers lai ont Pilatz fo. Pilat li comencèt a dir : « Sénher emperaire Titus, entén-mi : prèga a moſſénher l'emperaire ton paire que.ns prenga a mercé e que aja misericòrdia ſobre aquest pòbol, que aissí te.n prèga plorant. Sénher emperaire, non esgardes las nòſtras enequitatz, mai la tieua misericòrdia ». Quant Titus auzic aiçò que Pilat dis, anèt a l'emperador ſon paire ab sos cavaliers et el va o dir⁷ e contar a l'emperador. Quant l'emperaire o auzic, mandèt a totz ſos cavaliers armar, e l'emperaire armètſe dels melhors garnimentz, e venc lai ont Titus l'atendia, al canton del valhat ; e Pilat fo deus l'altra part. Titus comencèt a parlar a l'emperador e dis-li : « Sénher emperaire, ve-te que Pilat s'es acordatz que volontiers te redrà la cieutat, mais que.l prengas a mercé ». E Vespasian⁸ respont : « Bel filhs, non es aras ora de

quèrre mercé ; elh o fa, car mais non pòt ». E Vespasian l'emperaire drecèt-se vès Pilat : « Si tu me vòls rèdre la cieutat e totz aquels que lai son, per far totas mas volontatz, ieu soi aparelhatz de penre ; e dic-te ben que aitan pauc de mercé aurai de tu ni de negun coma vos autres aguetz de Jesú Crist, quant lo jutgètz a mòrt nil pendetz en la crotz. E vuelh-vos far mai a saber que la sua mòrt serà venjada, que mercé no.i serà trobada, ni ja mercé non trobaretz ab me ».

Quant l'emperaire pres Jerusalem ni fetz aplanar los valhatz ni pres Pilat ni fetz estacar los Juzieus ; ni pueis fetz mercat dels Juzieus .xxx. per un denier.

Pilat, quant auzic aiçò, fo fòrt iratz e tot lo pòbol issament ; e non saup alrés que fezés. Mai Pilat dis a l'emperador : « Sénher, pren ta cieutat e tot quant çai a, e fai-ne ton plazer coma senhors ». Quant l'emperaire auzic que Pilat li redèt la cieutat, el fetz tantòst aplanar los valhatz ; e tantòst quant foron aplanatz, et el tramés .iii. milia cavaliers ben armatz, que intrèsson en la cieutat e que serrèsson los portals, que neguns no.n pogués issir. L'emperaire novèlh intrèt laïns, amb Jacòb e Jafèl ; e quant foron intratz en la cieutat, Titus pres Pilat e comandèt-lo a .xxx. cavaliers que lo gardèsson ben. Jacòb pres Josèf, e Jafèl pres Baraban. E Vespasian l'emperaire intrèt amb tota sa gent, e tantòst comandèt que òm estaquès los Juzieus e que òm li.n menès .x. denant sa cara. E quant li agron amenatz, elh sonèt los cavaliers e dis-lur : « Barons, aquesta cieutat avem en nòstre poder, et amb grant trebalh que.i avem trach. Aras, la mercé de Dieu, avem-la a nòstra volontat ; et ieu vuelh far mercat dels Juzieus, car elhs comprèron Nòstre Senhor Dieu Jesú Crist, que sanèt mon còrs de la gran malautia de que èra tan destrech. Els lo comprèron .xxx. deniers, et ieu donarai d'els .xxx. per un denier ; e qui.n vòl comprar venga avant ».

Traduction

Le lendemain, Pilate fit venir Joseph et Baraban, le sénéchal, ainsi que tous les chevaliers et tout le peuple.

Voulant prendre conseil d'eux, il leur dit : « Seigneurs, vous voyez bien que nous ne pouvons plus tenir, et que Dieu nous a tous oubliés. Ici, entre ces murs, nous n'avons plus de vivres ; et jamais cité ne fut en si grand trouble. Que nous conseillez-vous de faire ? » — « Seigneur, dit Joseph, quel conseil pouvons-nous vous donner ? Car l'empereur ne veut nous accorder aucune merci et nous ne la trouverons pas en lui. Il t'a donné un mauvais conseil celui qui te conseilla de mal agir à l'égard de l'empereur, car vous pouvez bien savoir que, contre lui, nous ne pouvions être suffisamment forts ni tenir pendant longtemps ».

Comment Pilate conseilla de moudre tout l'or, l'argent, et les pierres précieuses, et de les manger.

Pilate répond : « Je ne sais rien d'autre que nous puissions faire que ceci : dans cette cité il y a un grand trésor d'or, d'argent et de pierres précieuses ; et l'empereur et ses gens s'imaginent qu'ils l'auront tout entier en leur possession. Je sais, moi, qu'ils n'en auront rien. Nous ferons broyer tout l'or et tout l'argent dans des mortiers de cuivre, et réduire en tout petits morceaux, puis nous le mangerons. Et quand tout sera mangé, le trésor ne pourra plus être trouvé. Ensuite, nous nous rendrons à l'empereur, auprès de qui nous trouverons aussi bien merci que si nous avions conservé le trésor ». Quand il eut donné ce conseil, tous le tinrent pour judicieux, et ils préférèrent manger le trésor plutôt que de le laisser aux mains de l'empereur et de ses gens. Alors, ils quittèrent les lieux pour se rendre chez eux. Et chacun prit son or et son argent et ils le broyèrent ; et ceux qui en avaient beaucoup en donnaient à ceux qui n'en avaient pas, afin que tout fût bientôt mangé et consommé. Quand ils eurent terminé, tous vinrent devant Pilate et lui dirent : « Seigneur, nous avons suivi ton commandement, et il ne nous reste ni or, ni argent, ni pierres précieuses que nous n'ayons complètement mangé, ainsi que toute la vaisselle que nous avions en or et en argent. Désormais, ils ne seront pas riches ceux que nous payerons de notre trésor ».

Comment Pilate demanda pardon à tout son peuple.

Après cela, ils dirent : « Seigneur, que ferons-nous ? ». Pilate, à ces mots, se mit à pleurer fortement et, se désespérant devant tous, il leur dit : « Seigneurs, vous m'avez choisi comme seigneur, et vous avez voulu que je fusse votre gouverneur. Dorénavant, je ne puis plus l'être ; pour l'amour de Dieu, je vous demande pardon. Si jamais je

dis ou fis rien qui vous déplût, pardonnez-moi ». Quand les Juifs l'entendirent, ils en furent tous désespérés, et il n'y en eut pas un seul qui ne pleurât ; et tel était leur chagrin qu'ils ne purent répondre. Et ils pleuraient et se lamentaient car tous pensaient que leur mort était proche. Pilate leur dit : « Seigneurs, rendons-nous à la merci de l'empereur, cela vaut mieux que de mourir de faim entre ces murs : car il ne se passe pas un jour sans que meurent dans cette cité de 300 à 350 personnes. Il vaut donc mieux que nous nous rendions, car ici, pas un seul homme n'en réchappera — pas un seul, car tous mourront de faim ».

Comment Pilate, voulant se rendre avec tous ses gens, sortit de Jérusalem et, arrivé près du fossé où se trouvait l'empereur, il l'appela.

Quand cette décision fut prise, Pilate et tous ses gens sortirent de la cité, et arrivèrent près du fossé qui entourait la muraille. Le nouvel empereur chevauchait par-là avec ses chevaliers. Pilate le reconnaissant à ses armes — il avait un aigle comme enseigne — lui fit signe de son gant. Quant Titus le vit, il arriva à la course avec ses chevaliers jusqu'à l'endroit où se trouvait Pilate. Pilate lui dit alors : « Seigneur empereur Titus, prête l'oreille à ce que je vais dire. Prie monseigneur l'empereur, ton père, de nous prendre en merci et d'avoir pitié de ce peuple : nous t'en prions en pleurant. Seigneur empereur, ne considère pas nos iniquités, mais ta miséricorde ». Quand Titus entendit les paroles de Pilate, il se rendit, avec ses chevaliers, auprès de l'empereur son père, et lui raconta tout. Quand l'empereur l'eut entendu, il fit armer tous ses chevaliers, et lui-même endossa sa meilleure armure ; puis il vint à l'endroit où l'attendait Titus, au coin du fossé, Pilate étant sur l'autre berge. Titus prit alors la parole et dit à l'empereur : « Seigneur empereur, Pilate, comme tu vois, s'est décidé à te rendre la cité de son plein gré, à condition que tu lui accordes ta merci ». Vespasien répondit : « Beau fils, ce n'est pas le moment de demander merci. Celui qui le fait, c'est qu'il ne peut plus rien d'autre ». Et Vespasien l'empereur se leva et, s'adressant à Pilate : « Si tu veux me rendre la cité et tous les gens qui y sont, conformément à toutes mes volontés, je suis disposé à l'accepter. Mais je tiens à te dire que j'aurai aussi peu pitié de toi ni d'aucun des tiens que vous en avez eu pour Jésus-Christ, quand vous l'avez condamné à mort et

pendu sur la croix. Et de plus, je tiens à vous faire savoir que sa mort sera vengée, qu'il n'est pas question de merci, et que vous n'en trouverez aucune auprès de moi ».

Comment l'empereur prit Jérusalem, fit aplanir les fossés, fit Pilate prisonnier et attacher les Juifs. Et comment il vendit ensuite trente Juifs pour un denier.

Pilate, à ces mots, en eut grande douleur ainsi que tout le peuple ; et il ne sut plus que faire. Pilate dit alors à l'empereur : « Seigneur, reprends ta cité et tout ce qu'il y a dedans, et agis selon ton plaisir, puisque tu en es le maître ». Quand l'empereur entendit que Pilate lui rendait la ville, il fit aussitôt aplanir les fossés et, dès qu'ils furent aplatis, il envoya trois mille chevaliers bien armés : ces derniers devaient entrer dans la ville et fermer les portes, afin que personne n'en pût sortir. Le nouvel empereur y entra alors, avec Jacob et Jafel. Et quand ils furent dans la cité, Titus fit Pilate prisonnier et commanda à trente chevaliers de le bien garder. Jacob prit Joseph et Jafel prit Baraban. Et l'empereur Vespasien entra avec tous ses gens. Il donna alors l'ordre d'attacher tous les Juifs et de lui en amener dix devant lui. Quand on les lui eut amenés, il dit à ses gens : « Barons, nous avons cette cité en notre pouvoir et nous y sommes parvenus après bien des fatigues. Maintenant, de par la merci de Dieu, nous l'avons à notre volonté. Je vais faire un marché des Juifs, car ils achetèrent notre Seigneur Dieu Jésus-Christ, qui guérit mon corps de la grande maladie dont il était si tourmenté. Ils l'achetèrent pour trente deniers ; mais moi je donnerai trente d'entre eux pour un seul denier. Que s'approche donc celui qui veut en acheter ».

NOTES

NORMALISATIONS : *preciosas* (*prescieuzas*), *pensavon* (*pessavon*), *agla* (*aygla*), *comencèt* (*comecet*), *milia* (*melia*), *escapèran* (*esca-
perant*).

1. *Archelaüs ou Archelaos* : roi de Judée, fils d'Hérode.
 2. *agués* : accord avec un seul sujet, selon un trait classique de la syntaxe romane médiévale. Comprendre : « et ils préférèrent manger le trésor plutôt que de le laisser aux mains de l'empereur et de ses gens ».

3. *e tuch vengron denant Pilat*. Le *e* est un introductif de principale, quand l'énoncé commence par une circonstancielle (ici temporelle) : c'est là un trait fréquent de l'ancien occitan (et de

l'ancien italien) : cf. R. Lafont, *Remarques sur l'emploi de e introductif du verbe principal en ancien occitan*, « Actes et mémoires du III^e congrès intern. de lg. et litt. d'oc » (1961), Bordeaux, 1964, I, pp. 34-41.

4. *calacom* : quelqu'un. Ici, négatif : « pas un seul homme ». Comprendre : « car il vaut mieux que nous nous rendions, car pas un seul homme n'en échappera ».

5. Sens et syntaxe obscurs. Comprendre : « et ici (ainsi ?) personne n'en réchappera sans que tous ne meurent de faim ». *Mueiron* (/mœiran) : subj. prés. de *morir*.

6. *sonèt-li* : l'appela, lui fit signe.

7. *el va o dir* : parfait périphrastique (pour *dis* < *DIXIT*), sporadique en occitan et grammaticalisé en catalan moderne : cf. 26.2.

8. Vespasien : empereur romain (7-79 apr. J.-C.). Appelé à réprimer la révolte de la Judée, il y soutint une guerre très pénible et entreprit le siège de Jérusalem dont il laissa la poursuite à son fils Titus.

BARLAAM ET JOSAPHAT

La légende spirituelle de *Barlaam et Josaphat* connut pendant tout le Moyen Age un immense succès. Longtemps attribué à saint Jean Damascène, le récit est en réalité l'histoire du Bouddha, considéré au Moyen Age, sous le nom de Josaphat, comme un saint du christianisme. Cette christianisation du mythe fondamental s'est faite progressivement, par toute une série de remaniements, au cours de la lente migration du récit de l'Orient à l'Occident. Tirée d'un roman grec du VI^e s., la légende fut en effet traduite, entre le X^e et le XI^e s., en arabe, puis en copte et en araméen. Elle se répandit ainsi dans tout le monde islamique et pénétra en Occident. Au XI^e s., elle est traduite du grec en latin et, par le latin, passe dans les langues romanes. Les premières versions françaises datent du début du XIII^e s. : versions rimées ou versions en prose (1). Il existe même un mystère sur le même thème. Au surplus, l'inclusion du pieux récit dans la *Legenda Aurea* de Jacobus de Voragine (c. 1228-1298), lui assure une très grande diffusion. Dès le XIV^e s. on en possède des adaptations allemandes et italiennes et, par la traduction allemande, l'histoire arrive jusqu'en Suède et en Islande. Au XVI^e siècle, elle est encore traduite en tchèque, et dès le début du siècle, les saints Barlaam et Josaphat figurent dans le martyrologue romain à la date du 27 novembre.

La rédaction occitane s'inscrit donc dans une tradition textuelle et spirituelle extrêmement féconde. Elle est l'œuvre d'un inconnu et doit remonter au début du XIV^e s., peut-être même à la fin du XIII^e. En tout cas, elle est conservée dans un unique ms. (B.N. 1049) qui est lui du XIV^e s. et probablement écrit dans la région d'Albi. Elle proviendrait d'ailleurs d'une traduction occitane antérieure, faite sur une rédaction latine assez différente de l'original grec.

(1) La version champenoise vient d'en être éditée par Léonard R. Mills : *L'histoire de B. et J.*, Genève (Droz), 1973.

Si l'argument fondamental du récit est fort simple — il s'agit de la conversion de Josaphat par le saint homme Barlaam et du roi païen Avenis (Avenir) par son propre fils Josaphat —, les migrations de la légende, par-delà l'intérêt narratif des aventures, expliquent l'incontestable syncrétisme religieux du roman, où interviennent au moins cinq religions : bouddhisme, manichéisme, islamisme, christianisme et peut-être catharisme. R. Nelli fait par exemple remarquer que tout le monde actuel y est fondé sur le mal, dans les termes mêmes du rituel cathare, inspirés de la première épître de saint Jean (*Tot lo mont es pausat en malignitat*). En conséquence, le salut des hommes dépend d'une sorte de grâce émanant de l'esprit, puisque ceux-ci ne sont pas libres de rejeter l'emprise du mal sans l'aide de Dieu : car c'est Dieu qui combat en l'homme contre le Prince des Ténèbres. C'est en gros la théorie du *Liber de Duobus Principiis*, écrit au XIII^e s. par un Cathare italien disciple de Jean de Luggio. Au surplus, le christianisme même du roman, comme c'est souvent le cas, au XIV^e s., dans la prose chrétienne occitane, se nuance d'une certaine tonalité franciscaine.

Ce délicat récit spirituel, outre sa beauté profonde, liée au thème éternel et émouvant de la souffrance humaine, doit son succès à l'intérêt narratif des nombreux apalogues qu'il contient, apologues connus de tous et dont la plupart se retrouvent dès le XII^e s. dans tous les secteurs de la littérature. Comme la *Disciplina Clericalis* (cf. vol. II, 13), ce roman se situe dans le grand courant de l'influence littéraire de l'Islam sur les genres narratifs en Occident. Il conserve de l'Orient un certain goût pour la parabole et le merveilleux. Il est en outre écrit dans une langue d'une simplicité presque populaire, où la syntaxe est souple et le vocabulaire très sobre. C'est un très beau modèle de prose occitane du Moyen Age.

Naissance de Josaphat (2)

Domens que l rei èra en aital error et en aital pensier, un filhs li nasquèt a meravelhas bëls, e la grant beutat de lui figurava aquò que de lui èra a esdevenir, e dizian que en tota la tèrra non èra vist tan bèl enfant ni tant agradable. Le rei ac a meravelhas grant gaug de la nativitat de lui, et apelèron l'enfant Josaphat. E lo rei, si com autre fòl, anèt-se.n al temple de sas idòlas far gràcias e lauzor ; e le caitiu non conoissia a qual senhor covenia rendre lauzor per lo gaug de la nativitat de son filh. E lo rei fetz far fèsta e ajustèt ganren dels coutivadors¹, de cels que azoravan las idòlas, e de l'autre pòbol ajustèt ganren. Et a celebrar la fèsta el fetz aucir ganren de taurs al sacrifici far e donava sos dons als grantz et als paucs et als rics et als paures²... Et esdevenc-si que aquil cinc barons qui si fazian savis de l'art de la estrolomia, aquels lo reis fazia estar en pròp de si, e demandava a cascun d'aquelz que dizessan d'aquel enfant quals devia èsser³. E ac-n'i moutz que dizian que l'enfant seria de grant riqueza e de grant poder e sobre totz los autres reis que enans i avian estat. Uns dels estrolomiaires que fon plus savi dels autres, dis al rei : « Si com cels que m'ensenhèron d'estrolomia, en tant com ieu puesc conóisser, tròbi que aquest enfant non serà en ton renhe, mas en autre renhe melhor ses compte, et es mi a vejeire que la religion dels crestians que tu perseguies el recebrà, e que el mezeis i aurà sa esperança ». Quant le reis o auzí, mout o receup grèu e tornèt sa letícia en tristor.

En aquela ciutat ont el èra, bastí un palais a meravelhas bël, et en aquel fetz cambras mout bëlas e mout

(2) Ed. Lavaud-Nelli, pp. 1080-84. Ed. critique de F. Heucken-hamp, *Die prov. Prosa-Redaction des geistlichen Romans B. und J.*, Halle, 1972, pp. 4-6.

resplandenz. E quant l'enfant ac la etat d'enfanteza, el lo mes el palais, et establí li serventz e ministres, e aquilh èran joves mout e de grant beutat. E comandèt ad aquels que negun òme delaïns non intrès e que neguna causa d'aquesta vida que pogués engenrar ira non li manifestès òm⁴: ni mòrt, ni vilheza, ni enfermetat, ni pauretat, ni neguna autra causa, si non èra joiosa e delichabla, non li aportès òm denant per çò que non pogués consirar neguna causa ad esdevenir⁵. E comandèt que neguna causa, pauca ni grant, de Jesú Crist non li deishès òm; et aquò que l'estrolomiaire li avia dich, mandava que sobre totas causas fos celat. E quant neguns dels ministres èra malautes, *le rei* lo comandava gitar fòras...

[Dis-li lo reis :] « ... digas-mi quals es aquesta tristícia et ieu tornarai-la-ti vivassament en gaug ». E el li dis : « Sénher, perqué mi tenes dedins aquestz murs enclaus, e perqué non mi laissas defòra issir per mi deportar ? » — E sos paires li dis : « Filh, ieu vuelh que li tieu desirier sian adumplit, ieu fauc per aquò que tu non vejas causa que ti puecsa contrastar, e que ti puecsas en gaug tener ». E.l filhs respondèt-li : « Ben sàpia, sénher, que en aital manièra non puecs estar en gaug, mas en tribulacion et en greveza, que neis le manjar e.l beure mi ressemble amar. Totas aquestas causas que son defòras aquestas pòrtas desire vezet. Si tu vòls que ieu non languisca de dolor, comanda quant ieu volrai issir defòras per mi deportar que puecsa issir e veirai aquelas causas que anc non vi ». — Lo rei fon mout iratz et ac paor que si li o negava, que.n vengués en grant malautia. E li dis : « Bèls filhs, ieu vuelh que.l tieu desirier sia adumplit. » — Adoncs lo rei fetz amenar cavals e garnimentz rials e comandèt que òm noblamentz lo menès ont qu'el volgués anar. E comandèt als ministres que nula causa, laja ni desonèsta, non laissèssan venir per la via, mais tota bona causa e tot jòi li demostrèssan. Còrns e bouzinas e cantz d'auzèls e diversas manièras de jòcs li feron anar denant, per çò que.l còr de lui s'alegrès. D'aital guisa lo filh del rei fazia sas processions sovent.

Traduction

Tandis que le roi persistait dans une telle erreur et dans de telles pensées, il eut un fils d'une beauté merveilleuse ; et cette grande beauté préfigurait ce qui devait lui advenir. Et l'on disait que nulle part sur terre on n'avait vu un enfant aussi beau et aussi aimable. Le roi eut une très grande joie de sa naissance et l'on appela l'enfant Josphat. Et le roi, tel un insensé, se rendit au temple de ses idoles pour les remercier et chanter leurs louanges : car le malheureux ne savait pas à quel seigneur il convenait de rendre grâce pour la joie qu'il avait de la naissance de son fils. Il ordonna qu'on fit une fête où il réunit un grand nombre d'idolâtres, de ceux qui adoraient les faux dieux, et aussi beaucoup d'autres personnes. Et pour célébrer la fête il fit sacrifier un grand nombre de taureaux et il distribua ses dons aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres... Et il arriva que les cinq barons qui se faisaient passer pour experts dans l'art de l'astrologie furent priés par le roi de s'asseoir auprès de lui ; et il demanda à chacun d'eux de lui dire, à propos de cet enfant, ce qu'il allait devenir. Et presque tous répondirent que l'enfant serait fort riche et très puissant, au-dessus de tous les autres rois qui l'avaient précédé. L'un des astrologues, pourtant, plus clairvoyant que les autres, dit au roi : « Selon ceux qui m'enseignèrent l'astrologie, et dans la mesure où je puis avoir la connaissance, je découvre que cet enfant ne sera pas de ton royaume, mais d'un autre incontestablement meilleur ; et il me paraît qu'il recevra la religion des chrétiens que tu persécutes, et que lui-même y mettra son espérance ». Ces paroles furent très mal accueillies par le roi et sa joie se changea en tristesse.

Dans la ville où il demeurait, il fit bâtir un palais merveilleux, et il y fit faire des chambres d'une beauté resplendissante. Et quand son enfant eut atteint l'adolescence, il le fit loger dans le palais, et installa auprès de lui des serviteurs et des officiers, qui étaient tous très jeunes et de grande beauté. Et il leur donna l'ordre de ne laisser entrer personne et de ne laisser paraître à ses yeux aucune chose de cette vie qui pût lui procurer de la tristesse : mort, vieillesse, maladie, pauvreté ; et de ne lui rien faire voir que de plaisant et délicieux, afin qu'il ne pût nourrir aucune pensée sur ce qu'il advient de toute chose. Et il leur fut aussi recommandé de ne tolérer

aucune allusion, grande ou petite, à Jésus-Christ. Quant à la prédiction de l'astrologue, le roi ordonna qu'elle fût tenue cachée par-dessus tout. Quand un des serviteurs tombait malade, le roi le faisait chasser...

[Le roi lui dit alors :] « Dis-moi quelle est la raison de ta tristesse et je te la changerai aussitôt en joie ». Le prince lui répondit : « Seigneur, pourquoi me tiens-tu enfermé entre ces murs, et pourquoi ne me laisses-tu pas sortir pour me divertir ? ». Son père lui répondit : « Mon fils, je tiens à ce que tes désirs soient accomplis, et j'agis ainsi afin que tu ne voies rien qui te puisse contrarier et que tu te maintiennes toujours en joie ». Son fils lui répondit : « Sache bien, Seigneur, que de cette manière je ne saurais avoir aucune joie, mais seulement affliction et angoisse : à un point tel que même le manger et le boire me semblent pleins d'amertume. Ce sont toutes les choses qui se trouvent derrière ces portes que je désire voir. Si tu ne veux pas que je languisse de douleur, commande que, lorsque je voudrai sortir pour me divertir, je puisse le faire et voir les choses que je n'ai jamais vues ». Le roi en eut beaucoup de peine, mais il eut peur, s'il le lui refusait, que son fils ne tombât en grave maladie. Il lui dit alors : « Mon fils, je tiens à ce que tes désirs soient accomplis ». Sur ces entrefaites, le roi fit amener des chevaux, des équipements royaux, et donna l'ordre de conduire le jeune homme en noble équipage, là où il désirerait aller. Et il prescrivit à ses serviteurs d'écartier de sa route toute chose laide ou grossière, et de ne lui laisser voir que tout ce qui pourrait lui procurer de la joie. Sons de cors et de trompettes, chants d'oiseaux et toutes sortes de divertissements, on disposait tout sur son passage pour que son cœur en eût de la joie. Et c'est ainsi que le fils du roi faisait souvent ses promenades.

NOTES

1. *coutiuvadors* : adorateurs (de fausses divinités), idolâtres. De *couvitar/coltivar* < adorer, vénérer ».

2. Lacune dans le ms. qui porte seulement : *En la solemnitat de la fèsta que.l rei fazia...* La phrase complète devait présenter les cinq barons astrologues dont il sera question plus loin.

3. Comprendre : « et il demandait à chacun d'entre eux de lui dire, à propos de cet enfant, ce qu'il allait devenir ».

4. Comprendre : « et il commanda... de ne laisser paraître à ses yeux aucune chose de cette vie qui pût lui procurer de la tristesse ».

5. Comprendre : « afin qu'il ne pût nourrir aucune pensée sur ce qu'il advient de toute chose ».

SAINTE MARTHE ET LA TARASQUE (1)

Ce fragment est extrait de la *Vie de sainte Marthe*, elle-même empruntée à la traduction occitane de la *Legenda Aurea* de Jacques de Voragine, archevêque de Gênes (1230 ? - 1298), traduction qui remonte au XIV^e s. L'intérêt de ce fragment, outre le charme d'une belle prose occitane classique, c'est évidemment sa saveur de conte populaire. La légende de sainte Marthe en effet nous est parvenue non seulement grâce à la *Légende Dorée* de Jacques de Voragine et d'autres écrits latins comme le *Speculum Historiae* de Vincent de Beauvais (1264), mais encore par la tradition orale et le folklore. Aujourd'hui encore, à Tarascon, le jour de l'Ascension et le jour de la Pentecôte, on exhibe un monstre de bois représentant la « Tarasque » domptée par la sainte. Il est vraisemblable que le nom du monstre et sa légende (christianisée par la suite) repose plus ou moins sur une justification éponymique du nom de la ville.

... Era en aquel temps, sobre Ròze, en *un* bòsc, entre Arles e Avinhon, *un* drac que èra mieg peis e mieg bèstia, pus gròs que *un* uòu e pus lonc que *un* caval, que avia dentz talhantz coma espaza ; e estava en l'aiga quant se volia, e el bòsc quant se volia, e aucizia totz aquels que passavon per lo camin pròp del bòsc ; e aquels que passavon per l'aiga fazia abocar las barcas e aucizia las gentz. E vengut èra per la mar, de Galicia ençà, e foc engendrat en Azia per Leviatan¹, que es serpent d'aiga mout feresta e cruzel, e de Bonac², que es bèstia que se fa en la region de Galicia, que [a] aital natura que [a] aquels que l'volon encauçar, per espazi de *una* versana³ geta la sua faitura⁴ aissi coma cairèl⁵, e tota res que tòca crema aissí coma fuòc. A laqual bèstia anèt santa Marta, e trobèc-la en lo boscatge que manjava *un* òme, e gitèc sobre lo drac aiga benezeita e mostrèc-li lo senhal de la crotz. E donc man-

(1) Cf. Nelli-Lavaud, pp. 932-34.

tenant foc vencut coma ovelha, e lo lièt santa Marta amb la sua cenza ; e mantenent lo pòble lo auciron amb lanças e amb pèiras. Era apelat [aque] drac « Tarasca », e per aiçò ditz òm « Tarascon » a aquel lòc. Era abans apelat aquel lòc « Narluc »⁶, que volia dire negre lòc, per çò quant avia grantz boscatges negres. Après aiçò santa Marta demorec aquí, de licéncia de sant Maximin⁷, maestre seu ; e aquí ela estava en oracion. En loqual lòc fèc un monestier de dònas, a onor de santa Maria Magdalena ; e aquí ela fèc mout aspra vida, aissí que non manjava sinon pan e aiga, una vegada lo jorn, e cent vegadas [lo dia e cent vegadas] la nuech s'aginolhava per Dieus pregar. E donc coma una vegada ela preziguès⁸ az Avignon, entre la ciutat e'l fluvi de Ròze, un enfant estava de lai lo fluvi de Ròze, que volia auzir las suas paraulas, per qué venc a ela nadant. Mas sobtosament foc negat e mòrt. Lo còrs del qual foc atrobat lo lendeman, per qué foc portat davant santa Marta, per çò que lo ressuscitèt. E donc mantenent, facha oracion a Dieu, ela lo pres per la man e levà-lo sus ses tot mal, e après ela lo bategèc...

Traduction

Il y avait dans ce temps-là, au-dessus du Rhône, entre Arles et Avignon, un drac, mi-poisson mi-bête, plus gros qu'un œuf et plus long qu'un cheval, qui avait des dents tranchantes comme une épée ; et il se tenait dans l'eau quand il le voulait et dans le bois quand il le désirait, et tuait tous ceux qui passaient par le chemin, près du bois. Quant à ceux qui passaient sur l'eau, il faisait chavirer leurs barques et les tuait aussi. Le drac était venu par la mer, de Galatie, et il avait été engendré en Asie par Léviathan, qui est un serpent d'eau très féroce et très cruel, et par Bonac, bête qui naît dans le pays de Galatie, et qui a une nature telle que sur ceux qui veulent la poursuivre, et sur une étendue d'un arpente, elle jette sa fiente comme un trait, si bien que tout ce qu'elle touche brûle comme du feu. C'est vers cette bête qu'alla sainte Marthe. Elle la trouva dans le bois en train de manger un homme ; elle jeta alors sur le drac de l'eau bénite tout en faisant sur

lui le signe de croix. Aussitôt la bête fut soumise comme une brebis et Marthe l'attacha de sa ceinture ; et, sans attendre, le peuple la tua à coups de lances et de pierres. Ce drac était appelé la *Tarasque*, et c'est pour cette raison que le lieu est dit *Tarascon*. Il était autrefois appelé *Narluc*, ce qui veut dire « lieu noir », parce qu'il y avait là de grands bois sombres. Après quoi sainte Marthe demeura là, avec la permission de saint Maximin, son maître ; et elle restait en oraison. Elle créa en ce lieu un couvent de femmes, en honneur de sainte Marie-Madeleine, et elle y mena une vie très rude, ne vivant que de pain et d'eau, une fois par jour, et s'agenouillant cent fois le jour et la nuit pour prier Dieu. Et tandis qu'elle prêchait un jour à Avignon, entre la ville et le Rhône, elle vit un enfant de l'autre côté du fleuve qui, voulant entendre ses paroles, vint vers elle à la nage. Mais soudain il se noya et mourut. On trouva son corps le lendemain : aussi on le porta devant sainte Marthe pour qu'elle le ressuscitât. Aussitôt alors, ayant fait sa prière à Dieu, elle le prit par la main et le releva sans aucun mal. Après quoi elle le baptisa...

NOTES

NORMALISATIONS : *encauçar* (*encagiar*), *benezeita* (*benezecta*).

1. Cf. J. de Voragine, *Legenda Aurea* : « venerat autem per mare de Galicia Asiae, generatus a Leviathan ». *Galicia* = Galatie.

2. La *Légende Dorée* donne : *ab anocho* (= onager ?) ; d'autres textes : *et a Bonacho animale*.

3. *versana* : arpente (mesure).

4. *faitura* : fiente.

5. *cairèl* : carreau (trait d'arbalète).

6. *Narluc* : motivation populaire sur *ner* « noir » et *luc* « bois » ou *lòc* « lieu ». Le terme de *luc* est assez fréquent en toponymie.

7. *sant Maximin* : saint Maximin, évêque de Trèves, né à Poitiers en 285, mort vers 349.

8. *coma... ela preziguès* : *Coma* (/com) est parfois employé (suivi de l'imparf. du subj.) avec une valeur temporelle, en concurrence avec *quant* (ex. *com li òm vengués* « quand l'homme vint »). Cette tournure, qui apparaît plutôt dans les textes tardifs, est vraisemblablement un latinisme.

LA VIDA DEL GLORIOS SANT FRANCES (1)

Un ms. de la *Chiesa Nuova* d'Assise nous a conservé un certain nombre de traités de piété franciscaine, traduits en occitan du latin (*Miracles de Saint François*, *Règles des Frères Mineurs*, *Règles du Tiers-Ordre*, *Testament de Saint François*, *Sentences de frère Gilles*, *Admonitions de Saint François* (2), *Confession de Mathieu de Bouzigues*, etc.). Outre ces derniers textes, le ms. nous transmet une importante *Vida del gloriós Sant Francés*, qui représente la seule version occitane de la *Legenda Maior Sancti Francisci* de Saint Bonaventure.

Le ms., qui n'est pas l'original mais sans doute une copie (de très bonne qualité toutefois), est vraisemblablement du XIV^e s., et sans doute des environs de 1350. On sait peu de choses à son sujet. Il paraît avoir été rédigé par un copiste languedocien (du sud de Toulouse ou peut-être du pays de Foix), qui devait se trouver en Italie. Quoi qu'il en soit, l'examen de la langue ne permet pas de discriminer ce qui appartient au traducteur ou au copiste. Le traducteur d'ailleurs est anonyme (sans doute un ou plusieurs franciscains occitans vivant à Assise), et la traduction difficilement datable : vraisemblablement du début du XIV^e s., au plus tôt de la fin du XIII^e. La seule chose directement constatable, c'est l'homogénéité graphique du ms. (due sans doute à un scribe unique) et une certaine unité linguistique des diverses traductions.

La version occitane du *Sant Francés* suit de très près le texte latin. Son but a visiblement été de rendre la *Legenda Maior* accessible aux Frères Mineurs et aux membres du Tiers-Ordre qui ne connaissaient pas le latin. Elle en conserve donc les procédés stylistiques : phrase ample

(1) Cf. I. Arthur, *La vida del gl. S. Fr., Version provençale de la Legenda Maior Sancti Francisi de Saint Bonaventure*, Uppsala, 1955.

(2) Récemment édités par Jean Rouquette : *Las admonicions de Sant Francés, Tèxt occitan del sègle XIV*, « Rev. Lang. Rom. », 1967, pp. 1-39.

et oratoire, enchaînement savant de subordonnées, constructions participiales, infinitifs avec sujet, etc. Le vocabulaire religieux et abstrait est lui aussi souvent démarqué du latin, mais toujours utilisé avec beaucoup d'aisance. Toutefois ce latin sous-jacent est plus un substrat de culture qu'une imitation servile : il est visible surtout, outre la syntaxe, dans le lexique spéculatif et dans les termes propres à la langue de l'Eglise. Mais en même temps, dès que change le registre d'expression, quand on passe par exemple au récit familier et concret, la langue se fait plus populaire, plus débridée, plus idiomatique, sans atteindre toutefois — sauf de rares exceptions — la pureté poétique et l'allant narratif de la *Vida* de sainte Douceline.

Lo XI capitol de l'entendement de las Scripturas e de l'esperit de proficia (3).

5. En aquel temps que l baron sant jazia malaute a Rieta¹, un prebendari, que avia nom Gedeon, mondans et òrres, jazia en son lieit comprés de grèu malautia. E com a lu[i] fos aportatz² plorosament lo pregava, ab aquels qui èran ab el, que per el fos senhatz del senhal de la crotz. Al qual el dis : « Com tu d'aici en tras ajas viscut segont los desiriers de la carn, non vergonhantz los judicis de Dieu, com te senharèi ieu ab la crotz ? Veraient, per las devòtas pregàrias dels pregantz, ieu te senharèi del senhal de la crotz el nom de Dieu. Emperò sàpias que plus grèument seràs punit si retornas al vomit³ quant seràs deliurat. Car per pecat de desconoișença totz temps pejors penas que las primieras son donadas ». Fait a de cèrtas sobre el lo senhal de la crotz⁴, tantòst aquel que avia jagut contraitz⁵ se levèt sans, e cridant lauzors a Dieu, e⁶ dis : « Ieu som deliuratz ! ». Adoncs los òsses dels sieus ronhons croissiron, aissí que moutz o auziron, aissí com si ab la man trenca òm lenha seca. Mais passat un petit de temps, oblidèc-se de Dieu, e redèc son còrs a la lageza. E com un vèspre el cenès² a casa d'un canorgue, et aquí dormís la nuech, sobte sobre totz cazèt lo tet de la maison. E totz los autres escapatz a la mòrt, sol aquel caitiu fo detriatz⁷ e mòrt. Doncas per dreit judici de Dieu foron faitas las derrieras causas d'aquel òme pus malas que las primieras⁸ per lo pecat de desconoișença e per lo menesprètz de Dieu, com del perdon recebut covenga èsser a Dieu conoishent, e per doble desplazia lo pecat retornat.

6. En un autre temps una nòbla femna, devòta a Dieu, venc al Sant, per çò que sa dolor li espliquès e remèdi demandès. La qual avia mout cruzel marit, e que mout li èra contrari al servici de Dieu. E per aiçò ela pregava lo Sant que preguès Dieu per el que per la sua pietat el

(3) Ed. I. Arthur, pp. 219-21.

denhès lo sieu coratge amolegar⁹. Veraiament el aiçò auzent, dis ad ela : « Vai-te.n ab patz, ses tot dubte esperant de ton marit consolacion en brèu a tu endevenidora ». E dis mais : « Tu li diràs, de part de Dieu e de mi, que aras es temps de pietat, e après serà temps de dreitura ». Retornèc-se.n la femna, recebuda la benediccion, e, trobat son marit, denuncièt-li la paraula. Cazèc sobre el lo Sant Esperit, e de vielh òme fait novel, aissí lo fe respondre ab gran suaveza : « Dòmna, dis el, serviam a Nòstre Senhor, e salvem nòstras anmas ». Adoncas, amonestant el la santa molhèr, moutz ans fazentz vida celestial, en un dia anèron abdós a Nòstre Senhor. — Cèrtas, meravelhosa es la vertut de l'esperit de profecia en aquest baron de Dieu, per la qual èra restituïda vigor als membres despoderatz, et als coratges durs⁸ empremia¹⁰ pietat, quant que non sia mens la meravelhosa clartat d'aquel meteis esperit, per la qual el conoc lo aveniment de las causas endevenidoras, enans que venguesson, entant que el coneishia los secretz de las consciéncias ; quais coma autre Elisieu el avia recebut l'esperit doble de Elias¹¹.

7. Car com el a Cena ad un òme son familiar agués² ditas alcunas causas que li devian endevenir, et aquel savi clèrgue del qual es faita mencion dessús, que las Escripturas alcunas vetz parlava ab lui, auzidas aquelas causas, dubtant querís al sant Paire si el o avia dit aquò que per recontament d'aquel òme avia conogut. Non tan solament afermèc aquelas causas aver ditas, ans veraiament d'aquel querent l'autrui aveniment denantditz, profetant lo pròpi eishiment¹². E per çò que al coratge de lui o empressès⁹, dis-li alcun dubte de sa consciéncia, lo qual a negun vivent lo denantdit non avia revelat, et el, revelant, meravelhosament lo li despleguèt, et, aconselhant, saludablament lo li ostèc. Per que se endevenc, a fermetat de totas aquelas causas, que aquel òme religiós aissí finalment consumèc¹², com li dis lo sèr de Crist.

Traduction

Chapitre IX : De l'entendement des Ecritures et de l'esprit de prophétie.

Du temps que le saint homme était malade à Rieti, un prébendier du nom de Gédéon, mondain et impur, était couché dans son lit, en proie à une grave maladie. Amené devant saint François, il le pria en pleurant — et tous ceux qui étaient là priaient avec lui — de faire sur lui le signe de la croix. Mais il lui répondit : « Comment ferai-je sur toi le signe de la croix, toi qui jusqu'à présent as vécu selon les désirs de la chair, sans nul respect des jugements de Dieu ? En vérité, à cause de la dévotion de ceux qui prient ici, je ferai sur toi le signe de la croix, au nom de Dieu. Mais sache que tu seras plus durement puni si tu retournes à tes vomissures, une fois délivré. Car les peines dues au péché d'ingratitude sont toujours pires que les premières que l'on subit ». Certainement, dès qu'il eut fait sur lui le signe de la croix, l'homme, qui était auparavant couché tout perclus, se leva en bonne santé et, louant Dieu, s'écria : « Je suis guéri ! ». Alors les os de ses reins, selon ce qu'entendirent beaucoup de témoins, se mirent à craquer comme quand on coupe avec la main du bois mort.

Mais au bout de peu de temps, il oublia Dieu et retourna à son ordure. Un soir qu'il soupa chez un chanoine, tandis qu'il s'était couché pour y passer la nuit, le toit de la maison s'écroula brusquement. Tous les autres échappèrent à la mort, à l'exception du malheureux qui fut seul désigné pour mourir. C'est donc grâce au juste jugement de Dieu que les dernières peines de cet homme furent pires que les premières, à cause du péché d'ingratitude et du mépris de Dieu. Ce qui montre qu'il faut être reconnaissant à Dieu du pardon reçu, car le péché renouvelé est deux fois plus intolérable.

Une autre fois, une femme noble, dévote envers Dieu, vint auprès du saint pour lui exposer sa douleur afin qu'il y apportât remède. Elle avait un mari très cruel et qui faisait tout à l'encontre du service de Dieu. Elle pria donc le saint d'intercéder auprès de Dieu afin que, pas sa piété, il daignât attendrir le cœur de son mari. En vérité, entendant ses paroles, il lui répondit : « Va-t-en en paix et aie bon espoir ; et ne doute point d'obtenir bientôt de ton mari la consolation qui doit t'advenir ». Il lui dit en outre : « Tu diras à ton mari, de la part de Dieu et de moi-même, que le temps de la piété est maintenant venu, et qu'après viendra le temps de la droiture ». La femme s'en retourna avec sa bénédiction et, ayant retrouvé son mari, elle lui

fit part des paroles du saint. Le Saint Esprit tomba alors sur lui, et le vieil homme, transformé en homme nouveau, lui répondit avec grande douceur : « Femme, dit-il, servons Notre Seigneur et sauvons nos âmes ». Alors, admonestant à son tour la sainte femme, il mena avec elle une vie céleste durant de nombreuses années, jusqu'au jour où ils allèrent tous les deux rejoindre Notre Seigneur. Certes, merveilleuse était la vertu de l'esprit de prophétie chez ce baron de Dieu, grâce à laquelle il rendait la vigueur aux membres perclus et imprégnait de piété les coeurs endurcis. Et n'était pas moins merveilleuse la clarté de ce même esprit, par lequel il connaissait les événements futurs, avant qu'ils ne se fussent produits, de même qu'il connaissait le secret des consciences. Car, tel un autre Elisée, il avait reçu l'esprit double d'Elie.

Ayant dit un jour à souper à l'un de ses amis intimes quelques-unes des choses qui devaient lui arriver, le savant clerc dont nous avons fait mention ci-dessus et qui, selon les Ecritures (?) parlait quelquesfois avec lui, après avoir entendu ces choses, pris de doute, demanda au saint Père s'il avait dit cela en se fondant sur le récit de l'homme, qu'il connaissait. Non seulement [le saint] affirma qu'il avait bien dit ces choses, mais encore que, cherchant la destinée d'autrui à propos de cet homme, il prophétisait sur sa propre destinée. Alors, afin de recevoir l'empreinte du saint dans son cœur, l'ami lui exposa quelque doute de sa conscience, qu'il n'avait jamais révélé à nul homme vivant. Le saint alors le lui expliqua d'une manière merveilleuse et, lui prodiguant ses conseils, le lui ôta pour son salut. Et il arriva que, sur l'assurance de toutes ces choses, cet homme pieux acheva finalement sa vie, comme le lui avait demandé le serviteur du Christ.

NOTES

NORMALISATIONS : *com* (quo), *lui* (lu), *senharèi* (senhare), *conoisshent* (conoxent), *femna* (femena), *anmas* (animas), *autrui* (autru), *aconselhant* (aquo celant), *jogavan d'engal* (iagavan).

1. *Rieti* : Rieti, ville de l'Ombrie, prov. de Pérouse.

2. Sur le latinisme = *com* (/coma) + imparf. subj., cf. 33,8 et *infra* : *com...* *el cenès*, *com el...* *agués dita*, *com el cogités*.

3. *si retornas al vomit* : allusion biblique : cf. Prov. 26,11.

4. *Fait a de certas* : part. passé à valeur absolue (latinisme) fréquent dans le texte : « ayant fait certainement sur lui le signe de la croix... ».

5. *contraitz* : contracté ; ici : perclus, paralysé.
6. *e dis* : pour le *e* introductif de *principale*, cf. 31,3.
7. *detriatz e mort* : le sens de *detriatz* est peu clair. Ce terme, part. passé de *de(s)triar*, signifie habituellement « choisir », mais ce sens ne convient pas au contexte. On a proposé le sens d'« écraser » (< lat. TRITARE). Mais cette acceptation ne paraît pas attestée. Peut-être faudrait-il corriger *destriatz a mort* « désigné seul pour mourir » (alors que tous les autres ont échappé au danger).
8. *foron faitas... primieras* : allusion biblique : cf. S. Matth. 12,45.
9. *lo sieu coratge amolegar* : « amollir (attendrir) son cœur ». On parle plus loin de *coratges durs* (cœurs durs).
10. *empremia* : de *empremer/ emprimir* : empreindre, imprimer. Cf. *infra* (même sens) : *empressés* (de *empressar/ empreissar*).
11. allusion biblique : cf. IV Rois 2,9.
12. Sens et syntaxes obscurs. Notre interprétation du paragraphe reste hypothétique.
13. *consumèc* : de *consumar* : « finir sa vie, mourir ».

35

RECITS D'HISTOIRE SAINTE (1) [gascon]

Ces Récits constituent la version gasconne (béarnaise) d'un ensemble de trois textes romans, parallèles et très voisins, qui nous offrent une sorte d'abrégé d'*histoire sainte*. Des deux autres versions, l'une est en occitan classique (elle est conservée dans un ms. de la fin du XIV^e s. déposé à la Bibl. Ste-Geneviève), l'autre en catalan (transmise par un ms. de 1451). Quant au ms. béarnais, il doit être des environs de 1425 ; mais le texte est une copie d'un texte plus ancien, comme le prouve l'état archaïque de sa langue : probablement antérieur à 1350. Le ms. est aujourd'hui déposé à la Bibl. Nationale.

Ces trois textes présentent d'étroites ressemblances : ils s'inspirent tous des livres canoniques et apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament, le tout mêlé d'épisodes empruntés à diverses traditions d'*histoire profane* (2). Un examen attentif prouve toutefois qu'ils n'ont pas été traduits l'un de l'autre, mais remontent plutôt à un même original latin, qui n'a pu être identifié : le texte gascon étant d'ailleurs parfois le plus près du texte biblique. Au demeurant, ces trois versions avaient toutes la même finalité : elles devaient appartenir à des prêtres ou à des maîtres d'école qui s'en servaient pour l'enseignement religieux de leurs paroissiens ou de leurs élèves. Le style relève en effet d'une technique orale comme le montre l'emploi fréquent, dans toutes les versions, de formules du type : « *audit avètz* » ou « *ara audiratz* ».

L'intérêt du texte béarnais, en particulier, c'est qu'il représente un des rares spécimens de prose gasconne narrative du Moyen Age : la syntaxe en est souple, le style concret et imagé, le vocabulaire abondant et précis. Tout cela est assez loin de la sécheresse des formules juridiques des chartes ou des cartulaires à laquelle la *scripta* gasconne médiévale nous a surtout habitués.

(1) Cf. V. Lespy et P. Raymond, *Récits d'Histoire Sainte en béarnais*, 2 vol., Pau, 1876 et 1877. Les textes occitan et catalan sont également donnés.

(2) On y relève bien des traces de croyances que l'Eglise romaine ne tient pas pour authentiques : en particulier des emprunts aux Evangiles de Nicodème, du Pseudo-Mathieu, de Thomas et de l'Enfance.

1. *Com morí Goliàs lo geguant (3)*

Anà David, ab çò qui son pair voló que prencós¹, a la òst ; et, estant la, vi lo geguant e demanà que èra ; e òm l'ac dixó, e fen-lo a enténer lo damnatge qui prenèn cada dia. Et audí las trompas de Saül que crivadan cada dia que, qui conquistàs aqueth geguant, que deré.u la filha per molhèr². E l'ora dix David : « E com aquest menhs-credent, non-circumcís, apremerà així la nòstra gent ! Non farà pas ; que jo lo batalharè ab la ajuda deu Nòstre Senhor e lo destrugerè, et ostarè aquesta premsa de Israël. »

Et Eliap, lo frair major, quan sabó çò qui David agó dit, per paor que.s [perds], car lo sabè tant amalit, anà [a] lui, e maumià-lo, dizent : « Jo coneç ben la toa mauvestat, e sè que anc nòstre pair no.t fe vier ací ; mès tu, per quauque orgulh e per ta esquerretat, ab entenement de far alguna malícia, ès ací vengut, e desemparèst las aolhas. »

E fo dit a Saül, e Saül lo manà vier davant si.

E quan lo vi tan joen, enquèra non avè plus de dètz-e-ueit ans, e que èra trop bèth enfant, ditz que pecaré si lo leixava aventurar, e ditz a l'enfant : « Filh, non vulhas aventurar ad aquera mala causa, que pèrder-t'es³ ; tu ès enfant, que non saps de batalhar, ni aurés fòrça per lui qui es usat de armas, et a tròpa fòrça mes que aute òmi. » Responó David, dizent : « Lèixa tu estar, que Diu qui me deliurà deu leon e de l'os, me gardarà de 'quest menhs-credent, non-circumcís. » E ditz Saül : « Com te deliurà Diu deu leon e de l'os ? » Responó David, dizent de si medix : « Lo servent de Nòstre Senhor gardava las aolhas de son pair ; e viencón l'os e lo leon e prenèn las aolhas, e jo estremàvei-los-i⁴, et eths iràn-se contra mi, e jo matèi-los ; e trenc[arè] jo aquest menhs-credent com la un de

(3) *Op. cit.*, I, pp. 50-56. Pour un exemple de la graphie originale, cf. le texte suivant.

lor. » E ditz Saül : « Filh, aqueth qui tu serveixes et adoras, Diu de Israël, te gardi e te done victòria ! » E fe.u armar de sas medixas armas pròprias.

E quan fo armat, tengó.s tròp per empachat, et ditz : « Ostatz tot açò, que així no.m poderí ni saberí combàter, car no.n so usat. »

E desarmàn-lo ; et eth prencó son dobler e metó.i *cinc* pèiras ardoras e limpras en un riu⁵, e prencó son baston et una fona plan malhada, e met-se son dobler a las còstas, e salhí au camp.

E quan lo vi lo geguant, menhsprezà-lo e ditz : « E com can so jo, que ab pau ni ab barra me vieis batalhar ? Mès jo juri per los mens dius que en aquest dia de uei... »⁶

Responó David : « Tu vieis a mi ab armas, e jo a tu en lo nom deu men Senhor Diu ; e darè aus auzèths a minjar de las toas carns uei. »

E sus ciò, Goliàs dreçà.s per vier contra David.

Et eth trametó una pèira ab la fona, e donà-lo atau còp sus lo front, que l'i trencà ; et ans que lo geguant se acordàs, tirà.u auta per lo medix lòc, entrà.u en lo cap⁷, tant que lo geguant se voló estrèger, però getà David la tèrça pèira e metó-la.i en lo medix lòc, e cadó lo geguant en tèrra mòrt.

E David anà [a] lui, e trencà⁸ lo cap ab lo son cotèth e portà.u ad Abian⁹, qui èra manescaut de las òstz per Saül.

Traduction

Comment mourut Goliath le géant

David alla jusqu'à l'armée, muni de ce que son père avait voulu qu'il prenne ; et, étant arrivé, il vit le géant et demanda qui il était. On le lui dit et on lui exposa le dommage qu'ils subissaient chaque jour. Et il entendit les trompettes de Saül qui criaient chaque jour qu'il donnerait sa propre fille pour épouse à quiconque s'empare-

rait du géant. David dit alors : « Comment se peut-il que ce mécréant, ce non-circoncis opprime ainsi notre nation ? Il n'en sera rien : car je le combattrai avec l'aide de Notre Seigneur et le détruirai ; et je délivrerai Israël de cette oppression ».

Mais Eliap, son frère aîné, quand il apprit ce que David avait dit, de peur de se perdre car il le savait si irrité (?), s'approcha de lui et, le malmenant, lui dit : « Je connais bien ta lâcheté, et je sais que notre père ne t'a jamais dit de venir ici ; mais toi, par orgueil, par obliquité, et avec le dessein de faire quelque mauvaise chose, tu es venu et tu as abandonné tes brebis ».

Saül, ayant appris sa venue, le fit venir devant lui.

Quand il le vit si jeune — il n'avait pas encore dix-huit ans — et si bel adolescent, il se dit qu'il commettrait un péché s'il le laissait courir ce risque, et il dit à l'enfant : « Mon fils, ne tente pas l'aventure d'une entreprise si dangereuse, car tu te perdras ; tu es encore un enfant, tu ne sais pas te battre, et tu ne saurais te mesurer à lui qui a l'habitude des armes et a plus de force que quiconque ». David lui répondit : « N'en parlons plus, car Dieu qui me délivra du lion et de l'ours me protégera contre ce mécréant, ce non-circoncis ». Saül lui demanda : « Comment Dieu t'a-t-il délivré du lion et de l'ours ? ». David, parlant en son propre nom, répondit : « Le serviteur de notre Seigneur gardait les brebis de son père quand vinrent l'ours et le lion. Ils me prirent les brebis, mais je leur enlevai ; ils entrèrent en fureur contre moi, mais je les tuai. Et je supprimerai ce mécréant comme je l'ai fait pour eux ». Saül lui dit alors : « Mon fils, que Celui que tu sers et que tu adores, le Dieu d'Israël, te protège et te donne la victoire ! » Et il le fit armer de ses propres armes.

Mais quand il fut armé, il se trouva trop embarrassé, et il dit : Otez-moi tout cela ; ainsi je ne pourrais ni ne saurais combattre car je n'en ai pas l'habitude ».

Et on le désarma. Il prit alors sa sacoche et y mit cinq pierres rondes et polies [qu'il avait prises] dans le ruisseau ; il prit aussi son bâton et une fronde bien maillée, mit sa sacoche sur ses flancs et sortit dans les champs.

Quand le géant le vit, il fut plein de mépris pour lui et lui dit : « Suis-je un chien pour que tu viennes me combattre avec un bâton et une barre ? Mais je jure sur mes dieux qu'aujourd'hui je... »

David lui répondit : « Tu viens à moi avec des armes, mais moi je viens à toi au nom de mon Seigneur Dieu ; et je donnerai aujourd'hui de ta chair à manger aux oiseaux ».

Et sur ce, Goliath se leva pour se lancer sur David.

Mais il lui jeta une pierre de sa fronde, et lui donna un tel coup sur le front qu'il le lui trancha. Et avant que le géant eût repris ses sens, il lui jeta une autre pierre au même endroit, qui lui pénétra dans la tête. Si bien que le géant voulut se retirer. Mais David lui jeta sa troisième pierre qui le toucha au même endroit, et le géant tomba mort sur le sol.

David alla jusqu'à lui, lui trancha la tête de son couteau et l'apporta à Abner, qui était le maréchal des armées de Saül.

NOTES

1. « avec ce que son père voulut qu'il prît ».
2. « à quiconque s'emparerait de ce géant, il donnerait sa fille comme épouse ».
3. *pèrder-t'es* = *perderés*. Les exemples de *tmèse* au futur et au conditionnel sont assez nombreux dans les Récits (ex. *amar-lo-an*, p. *amaràn-lo* ; *dizer-vos-è*, p. *dizerè* ; *meter-vos-a*, p. *vos meterà*, etc.). C'est un signe d'archaïsme. Cf. 25,2.
4. *estremâei* : du verbe *estremar*. Cette forme paraît être un lapsus du copiste résultant d'un croisement entre l'imparfait (*estremava*) et le parfait (*estremèi*). Ici, c'est plutôt le parfait qui convient.
5. *limpras* « polies ». Le texte béarnais est le seul qui traduise le *limpidissimos* du latin. — *en un riu* : comprendre : [presas] *en un riu* (latin : *elegit sibi quinque limpidissimos lapides de torrente*).
6. La phrase est inachevée dans le ms.
7. Le sujet implicite de *entra.u* est *auta* [*pèira*] ; il manque sans doute le relatif *qui*.
8. *pour* : *trencà-lo lo cap.*
9. *Abian* = *Abner*, général de Saül dont il était cousin. Les noms bibliques sont assez souvent déformés dans les Récits.

2. Daniel dans la fosse aux lions (4)

[*Cum Daniel fo metud ab los leoos*]

XXVII — *Apres de sso, troban un gran dragon et trop espabentable, au quoau adoran los Caldentes, et dixon que ere diu. E ditz lo rey a Daniel que l'adoras, qui si no, tot la mynyare viu. « No fare, ditz Daniel, que bee deus tu conexer que no es diu, que ans es diable, et mal fe qui lo adora ». E ditz lo rei : « Per Diu, si no lo adoras, mynyar t'a tot viu. » — « A mi, ditz Daniel, cum me mynyara, que no m'au[sa]ra reguardar ? » — « Puixs que tu ditz que no t'ausara reguardar, entra a luy, et beyam que t fara, que aus qui no lo adoran englotexs totz vius ; et tu es bee simple ; et si a tu no a ffe, nulh temps l'adorare jo a luy. » — « A mi a ffara, ditz Daniel ; no fara pas, que ans lo destrugere jo a luy. » E entant entra Daniel au dragon.*

E quan lo vi, conjurà-lo per lo Diu qui l'avè fèit, tant que lo dragon non lo podó far mal. E sus çò ajustà.s a lui, e prencó pegunta e arrosina, estopa e fondó-ac tot amassa et ab gran flama de fuec ardent, e getà.l'i en la gola, e morí lo dragon.

E açò pesà trop e desplagó aus Caldentés, e fon trop iratz contra Danièl, tant que lo.n metón ab los leons, com ara audiratz.

[*Com exi Danièl de la prezon deus leons*)]

XXVIII — Ditz en lo Libre de Danièl que ajustàn-se los de Babilònia et anàn au rei e dixón-lo : « Dona-nos Danièl qui destrugó Bel et aucigó lo dragon ; que si non ac fès, nos te aucideram a¹ tu e a¹ ta mainada. » E quan los vi lo rei plens de tan mal talent, agó paor, e

(4) *Op. cit.*, I, pp. 116-120.

donà-los Danièl. Et eths lo prencón e metón-lo en una càrcer en que avè sèt leons aus quaus solèn donar, cada dia, dus còs de òmis et autres dus de aolhas. E quan i agón getat Daniel, ostàn-los la porcion, per amor que minjassen a Danièl. Et esté Danièl aquí *sieis* dias, que los leons non lo tocàen ren, ni minjàn nulha causa.

En aquera sazon, èra Abacuth profèta e portava aus segadors en un tistèth a disnar ; e viencó l'àngel de Nòstre Senhor, e dixó-lo : « Abacuth profèta, pòrta aqueth disnar a Danièl en Babilònia, car aquí es en la càrcer deus leons. » Responó Abacuth : « Senhor, jo non sè Babilònia ni aquera càrcer. »

E la-ora² l'àngel lo prencó per un peu deus deu cap³ e portà.u en Babilònia, sus la càrcer.

E aperà [A]bacuth a¹ Danièl : « Danièl, sirvent de Diu, lhèva.t e minja deu disnar que Dius t'a tremés. » — « Oc, ditz Danièl ; e remembre au Senhor Diu de mi. »

Puix minjà a son plazer ; e l'àngel tornà Abacuth en sa tèrra.

E quan fo lo *setau* dia qui Danièl fo mes en la càrcer ab los leons, anà lo rei a la càrcer, perqué ploràs a¹ Danièl, e vi que èra san e fòrt enter los leons, e ladoncas cridà a grans votz : « Tròp gran e poderós es lo nomi deu Senhor, Diu de Danièl ! ». E sus açò fe trèger a¹ Danièl de la càrcer, e fe.i méter los qui fon consens que Danièl i entràs ; e los leons los agón minjatz en menx de una ora.

E ditz lo rei : « Mervilhin-se⁴ totz los òmis de tota la tèrra deu Diu de Danièl, que així a deliurat Danièl de la càrcer deus leons ; per qué temin et ondren lo qui ben ajuda aus qui en lui an esperança. »

Traduction

[*Comment Daniel fut mis avec les lions*]

Après cela ils trouvèrent un dragon, énorme et vraiment épouvantable, adoré par les Chaldeens qui le considéraient comme un Dieu. Et le roi dit à Daniel de l'adorer, car

sinon il le mangerait tout vivant. « Je n'en ferai rien, dit Daniel, car tu dois bien reconnaître qu'il n'est pas Dieu mais plutôt le diable, et mal agit celui qui l'adore ». Le roi dit : « De par Dieu, si tu ne l'adores pas, il te mangera tout vivant ». — « Comment me mangera-t-il, moi, dit Daniel, puisqu'il n'osera pas me regarder ? » — « Puisque tu dis qu'il n'osera pas te regarder, entre chez lui, et voyons ce qu'il te fera, car ceux qui ne l'adorent pas, il les engloutit tout vivants ; tu es bien simple. Mais s'il n'agit pas ainsi envers toi, je ne l'adorerai plus jamais ». — « Il le fera, dit Daniel, [ou plutôt] il ne le fera pas, car c'est moi qui le détruirai ». Et sur ces entrefaites, Daniel entra chez le dragon.

Quand il le vit, il le conjura au nom de Dieu qui l'avait créé, tant et si bien que le dragon ne lui put faire aucun mal. Et sur ce, il s'approcha de lui, prit de la poix, de la résine et de l'étoupe, fit fondre tout cela ensemble dans une grande flamme de feu ardent, et jeta le tout dans la gueule du dragon qui tomba mort.

Mais cela affligea et déplut beaucoup aux Chaldéens, qui devinrent si furieux contre Daniel qu'ils le mirent dans la fosse aux lions comme vous l'entendez maintenant.

[Comment Daniel sortit de la fosse aux lions]

On dit dans le livre de Daniel que les habitants de Babylone arrivèrent et, se rendant auprès du roi, lui dirent : « Donne-nous Daniel, qui détruisit Bel et tua le dragon : car si tu ne le fais pas, nous te tuerons, toi et ta famille ». Quand le roi les vit si courroucés, il prit peur et leur donna Daniel. Ils le prirent et le mirent dans une prison où il y avait sept lions auxquels on donnait chaque jour deux corps d'homme et deux autres de brebis. Et lorsqu'ils eurent jeté Daniel, ils ôtèrent aux lions leur pitance, afin qu'ils dévorassent Daniel. Et Daniel resta là six jours, mais les lions ne le touchèrent pas le moins du monde et ne mangèrent rien de tout ce temps.

En ce temps-là, Habacuc était prophète. Un jour qu'il portait à des moissonneurs un panier de vivres pour le dîner, l'ange de Notre Seigneur arriva et lui dit : « Habacuc prophète, porte ce dîner à Daniel à Babylone, car il est là-bas dans la prison des lions ». Habacuc répondit : « Seigneur, je ne connais ni Babylone ni cette prison ».

Alors l'ange le prit par un de ses cheveux et l'emporta jusqu'à Babylone, près de la prison.

Et Habacuc appela Daniel : « Daniel serviteur de Dieu, lève-toi et mange ce dîner que Dieu t'a envoyé ». — « Oui, dit Daniel, et que Dieu se souvienne de moi ».

Puis il mangea selon son plaisir ; et l'ange ramena Habacuc dans son pays.

Et quand vint le septième jour que Daniel se trouvait dans la prison des lions, le roi vint à la prison pour pleurer sa mort ; mais il vit qu'il était sain et fort au milieu des lions, et alors il s'écria à haute voix : « Très grand et très puissant est le nom du Seigneur, Dieu de Daniel ! ». Et aussitôt, il fit sortir Daniel de la prison, et y fit jeter ceux qui avaient décidé d'y mettre Daniel. Et les lions les dévorèrent en moins d'une heure.

Le roi dit alors : « Que tous les hommes de toute la terre soient pleins d'admiration pour le Dieu de Daniel, qui ainsi a délivré Daniel de la prison des lions ; et qu'ils craignent et honorent celui qui apporte son secours à ceux qui ont mis en Lui leur espérance ».

NOTES

1. Remarquer le gasconisme : la préposition *a* qui introduit l'objet direct de la personne, lorsque cet objet (nominal ou pronominal) est déjà annoncé par un pronom : type *que't vedem a tu* ; *que la voi véder, a Maria*. Français local : « je vous embrasse à tous ». Cette tournure dépasse d'ailleurs le domaine gascon. Plus rare est son emploi, lorsqu'il n'y a pas *relance* d'un pron. personnel : ex. *Et aperà Abacuth a Daniel; fe trèger a Danièl de la càrcer*. Cette dernière construction, spécifique de l'espagnol et d'un certain nombre d'autres langues romanes, n'est plus guère conservée qu'en gascon pyrénéen.

2. *la-ora* « alors ».

3. Cet unique cheveu (*un peu deus deu cap*), par lequel l'ange saisit Habacuc pour le transporter à Babylone, n'apparaît que dans les versions gasconne et catalane. La version en occitan classique nous dit d'une manière plus plausible : « Pres-lo l'àngel per los pels de la tèsta... ». Il s'agit là sans doute d'une exagération expressive dans la traduction du latin : *tulit prophetam angelus capillo capitii sui*. Ce qui montre encore une fois l'indépendance des trois traductions.

4. *Meravilhin-se* : subj. présent (3^e pers. plur.) à valeur optative : « Que tous les hommes... soient pleins d'admiration pour le Dieu... ».

LE VOYAGE DE SAINT BRENDAN

Le point de départ du *Voyage de Saint Brendan* est un texte latin de forme hagiographique, calqué sur le genre mythologique irlandais de l'*imram* (voyage dans l'au-delà). Ce texte du X^e s., la *Navigatio sancti Brendani*, eut une grande diffusion dans tout l'Occident. Une des adaptations les plus connues est un poème anglo-normand du début du XII^e s., en octosyllabes, dédié à la reine Aelis, épouse de Henri I^{er} d'Angleterre. Le poème, qui suit d'assez près un modèle latin en prose, d'origine irlandaise, est essentiellement, par-delà les aventures maritimes les plus compliquées, un récit édifiant qui met en avant une inébranlable confiance en Dieu. Il serait l'œuvre d'un certain Benoît, pape ou archidiacre de Rouen (?).

L'argument de l'histoire est en gros le suivant. Le saint abbé Brendan souhaite visiter le paradis terrestre et l'enfer. Il s'embarque donc avec quatorze religieux, plus trois autres, qui connaîtront un sort terrible. La barque erre pendant des années, avec des escales régulières fixées par la Providence, au milieu des épreuves les plus diverses. Le voyage se termine au bout de sept ans, après une visite à la campagne éternellement fleurie de l'Eden, par le retour en Irlande des voyageurs, à la grande joie de leurs compatriotes.

Parmi les nombreuses adaptations en prose en diverses langues (français (1), italien, espagnol, portugais, allemand), devait exister une rédaction occitane, comme on peut le supposer par certaines allusions contenues dans la traduction occitane d'un petit écrit en latin : *Libellus de descriptione Hiberniae*, qui n'est pas autre chose qu'une rédaction abrégée, à l'usage du pape Jean XXII (1316-34), de la *Typographia* de Girald. Un des chapitres du *Libellus* (*De la ilha de glòria*) commence ainsi : « En Comacia (= Connaught) en occident a una ilha que segont

(1) Pour la version française, cf. C. Wahlund, *Die altfranz. Prosauübersetzung von Brendans Meerfahrt, nach der Pariser Handschrift, Na. Bibl. 1553...*, Upsala-Leipzig, 1900 [Slatkine Reprint 1975].

que òm ditz es sacrada per S. Brandanum... » (2). Un autre chapitre, précisément intitulé *San Brendan*, s'achève ainsi : « E si alcuns plus de los miracles de S. Brandan vòlha saber, lega son libre... ».

Ce livre est malheureusement perdu. Mais on en possède encore une version réduite en prose, contenue dans un ms. de la Bibl. Nat. (fonds fr. 9759), d'après un modèle latin, également abrégé, mais différent de la *Navigacio* originale. Le ms. paraît être du XVe s. et sa langue n'est pas toujours très sûre. Le récit suit le destin de son héros depuis sa naissance (*nat foc de noble linhatge e baron de mout grant abstinéncia e en vertut mout resplendent*) jusqu'à sa mort, en 1211 (3).

2. Il s'agit de l'île de Inishglora (irland. *inis* « île » et *glóir* « gloria »), sur la côte ouest de l'Irlande, dans le comté de Mayo.

(3) Pour l'édition (diplomatique) du texte, cf. C. Wahlund, *Eine altprovenzalische Prosauübersetzung von Brendans Meerfahrt*, « Festgabe für Foerster », Halle, 1902, pp. 175-198.

Le supplice de Judas¹ (4)

Moutas tribulacions e divèrsas de meravilhas vic Sant Brandan anant per la mar oceana, las quals serian long de contar. Assajadament li aparèc una montanha mout auta que quais al mieg del cèl tocava. E aquí avia mout grant fum sus aut en lo sobiran lòc de la montanha. E non agron estat longament que la barcha venc sobre riba tèrra ; e viron aquela montanha descubèrta de la part de sus que gitava mout grantz espiras de flamas de fuòc que tocavon trò al cèl. E en *deissendent*² davalèc aquel fuòc per lo mont aval, cremant trò sus en la mar. Per qué Sant Brandan, volent-se partir d'aquel mal lòc, non gaire luenh de la tèrra [li aparèc una] forma d'òme cremat e negre e sequeral (?). E sezia sobre *una pèira e deissendia*² un drap de lin davant el que penjava entre *doas* forcas de fèrre, e lo drap aquel non tenian³. E los fraires que amb Sant Brandan èron dissèron, quant o vigrón de luenh, que èra nau qu'estava abocada. E ls autres dissèron que èra peis mòrt. E donc coma s'apropièssen [d'] aquel òme, els lo trobèron que sezia sobre la pèira de fòrt lèja forma ; e *las ondas* de la mar batèron-lo trò sus al cap⁴. E coma *las ondas* se.n partian, paria la pèira e el tot e lo drap que davant aquel [penjava] per los uelhs e per lo front. E a las nadadas tirantz, aquel issic. Sant Brandan començà aquel a demandar qui èra e per qual colpa èra pausat aquí, e per qual merit aital pena sostenia. E aquel respòs : « Ieu soi lo molt mal nat Judàs, que non ièi⁵ per meritz meus aquest lòc : mas per la grant misericòrdia de Jesú Crist es donat a mi aquest lòc per penitència. E sàpias que ieu estauc aici en aquesta pèira que sia en penas e [vejaire m'es] que aja totz deliegs per razon de la temor dels turmentz que me covén a sofrir. Coma ieu cremi aissí coma massa de plom rejalada⁶ en ola, de nuech e de dia, en mieg d'aquel mont que vezes. Aquel mont es infèrn qui gitava las suas plagas, tostems devorant las armas dels non piatadoses pecadors. Ara verament è un pauc de

(4) Cf. Wahlund, *op. cit.*, pp. 190-197.

refrigèri aicí e totz dimenges de las unas vèspras trò a las autres, e en la nativitat de Jesú Crist entrò al dia d'aparicion, e de pascas entrò a Pa[n]tacosta, e en la purificacion de la verges Maria è ieu aquest refrigèri que isc de infèrn e venc aicí en aquest lòc. E pueis soi turmentat en lo plus priont de la abitacion dels demònus amb Eròdes e amb Anna e amb Caifàs⁷. E per amor d'aquò, paire sant, [te] conjuri per lo redemptor del mont que dejas pregar lo meu senhor Jesú Crist que ieu aja poder d'estar aicí tant solament entrò deman lo solelh issit per çò que ls demònus non turmenton-mi en lo anament⁸ [e] que no.m pòrton en la mala eretat que ieu comprièi per lo mal prètz qu'en Jesú Crist aguí. E lo sant baron dis : « Sia facha la voluntat del Senhor ! » Adonc li demandèc sant Brandan quin drap èra aquel que davant sos uelhs penjava. E Judàs respòs : « Aquest drap que tu vezes donièi ieu a un lebrós quant anava amb lo senhor meu Jesú Crist. Emperò ieu non ièi negun refugi per aquest, ans dona a mi grant *embargament*⁹. Coma lo drap non foc meu ni lo aguí de bon just, los forcons de fèrre en que pendi ieu donièi ieu en present als sacerdòtz del temple. La pèira ont sic¹⁰ pausièi ieu ne un clòt, en una carrieira publica, per que mielhs ne passesson los caminantz. E aquò fezí ieu dabans que fos discípol del Senhor. E donc, coma fos venguda la ora de vèspras, vengron (en) una grant multitud de diables cridant : « Departís-te de nos, sant de Dieu, que non nos podem apropiar de nòstre companhon entrò que tu d'el te partiscas, davant ni detrás lo nòstre príncip Satanàs. Mas non ausam aperseguir ni retener entrò que el aja lo seu amat Judàs Iscariòt ». El sant baron sant Brandan respòs-lor : « Ieu non sofre a vosautres ni embarc ni contrast que lo enemic de Dieu vos apropietz. Mas ieu ièi pregat nòstre senhor Jesú Crist que li alargue l'espazi de las penas entrò deman matin, e lo Senhor a-me autrejat, non per los meus meritz mas per sa grant mercé e misericòrdia (?) que el estia aissí tota aquesta nuech entrò al matin. Per qué vos mandi de part del meu senhor Jesú Crist que l laissetz anar ». Els demònus, cridant amb grant votz, dissèron : « Cossí pòt èsser que Jesú Crist ni'l seu

poder ajude ni done refugi de gràcia a aquest que es estat traidor seu, plen de mals e de iniquitatz ? ». Ieu vos mandi, dis sant Brandan, apròp d'aquel qui la sua gràcia e mercé estén sobre qui.s vol. Que vosautres no.l toquetz ni negun mal non li façatz ». E aissí foc complit que tantòst se.n pogèron los demònisi in infèrn. E al matin menèron-lo-se.n mout ajustadament e.l tornèron a las penas cruzèls ont estava dabans e estarà de fin en fin per tostems. San Brandan, amb lo seus companhons venentse vas la plaça meridiana¹¹ e anant vas en la barca la ont nòstre Senhor la volia guidar. Anant adès amb [un] vent adès amb autre, e adès anant a dèstra adès a sinistra, tròban e vezen moutas meravelhas que qui las volia totas dire tornarian a enueg. E cascun jorn glorificavon e lauavon Dieu en totas causas e per totas causas. Quant ac anat aissí sèt ans per la mar, volc nòstre Senhor que arribès en tèrra de promission e pres tèrra e aquí visitava (de) las relíquias dels santz : aquí en aquela tèrra jazian santz. Pel torn de que venc en la tèrra del seu monestier ; e recontà e dis aquestas causas las quals en la oceana mar avia vistas. E aquí estant non foc longa sa vida, ans lo(s) pres nòstre Senhor garnitz dels sagramentz divinals, çò es del còr de Dieu que umilment recebèc en las mans dels seus discípols. Mout gloriosament se n'anèc a Jesú Crist : finic a dotze dies de junh en l'an de la incarnacion de Jesú Crist. M. CC. XI.

Traduction

Tandis qu'il naviguait sur la mer océane, saint Brendan connut bien des tribulations et diverses aventures merveilleuses qu'il serait trop long de rapporter. Dangereusement (?) lui apparut une très haute montagne qui touchait presque le milieu du ciel. Et il y avait là une très grande fumée qui s'élevait du haut de la montagne. Au bout de quelque temps, la barque aborda et toucha terre. Ils virent alors la montagne, découverte à son sommet, jeter de grandes spires de flammes et de feu qui montaient jusqu'au ciel. Et en descendant le long de la pente, le feu brûlait jusqu'à la mer. Comme saint Brendan voulait s'éloigner de ce lieu maudit, il aperçut, pas très loin de

la terre, une forme d'homme, brûlée, noire et desséchée. L'homme était assis sur une pierre et, devant lui, il y avait un drap de lin qui pendait entre deux fourches de fer, sans que ces dernières ne parvinssent à le retenir. Lorsque les frères qui étaient avec saint Brendan virent cela de loin, ils pensèrent qu'il s'agissait d'un navire échoué. Les autres dirent que c'était un poisson mort. S'approchant alors de l'homme, ils le trouvèrent assis sur la pierre, et de fort laide apparence ; et les ondes de la mer le battaient jusque sur la tête. Et lorsque les flots se retiraient, la pierre apparaissait, et l'homme tout entier, ainsi que le drap qui pendait devant ses yeux et son front. L'homme vint alors à leur rencontre à la nage (?). Saint Brendan lui demanda qui il était et pour quelle faute il était assis là, et pour quelle raison il endurait cette peine. L'homme répondit : « Je suis Judas le mal né, et ce n'est pas pour mes mérites que je suis en ce lieu : ce lieu de pénitence m'a été donné par la grande miséricorde de Jésus-Christ. Et sache que je suis ici à souffrir sur cette pierre, mais qu'il me semble jouir de tous les délices, à cause de la crainte des tourments qu'il me faudra souffrir. Et sache aussi que je brûle comme une masse de plomb fondu dans une marmite, le jour et la nuit, au milieu de cette montagne que tu aperçois. Cette montagne est l'enfer, qui jette ses souffrances, dévorant continuellement et sans pitié les âmes des pécheurs. En vérité j'ai en ce moment un peu de répit en ce lieu, tous les dimanches, entre les premières vêpres et les dernières, le jour de la nativité de Jésus-Christ, de Pâques à Pentecôte ; et le jour de la purification de la Vierge Marie, j'ai cette consolation de venir jusqu'à ce lieu et de sortir de l'enfer où, au plus profond du séjour des démons, je suis tourmenté en compagnie d'Hérode, d'Anna et de Caïphe. C'est pour cela, saint Père, que je te conjure, au nom du rédempteur du monde, de bien vouloir prier mon seigneur Jésus-Christ de me donner la force de demeurer seulement ici jusqu'à demain, au lever du soleil ; afin que les démons ne me tourmentent point en votre présence (?), et qu'ils ne me ramènent pas au mauvais héritage que j'ai contracté par le mépris que je vouai à Jésus-Christ ». Le saint homme lui dit : « Que la volonté du Seigneur soit faite ! » Et saint Brendan lui demanda ce qui signifiait ce drap qui pendait devant ses yeux. Judas lui répondit : « Ce drap que tu aperçois, je l'ai donné à un lépreux quand j'allais avec mon Seigneur Jésus-Christ. Mais il ne me sert guère de

refuge et me cause plutôt un grand embarras. Comme le drap n'était pas à moi et qu'il n'était pas en ma juste possession, je donnai en présent aux prêtres du Temple ces fourches de fer où je suis suspendu. Quant à la pierre où je fus assis, je l'avais mise dans un trou, au bord d'une voie publique, afin que les passants puissent marcher plus aisément. Et tout cela, je le fis avant de devenir disciple du Seigneur ».

Alors, comme vint l'heure des vêpres, arriva une foule de diables qui se mirent à crier : « Pars d'ici, saint de Dieu, car nous ne pouvons nous approcher de notre compagnon tant que tu ne l'auras pas quitté, et nous ne pouvons être ni devant ni derrière notre prince Satan. Et nous n'osons ni le suivre ni le retenir tant qu'il n'aura pas de nouveau son ami bien-aimé Judas Iscariote ». Le saint homme de Dieu leur répondit : « Je ne saurais vous opposer un quelconque empêchement à ce que vous vous approchez de l'ennemi de Dieu. Mais j'ai prié Notre Seigneur Jésus-Christ de lui allonger le répit de ses peines jusqu'à demain matin ; et le Seigneur m'a octroyé, non pas pour mes mérites mais par sa grande vertu et miséricorde, qu'il puisse rester ici toute cette nuit jusqu'au matin. Je vous ordonne de la part de mon Seigneur Jésus-Christ de le laisser aller ». Les démons, criant à haute voix, lui dirent : « Comment peut-il se faire que Jésus-Christ, avec tout son pouvoir, puisse apporter son aide et son refuge de grâce à celui qui l'a trahi, plein de mal et d'iniquité ? » « Je vous envoie, dit saint Brendan, auprès de Celui qui étend sa grâce et sa merci sur qui il veut. Qu'aucun de vous ne le touche ni ne lui fasse aucun mal ! » Et ainsi, il arriva que les démons remontèrent aussitôt en enfer. Et le lendemain matin, ils emmenèrent Judas tous ensemble et le rendirent aux peines cruelles qu'il endurait auparavant et qu'il endurera sans fin, pour l'éternité.

Saint Brendan se rendit alors avec ses compagnons du côté des régions méridionales, et ils montèrent sur la barque pour aller là où Notre Seigneur voulait les guider. Naviguant, tantôt sous un vent, tantôt sous l'autre, allant tantôt à droit tantôt à gauche, ils trouvèrent et virent bien des choses merveilleuses, qu'on ne pourrait toutes décrire sans que cela ne tourne à ennui. Et chaque jour ils glorifiaient et louaient Dieu en toutes choses et pour toutes choses. Quand il eut ainsi navigué sept ans sur la mer, Notre Seigneur voulut qu'il arrivât sur la terre promise. Il y aborda et visita les reliques des saints : car

c'était dans ce pays qu'étaient enterrés les saints. Et, à la fin de son périple, il revint au pays de son monastère, et raconta toutes les choses qu'il avait vues sur la mer océane. A partir de ce temps-là, sa vie ne fut guère longue, car Notre Seigneur le prit, muni des sacrements divins, c'est-à-dire du corps de Dieu qu'il reçut humblement des mains de ses disciples. Très glorieusement il s'en alla auprès de Jésus-Christ : il s'était éteint le 12 juin de l'année de l'incarnation de Jésus-Christ 1211.

NOTES

NORMALISATIONS : *mar oceana* (*oceanana*), *en deissendent* (*dexepc'*), *sequeral* (*soqrat*), *una pèira e deissendia* (*podeseynia*), *lèja forma* (*lege*), *embargament* (*albregamèt*).

1. Les sept ans fixés pour la navigation sont sur le point de s'achever. La barque navigue maintenant dans des lieux sinistres. D'une montagne enfumée, aux rochers ignés, qui n'est autre que l'enfer, une énorme masse de feu est lancée sur les moines, mais les manque. Les navigateurs s'en vont et arrivent auprès d'un rocher noir, battu des flots, sur lequel est assis, derrière un drap de lin, un homme misérable : c'est Judas. Dans ce terrible épisode, Judas fait à Brendan le récit dantesque de ses peines. Le saint, vivement ému, obtient pour le damné quelque répit.

2. Les passages en italiques sont reconstitués hypothétiquement. D'une manière générale, la langue du texte a été mal transcrise et son interprétation est assez souvent indécise.

3. *tenion* (ms. *tēgnan*). Comprendre sans doute : « mais ce drap, [les deux fourches de fer] ne le tenaient pas », c'est-à-dire qu'il flottait sur les flots (cf. lat. *et sic agitabatur fluctibus*).

4. *las ondas de la mar* (ms. *els homes de la mar bategeron lo*). Leçon incertaine : le texte latin dit : *fluctuationes maris confluebant ad illum, percutiebant eum usque ad verticem*.

5. *ièi* (< HABEO). Cette forme rare apparaît parfois dans les textes tardifs (par ex. dans le *Voyage au purgatoire de saint Patrice*) et se retrouve, comme désinence de futur (type *contarièi*, *poirièi*, p. *contarai*, *poirai*) : cf. 39,1.

7. *Caifàs* : Caïphe ou Caïphas. Grand-prêtre des Juifs qui présida la séance du Sanhédrin où la mort de Jésus fut décidée ; c'est lui qui interrogea le Christ et l'accusa de plaphème.

8. *anament* « marche, allure ». Leçon incertaine : « depuis votre venue, en votre présence(?) » : cf. lat. *in adventu vestro*.

9. *embargament* (ms. *albergamèt*) : cf. lat. *impedimentum*. Il y a contradiction entre les versions. Pour certaines, le drap protège Judas contre la fureur des flots (d'où *albergament*), pour d'autres, c'est un pur embarras.

10. *sic* : 1^{re} pers. sing. présent de *sezer* « être assis » (forme rare). Le drap et la pierre représentent les deux seules bonnes actions que Judas ait accomplies de son vivant.

11. *plaça meridiana*. Lat. *pervenit in plagam meridianam* (*plaga* « étendue de terre, contrée »).

VOYAGE AU PURGATOIRE DE SAINT PATRICE (1)

Ce récit de voyage dans l'au-delà, avec comme thème essentiel la descente au Purgatoire, est le point d'aboutissement de traditions et de légendes irlandaises, probablement assez anciennes (2). Une des premières adaptations écrites est le *Tractatus de Purgatorio Sancti Patricii*, rédigé vers 1189 par le moine cistercien Henri de Saltrey. Ce texte eut un certain succès, comme le prouvent les nombreuses traductions et adaptations françaises qu'on en possède (sept versions rimées et plusieurs versions en prose) : la première, en octosyllabes à rimes plates, de Marie de France, la célèbre poétesse des *Lais* (vers 1190) ; la seconde, plus tardive (XIII^e siècle), et rédigée par un certain Béroul (différent de l'auteur de *Tristan*) (3).

En 1398, Raimon de Perellos (hameau du Roussillon), gentilhomme bien connu, composa en catalan un *Voyage au Purgatoire Saint-Patrice*, directement inspiré du *Tractatus d'Henri de Saltrey*, dont on sait que Raimon possédait un exemplaire dans sa bibliothèque. Ce gentilhomme, grand voyageur, était parti pour retrouver dans l'au-delà l'âme du roi Jean d'Aragon, mort dans un accident de chasse en 1395, et dont le salut n'était pas assuré. Raimon avait donc réellement visité le gouffre de Saint Patrice, depuis longtemps une curiosité de l'Irlande. C'est un trou profond qui s'ouvre dans une île située au milieu du lac Dargin, dans la province de l'Ulster. C'est par ce trou impressionnant que, depuis un miracle de saint Patrice lui-même, on pouvait descendre jusqu'au Purgatoire.

Le manuscrit original en catalan est perdu. Mais on en possède encore trois copies du XV^e siècle : l'une en latin

(1) Cf. A. Jeanroy et A. Vigneaux, *Voyage au Purg. de St Patrice. Visions de Tindal et de Saint Paul, Textes languedociens du XV^e siècle*, Bibl. Mérid., 1^{re} série, VIII, Toulouse, 1903.

(2) Saint Patrice est le premier évangélisateur et le premier archevêque d'Armagh ; c'est le patron de l'Irlande.

(3) Pour la version française, cf. J. Vising, *Le purg. de S. P. des mss. Harl. 273 et fonds fr. 2198, publié pour la première fois, Göteborg, 1916-19* (Slatkine reprint, 1975).

et les deux autres en occitan, ces deux dernières conservées, l'une à Toulouse, l'autre aux Archives départementales du Gers (4).

Ce récit mystique, dont bien des éléments sont empruntés aux légendes hagiographiques et mystiques des Celtes, effleure aussi parfois la littérature arthurienne et les héros de la Table Ronde. Il y est question par exemple de deux reliques, la côte mal taillée et le crâne de Gauvain (que la légende arthurienne fait mourir à Douvres). Et Perellos lui-même, en 1398, avant de revenir sur le continent, ne manque pas de monter au château célèbre du port d'embarquement, où il vit le cap de Galvanh et la cota mantalea (= mal talhada) (5) :

*Arribiè al pòrt de Dovre ont viguem lo cap de Galvanh,
car aquí moric, e viguem la còta mantalea, car aissi
s'apelhava que el tot jorn la portava. E quant aiçò aguem
vist dins lo castèl per tota la cavalaria d'els e vau-me.n
metre en la mar e traversiè a Calais.*

(4) Sur le problème de la langue originale du *Voyage* (catalan ou occitan) : cf. G. Colon, *Sobre els textos llenguadocians i català del « Viatge al purgatori de sant Patrici »*, in « Medioevo Romanzo », Napoli, 1974, I, pp. 44-60.

(5) Ce terme étrange de *mantalea* (p. *mal talhada*) semble avoir été rapproché de *mantel*, et justifié par le fait que Gauvain portait cette côte toute la journée, comme un *mantel*.

*Les douze personnages mystérieux
de la grande salle (4)*

E anant enaissí tot sol per aquela fòssa, tant plus anava avant, tant plus la trobava cava e 'scura, e tant aniei¹ que perdièi del tot la clàrtat de tot lum. E quant ieu aguï anat un pauc avant, ieu intrièi en un lòc que me aparèc lo cap, e aquí ieu trobièi¹ una sala segont que lo prior me avia dich : e ela non avia autra clartat se non enaissí coma en lo mont es entre nuòch e jorn en los jorns de ivèrn. La sala non èra pas clausa entorn, mas èra en columnas e amb arcs vòutz, aissí coma una claustra de monges. E quant ieu aguï pro anat amont e aval, ieu fori fòrt meravilhat de la faiçon que ieu viguï an aquela sala, e intrièi¹ dedins e vau me sezer². E fori fòrt meravilhat de la grant beleza que èra en aquela sala e aissí meteis de la 'stranya faiçon : que, a mon semblant, en lo mont, ieu jamai non avia vista tan bèla sala en part ont ieu fos estat. E quant ieu aguï segut una grant pèça, venguèren a mit *dotze* òmes, que totz me semblavan òmes de religion e totz èran vestitz de raubas blancas, e totz intrèron dins la sala, e a lor venir saludèrent-me fòrt umilment e un d'els me semblava èsser major, quasi coma prior, e aquel parlèc amb mi per totz los autres, e fòrt me confortèc, e me dissèc : « Benezeit sia Dieu, que totas causas a en poder, e que en ton còr a mes lo bon prepaus ; el perfecisca³ en tu lo ben que i a començat. E per çò quar tu ièst vengut en aquest purgatori per tos pecatz, sàpias que lo⁴ te convén far ardidament aquest fait, e si non o fazias, tu perdries lo còrs e l'arma per ta malvestat. Car tantòst com nos siam partitz⁵ d'aquesta sala, ela serà tota plena de diables, que totz comunament te turmentaràn e te menaçaràn de far encara pietz. E els te prometran que te tornaràn encaras areire san e salv a la pòrta per ont tu ièst intrat, si tu los vòls creire ; e enaissí te assalhiràn. E si tu consentisses a els per gran còp de mals

(4) *Op. cit.*, pp. 23-27.

que te façón ni de turmentz, ni per paor de menaças que els te façón, tu periràs en còrs e en arma. E si tu crezes fermament e metes tota ta cura e tota ta pensa e ta crezença en Dieu, tu seràs quiti de totz los pecatz que tu auràs fachs, e veiràs los turmentz que son aparelhatz als pecadors per los pecatz purgar, e lo repaus ont los justes se repausaràn e se delecharàn. E garda-te que tu ajas Dieu en bona remembrança ; e quant los diables te turmentaràn, apèla le ⁶ nom de Nòstre Senhor Jesú Crist, e per aquel seràs tu tostems deliure de totz los turmentz ont tu seràs mes. Nos non podem plus aici demorar, mas en tant nos te recomandam a Dieu ». E pueis cascun me donèc sa benediccion e anèren-se.n.

E ieu demorièi ¹ tot sol, vestit de una rauba de la fe de Jesú Crist, e armat de tot mon poder de grant esperança de aver victòria, amb grant contricion en mon còr de totz los pecatz que a mi podia recordar de aver faitz, avent fermament tota ma esperança en Dieu, e suplicant-lo umielment que en aquest pas aissí estrech e perilhós non me volgués desamparar ; aissí meteis pregant e suplicant-lo que me donès fòrça e poder contra los enemics ; e la pietat de Nòstre Senhor, que jamai non falhic en òme que i aja esperança... Aissí coma ieu estava assegut tot sol a la sala, e 'sperant la grant batalha dels malignes esperitz, ieu auziguí sobtament un grant bruch, aissí coma si tot lo mont i fos ajustat per far un grant bruch e que cascun cridès en auta votz de son poder : non crezi que major bruch se pogués far, e si la virtut del cèl non me agués gardat e los prodioms non me aguesson ensenhat, ieu fora ⁷ issit de mon sen. Après aquest bruch venc la orribla vesión dels demònisi, car de totas partz d'aquela sala èron tant espesses que neguns non los pògra ⁷ contar. E ieu los vezia ben en divèrsas e lajas formas, e els me saludèren, e me regardèren, e dissèron-me, aissí coma per retrach : « Los autres òmes del mont que çains venen non venen pas entrò a la mòrt ; e per çò te devem nos grant grat saber e rèdre plus grand gazardon e loguier que als autres que non retenen..., ans tu doçament tu as mout ben servit, tu venes aici sufrir turmentz per los pecatz que as fachs e

perpensatz, per los quals tu auràs amb nos tormentz e grantz dolors. Mas per çò que tu nos a servitz, si tu crezes nòstre conselh e tu te.n vòles tornar, nos te laissarem enca-ra viure al mont grant pèça amb grant gaug e plazer ; e sinon, tu perdràs totas las causas que te poiràn ajudar e èsser bonas ni doças al còrs e a l'arma. E aiçò me dizian els per me decebre e per menaças e per lauzengarias... E ieu los mespezava de totas las menaças, e non curava, ni jamai non fori embaït ni per unas causas ni per autres, ans me tenguí tot segur e ren non lor respondièi¹. E quant los demònisi viguèron que ieu los mesprevaza de tot, se comencèron las dentz a croissir dessobre mi, e feron grant fuòc en la sala, e lièron-me fòrt per los pès e per las mans, e gitèron-me al fuòc, e roceguèron-me amb cròcs de fèr per los braces, e crivadan e bramavan per far-me major paor e per me mais espaventiar. Mai Dieu, que d'esperança me avia garnit, no.m laissèc oblidar lo seu nom, ni çò que los prodòms me avian dit e ensenhat, qui ieu apelès lo nom de Dieu ; e en aquesta manieira me defendièi¹ a lor assaut. E tot primier me gitèren al fuòc, mas tantòst que ieu nomnièi¹ lo nom de Jesú Crist, tantòst ieu fori guerit e tot lo fuòc se escantic que non i demorèc pas una sola beluga. E quant ieu viguí aiçò, recobrièi¹ còr e fori mout plus ardit que non èra davant, e fermièi¹ mon còr que jamai plus non los dobtaria, pusque en apelant lo nom de Jesú Crist ieu los avia totz vencutz.

Traduction

Et marchant ainsi tout seul dans cette fosse, plus je cheminais, plus je la trouvais profonde et obscure ; et à force de marcher, je perdis la clarté de toute lumière. Et lorsque j'eus fait [encore] quelques pas devant moi, j'entrai dans un lieu qui me parut être la fin [de la fosse], et là je trouvai une salle, comme le prieur me l'avait dit : et elle n'était pas plus éclairée que ne l'est la terre, entre nuit et jour, par une journée d'hiver. La salle n'était pas close tout autour, mais entourée de colonnes et d'arcades, comme un cloître de moines. Quand j'en eus fait le tour,

de long en large, je fus émerveillé de voir la façon dont cette salle était construite. J'y entrai alors et je m'assis. Et je fus plein d'admiration pour la grande beauté de cette salle et l'étrangeté de son architecture : car jamais au monde, à ce qu'il me semble, je n'en avais vu une aussi belle, où que je fusse allé. Je restai assis un long moment, jusqu'à ce que s'avancent vers moi douze hommes. Ils me semblaient être des religieux car tous étaient vêtus de robes blanches. Ils entrèrent tous dans la salle et, dès leur arrivée, me saluèrent très humblement. L'un d'entre eux, qui me semblait être le supérieur, comme une sorte de prieur, m'adressa la parole au nom de tous les autres. Il me réconforta beaucoup en me disant : « Béni soit Dieu, qui a toute chose en son pouvoir, et qui a mis dans ton cœur cette bonne résolution ! Puisse-t-il parachever en toi le Bien qu'il y a commencé ! Et puisque tu es venu dans ce purgatoire à cause de tes péchés, sache qu'il te faudra mener à bien cette tâche avec courage ; si tu ne le faisais pas, tu perdrais ton corps et ton âme par ta lâcheté. Car dès que nous serons partis de cette salle, elle sera pleine de diables qui tous ensemble te tourmenteront et te menaceront de faire pis encore. Et ils te promettront, si tu veux les croire, de te ramener sain et sauf à la porte par où tu es entré : c'est ainsi qu'ils t'attaqueront. Et si tu consens à faire ce qu'ils veulent, sous l'effet des grands maux et tourments qu'ils te feront subir, ou encore sous la crainte de leurs menaces, tu périras corps et âme. Mais si tu crois fermement et mets en Dieu tout ton souci, toute ta pensée et toute ta foi, tu seras quitte de tous les péchés que tu auras faits, et tu verras les tourments qui sont réservés aux pécheurs pour leur purification, et le repos où les justes se reposeront dans les délices. Prends soin d'avoir Dieu bien présent à l'esprit ; et quand les diables te tourmenteront, invoque le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, et grâce à lui, tu seras toujours délivré de tous les tourments où ils t'auront mis. Nous ne pouvons demeurer plus longtemps ici, mais, dans l'entre-temps, nous te recommandons à Dieu ». Alors, chacun d'eux me donna sa bénédiction, et ils s'en allèrent.

Je restai tout seul, vêtu de la robe de ma foi en Jésus-Christ ; et armé, pour tout pouvoir, de la grande espérance de remporter la victoire, le cœur plein de contrition pour tous les péchés qu'il pouvait me souvenir d'avoir commis, je mis fermement tout mon espoir en Dieu, le suppliant humblement que, dans cette voie étroite et dangereuse, il

voulût bien ne pas m'abandonner. Je le priai et le suppliai aussi de me donner force et pouvoir contre mes ennemis, de même que la miséricorde que Notre Seigneur ne refusa jamais à l'homme qui met en lui son espérance...

Tandis que j'étais assis tout seul dans la salle, attendant la terrible bataille contre les mauvais esprits, j'entendis soudain un grand bruit, comme si les gens du monde entier s'étaient réunis pour mener ce vacarme, et que chacun eût crié le plus fort possible. Je ne pense pas que l'on puisse faire un bruit plus épouvantable, et si la vertu du ciel ne m'avait protégé, et si je n'avais pas eu les enseignements des prud'hommes, j'aurais complètement perdu la raison. Après ce vacarme, vint l'horrible vision des démons : car ils arrivaient de tous les coins de la salle en foule si épaisse que personne ne les aurait pu compter. Je les distinguais bien sous leurs vilaines et diverses formes. Ils me saluèrent, m'examinèrent et, en guise de reproche, me dirent : « Les autres hommes au monde qui viennent ici n'y viennent pas avant leur mort. Nous devons donc t'en savoir grand gré, et t'accorder plus grande récompense et meilleur salaire qu'à ceux qui ne retiennent... Toi au contraire tu nous as de bonne grâce fort bien servis, en venant ici souffrir les tourments pour les péchés que tu as commis, en acte et en pensée, et pour lesquels tu subiras de notre part grandes douleurs et grands tourments. Mais puisque tu nous as ainsi prêté tes services, si tu en crois notre conseil et désires revenir sur tes pas, nous te laisserons vivre encore longtemps sur cette terre, dans les joies et les plaisirs. Sinon tu perdras toutes les choses qui pourraient t'être salutaires et bonnes et douces à l'âme et au corps ». Ils me disaient cela pour me tromper, ou en guise de menaces ou de flatteries... Mais moi, je les méprisais pour toutes ces menaces dont je n'avais cure, et jamais je ne fus inquiet pour une raison ou pour une autre, demeurant parfaitement tranquille et ne leur répondant rien. Mais quand les démons s'aperçurent du mépris total dans lequel je les tenais, ils se mirent à grincer des dents autour de moi. Ils allumèrent un grand feu dans la salle, m'attachèrent solidement les pieds et les mains, et me jetèrent dans le brasier. Ensuite, ils me traînèrent par les bras, avec des crochets de fer, tout en criant et en hurlant pour me faire plus peur et m'épouvanter davantage. Mais Dieu, qui m'avait pourvu d'espérance, ne me laissa pas oublier son nom, ni le conseil que les prud'hommes m'avaient donné d'invoquer le nom

de Dieu. C'est ainsi que je résistai à leur assaut. Ils me jetèrent d'abord au feu, mais dès que j'eus prononcé le nom de Jésus-Christ, je fus aussitôt préservé : le feu s'éteignit complètement, et il n'y resta pas une seule étincelle. A cette vue je repris courage et devins plus hardi qu'auparavant. Je raffermis ma volonté de ne plus jamais les craindre puisqu'en invoquant le nom de Jésus-Christ je les avais tous vaincus.

NOTES

1. *anièi* : 1^{re} p. s. du présent de *anar*. Cette désinence est généralisée dans le texte, à côté de la déclinence en *-i*. Elle concerne les verbes en *-ar* (*trobièi*, *intrèi*, *demorièi*, etc.), mais aussi en *-re* (*respondièi*, de *respondre*; *defendièi*, de *defendre*, etc.).

2. *vau me sezer* « je m'assis » : autre exemple de parfait périphrastique (cf. 26,2 et 31,7).

3. *perfecisca* : 3^e p. s. subj. prés. du verbe « inchoatif » : *perfecir* « accomplir, parachever ».

4. *que lo te convén*. *lo* (< ILLUD) : pron. sujet neutre (fr. « il »), d'un emploi plutôt rare. Cf. vol. II, 62,1.

5. *Car tantost com nos siam partitz..., ela serà* : « car dès que nous serons partis..., elle sera ». Il faut noter ici l'emploi du subj. présent dans la subordonnée temporelle (à sens futur). Cet emploi du subj., libre en a. occ., s'est aujourd'hui grammaticalisé dans la presque totalité du gascon (de même qu'en castillan).

6. L'art. toulousain *le* (pour *lo*), contrairement à la remarque de Jeanroy-Vignaux (*op. cit.*, p. XL), apparaît au moins une fois dans notre texte.

7. Le conditionnel type 2 (remontant au plus-que-parfait ind. latin) apparaît fréquemment dans le *Voyage*, ce qui est assez remarquable pour l'époque, notamment dans les auxiliaires ou semi-auxiliaires (ex. *degra*, *fera*, *pògra*, *vòlgra*; mais aussi: *atrobèra*, *cugèra*). Il a presque toujours, comme dans la langue classique, la valeur d'un condit. passé (irréel du passé) : *ieu fora issit de mon sen* « j'aurais été complètement hors de mon bon sens »; *que neguns non los pògra contar*: « que personne n'aurait pu les compter ».

LA VISION DE TINDAL (1)

Comme le *Voyage au Purgatoire de Saint Patrice*, la *Vision de Tindal* repose sur un fond de légendes irlandaises. Il s'agit en effet d'une traduction occitane (très libre) de l'œuvre d'un clerc irlandais nommé Marc, composée en 1149, à Ratisbonne : la *Visio Tnugdali* ou *Tungdali*, récit fait par le guerrier Tungdal, ressuscité après avoir passé trois jours dans l'autre monde. Cette narration, haute en couleurs, s'inscrit dans la catégorie des *visions* dont est témoin un homme en état de mort temporaire ou apparente. Il en existe aussi deux versions françaises du XIII^e s. et une autre en vers anglo-normands, de la fin du XIII^e s. Il est possible que le texte occitan n'ait pas été traduit directement du latin, mais remonte déjà à une traduction romane (il en existe une version catalane) : ce qui expliquerait les libertés prises par rapport au texte original latin, surtout quand le traducteur (ou l'adaptateur) occitan le trouvait trop réaliste ou trop cru.

(1) Cf. Jeanroy-Vignaux, *op. cit.*, pp. 57-119.

Au Purgatoire : la maison de Frestinh (2)

Après aiçò l'àngel menèc l'arma en un ostal que se apelava l'ostal de Frestinh, que per tantes de òstes que i venguesson tot jorn, el ne desirava mai aver, per donar-lo grantz turmentz. E vengron an aquel ostal per lòcs escurs e divèrses, e aquel ostal foc tot ubèrt, e èra tan grant coma un pueg e tot redont e aissí com forn ont si còi lo pan, e gitava tan grantz fuòcs que per mil passes cremava tot entorn tot çò que podia aténher. E l'arma, que avia sufèrtz los autres turmentz, non si volia apropiar d'aquelz ni de l'ostal, mai que en plorant dis a l'àngel : « E qué fariei ieu, arma mesquina e trista, àngel de Dieu, que nos èm près de las pòrtas de la mòrt, e qui me deliurarà, sénher paire ? ». E l'àngel respondèc : « D'aquestas penas seràs quítia, mas en l'ostal te convén intrar ». E quant foron près de l'ostal, viron aquí mazelhiers amb divèrses esturmentz de lor mestier, coma son cotèlhs, partidors, destrals, ferramentz, doladoiras, per partir e per escorjar las armas e menudament pecejar totas aquelas que èran en aquellas flamas. E l'arma dis a l'àngel : « Plàcia a te, sénher, que me deliures d'aquest turment, car en totz los autres en qué te plairà intrarièi¹ ». E l'àngel respondèc a l'arma : « Cèrta causa es que aquest turment es plus terrible e plus grèu que negun que ne ajas vist, mas encaras ne veiràs de plus mals ; per qué en aquest te convén intrar. Mai estai segura e confiza-te en Dieu e en la seuua misericòrdia e envòca lo seu nom, car tu lai atrobaràs cans enrabiatz ». E l'arma en grantz plors preguèc a l'àngel que per la mercé de Dieu que la deliurerès d'aquelz turmentz, e non pòc acabar ; e adonc l'àngel laissèc l'arma. E quant los demònus viron l'arma desamparada e trista, preseron-la amb los esturmentz del fèr dessús ditz, e van-la tota menudament pecejar², e pueis la gitèron en lo grant fuòc de l'ostal sobredit. E aquí avia critz e plors, estridor de dentz, e fuòc defòras e dedins ses repaus ; e aquel ostal

(2) *Op. cit.*, pp. 78-81.

avia tan grant talent e tan granda cobesença de las armas que tantas non podian venir que lo poguesson assadolar ; e los seglars o religoses, de quelque estat o condicion aguesson estat, o mai avian agut grant dignitat, majors penas sufrian, e aquí èron liuratz a moutz turmentz³. E quant l'arma ac longament sufertatz aquels turmentz, dis e reconoc que ela èra digna d'aquels turmentz per lo grantz mals que avia fachs ; e adonc cridèc mout fòrt e envoquèt la misericòrdia de Dieu e de l'àngel, e tantòst se trobèc fòras d'aquí, e non saup cossí forèc⁴ fòras. Quant ac un pauc estat, vic venir l'àngel amb granda clartat e demandèc-li umilment : « Oi, sénher àngel de Jesú Crist, e perqué ai ieu sufertadas tan grandas penas ? E non seria veritat çò que ditz lo profèta : que plena es là tèrra de la misericòrdia de Dieu ? ». E l'àngel dis : « Moutas personas i son deceubudas en aquelas paraulas, car non las entenden ; car sapiatz que, per tant que Dieus sia misericordiós, el es justicier e drechurier e rèt a cascun segont çò que a fach ni dich. Mas, per sa granda misericòrdia, perdona a sos verais penedentz moutz pecatz per los quals serian dignes de grandas penas sufrir ; e tu, car los teus meritz o requirian, drechurieirament as sufertadas aquestas penas ; e donc tu deves far laus e rèdre grantz gràcias a Dieu, car el perdona los pecatz solament per la sua misericòrdia. E quals fachs as tu fachs, per los quals dejas èsser apelat drechurier ? E si òme pecaire non temés los grantz turmentz, perqué faria penitència ? Ni perqué confession, si lo jutjament de Dieu non temessen ? Per amor d'aiçò Jesú Crist, que asordena tot quant es per grant razon, enaissí atrempa drechura amb misericòrdia, que la una non es ses l'autra. Car se Dieu, per sa misericòrdia, perdona als pecadors que estàn al sègle, pausant que els non façons en los còrses penitència, ni los vòl punir après la mòrt ni delir, segont que aurian gazanhat, mas drechurieirament sufriràn digna pena segont los meritz. E pausant que alcuns sufriscon al mont grantz mals e grant paubrebat, apròp, si an fachas bonas òbras, lor son aparelhadas grandas gràcias e grantz bens eternals. E quant aiçò, la misericòrdia de Dieu sobremonta drechura, car

per d'rechura es per el tot ben gazardonat ; e per misericòrdia de Dieu son moutz mals perdonatz, car negun non se pòt escusar de pecat ; e per la granda misericòrdia de Dieu, moutz, ses pena, son salvatz ».

Traduction

Ensuite l'ange mena l'âme dans une maison qui s'appelait la maison de Frestinh, et qui, pour tant qu'il lui vint d'hôtes chaque jour, désirait en recevoir davantage, pour leur faire subir de grands tourments. Et ils parvinrent à cette demeure par des lieux sombres et terribles. Elle était grand'ouverte, haute comme une montagne et toute ronde, comme le four où l'on cuit le pain ; et elle jetait de telles flammes que, sur mille pas, elle brûlait autour d'elle tout ce qu'elle pouvait atteindre. L'âme, qui avait enduré les autres tourments, ne voulait pas s'approcher de ces flammes ni de la maison et, toute en larmes, elle dit à l'ange : « Que ferai-je donc, Ange de Dieu, moi qui ne suis qu'une pauvre âme triste, maintenant que nous sommes près des portes de la mort ? Et qui me délivrera, Seigneur Père ? » L'ange lui répondit : « Tu seras quitte de ces peines, mais il te faut entrer dans la maison ». Et lorsqu'ils en furent tout proches, ils virent là des bouchers munis des divers instruments de leur métier : couteaux, couperets, haches, pinces de fer, doloires, pour dépecer et écorcher les âmes, et réduire en menus morceaux toutes celles qui étaient dans les flammes. L'âme dit alors à l'ange : « Qu'il te plaise, Seigneur, de me délivrer de ce tourment, car je supporterai tous les autres, selon ton gré, sauf celui-ci ». L'ange répondit à l'âme : « Certes, cette torture est plus terrible et plus cruelle que toutes celles que tu aies pu voir, mais tu en verras de plus terribles encore. Mais reste ferme, aie confiance en Dieu et en sa miséricorde, invoque son nom, car tu vas trouver ici des chiens enragés ». L'âme toute éploréée pria l'ange [encore une fois] de la délivrer de tous ces tourments par la merci de Dieu, mais elle ne put l'obtenir. L'ange, alors, l'abandonna. Et quand les démons virent l'âme triste et désemparée, ils la saisirent avec les outils de fer dont nous avons parlé, la découpèrent en petits morceaux, et la jetèrent ensuite dans le grand feu de la maison. Ce n'était là que cris et

pleurs, grincements de dents, avec des flammes sans répit, aussi bien dehors que dedans : la maison avait une telle faim et une telle convoitise d'âmes que, pour tant qu'il en vînt, elle n'était jamais rassasiée. Séculiers et religieux, de quelque état ou condition qu'ils eussent été, souffraient ici de peines d'autant plus grandes que haute avait été leur dignité, et étaient livrés ici aux pires tourments. Quand l'âme eut enduré longtemps ce supplice, elle dit et reconnut qu'elle l'avait mérité, à cause des grands péchés qu'elle avait commis. Elle poussa alors un grand cri, invoquant la miséricorde de Dieu et de l'ange, et aussitôt elle se trouva hors de ce lieu sans savoir comment cela s'était fait. Au bout de peu de temps, elle vit venir l'ange au milieu d'une grande clarté et lui demanda humblement : « Oh ! Seigneur ange de Jésus-Christ, pourquoi ai-je donc souffert de si terribles peines ? Ne serait-elle plus vraie la parole du prophète qui dit que la terre est remplie de la miséricorde de Dieu ? ». L'ange lui répondit : « Beaucoup de personnes se trompent sur le sens de ces paroles car elles ne les comprennent pas. Sachez en effet que, pour autant que Dieu soit miséricordieux, il est aussi Justice et Droiture, et rend à chacun selon la mesure de ce qu'il a fait ou dit. Mais, par sa grande miséricorde, il pardonne à ceux qui témoignent d'un vrai repentir les nombreux péchés pour lesquels ils méritaient les plus grandes peines. C'est donc en toute justice, puisque tu le méritais pleinement, que tu as subi ce châtiment ; mais tu dois aussi louer Dieu et lui rendre grâce, car c'est au nom de sa seule miséricorde qu'il remet les péchés. Qu'as-tu donc fait pour mériter le titre de Juste ? Et si le pécheur ne craignait pas ces terribles tourments, pourquoi ferait-il pénitence ? Pourquoi se confesserait-il, s'il ne craignait pas le jugement de Dieu ? C'est pour cela que Jésus-Christ, qui agence raisonnablement tout ce qui existe, tempère la justice avec la miséricorde, l'une n'allant pas sans l'autre. Car si Dieu, dans sa miséricorde, pardonne aux pécheurs qui sont dans le monde, bien qu'ils ne fassent pas pénitence dans leur corps, il ne veut ni les punir ni les anéantir après leur mort, selon ce qu'ils auraient mérité, mais leur faire subir de justes peines, conformément à leurs mérites. Et même si certains souffrent ici-bas de grandes misères et de grande pauvreté, après leur mort, s'ils ont accompli de bonnes œuvres, leur seront réservés de grandes grâces et des biens éternels. En cela la miséricorde de Dieu dépasse sa justice : car si c'est au nom de la justice qu'il

récompense tout bien, c'est par sa miséricorde qu'il pardonne toute sorte de péchés, car personne ne se peut justifier d'avoir péché ; et c'est au nom de cette même miséricorde de Dieu que beaucoup sont sauvés sans châtiment ».

NOTES

NORMALISATIONS : *mil passes* (*mial*), *liuratz* (*lieuratz*). *umilment* (*humielment*).

1. Pour le futur en *-ièi*, cf. 37,5.
2. *e van-la tota menudament pecejar* : pour *pecegèron* (cf. *preseron*, *gitèron*, etc.). Pour le parfait périphrastique, cf. texte précédent, note 2.
3. *e los seglars... moutz turmentz*. Passage très abrégé et modifié par rapport à l'original latin. Nous avons déjà fait remarquer les libertés que prend le traducteur avec son texte. On en trouvera la liste dans les notes en pied de page de l'édition Jeanroy-Vignaux.
4. *forèc* (*pour fo/foc*). Forme « allongée », de parfait (*fori*, *fores*, *forèc*...) assez fréquentée dans les textes tardifs.

VISION DE SAINT PAUL (1)

Encore une traduction d'un original latin, que nous possérons (cf. P. Meyer, « Romania », XXIV, pp. 365-75). Il s'agit d'un récit assez répandu, celui de la descente de saint Paul en enfer, sous la conduite de saint Michel. Ce récit, par-delà la traduction latine, doit remonter à des versions syriaques et grecques bien plus anciennes et a généré dans tout l'Occident des versions différenciées, dont six en français. La version occitane est très libre et à bien des égards une récréation. On ignore tout de son auteur.

La *Vision de Saint Paul*, que bien des traits rapprochent de la *Vision de Tindal*, est une œuvre d'imagination dont la grandeur et le réalisme font parfois songer à Dante. On peut d'ailleurs supposer que le grand poète italien en connaissait la rédaction latine. Œuvre étrange, parfois aux confins du folklore. On a noté par exemple (R. Nelli) la légende selon laquelle Jésus-Christ, à la prière de saint Michel et de saint Paul, aurait accordé rémission de leurs peines aux âmes du purgatoire, de la neuvième heure du samedi à la deuxième heure du lundi : « d'où la croyance, très répandue aux XIV^e/XV^e siècles, que si l'on travaillait le le dimanche ou qu'on se levait trop tôt le lundi, on risquait de rencontrer des âmes errantes ».

(1) Cf. Jeanroy-Vignaux, *op. cit.*, pp. 123-128.

Fraires cars e sòrs en Crist, mout devem temer las penas de ifèrn e devem metre tot nòstre entendement que puscam venir a la glòria de paradís. Sant Paul estant en la càrcer, per voluntat de Dieu, foc raubit, e portèc-lo sant Miquèl en esperit en lòc ont el auzic secret que non se deu parlar a òme ; e entre totas las autres causas l'arcàngel sant Miquèl li mostrèc lo fondament de ifèrn e menèc-lo sobre un flum mout gran, apelat Oceanum, que circuís tota la tèrra e las estelas del cèl ; e aquí vic sant Paul un lòc mout terrible e de grant orror, e aquí avia tenèbras e plors e sospirs. Lo qual flum bolia mai que fuòc, e las ondas montavan près del cèl, e dedins avia un drac de fuòc, lo qual avia en son còl *cent* caps e en cascun cap *cent* uelhs e *mil* dentz, e cascuna dent èra coma un cotèlh agut, e sa gòrja estava ubèrta continuadament per devorar las armas dels pecadors¹. Encaras mai, vic davant las pòrtas de ifèrn albres de fuòc, e las armas dels pecadors pendudas e cruciadas en aquels albres : los uns pendian per los pès e los autres per las mans e los autres per las lengas e los autres per lo còl. E adonc sant Paul demandèc a l'àngel : « Qui son aquestz ? » E l'àngel li dis : « Paul, aquestz que pendon per los pès son estatz laugiers a córrer per far mal². Aquels que pendon per las mans son lairons e mal fazedors. Aquels que pendon per los pels³ son aquels que an mes lor entendement a penchenar e noirir los pels amb grant erguelh. Aquels que pendon per lo còl son aquels que an manjat a totes oras, coma fan las bèstias brudas, e non an gardada ora deguda. Aquels que pendon per la lenga son maldizentz, acusadors, detrahentz e discòrdias metentz »⁴. E pueis vic en aquel flum moutz òmes e femnas negatz, los uns entrò al ginolh, los autres entrò al pietz, los autres entrò a la boca, los autres entrò a las aissèlas⁵. Adonc sant Paul sospirèt, e plorèt amarament e demandèc : « Sénher, quals son aquels que son entrò al ginolh el flum ? » E l'àngel respont : « Aquels an fach furtz e rapinas e non an fach penedença. E aquels que lai son entrò al pietz son aquels que pueis que an recebut lo còrs de Jesú Crist an fach fornicacion, e pueis non se n son convertitz per penitència. E aquels que lai son

entrò a las bocas son traïdors e fals testimònies fazentz⁴, e aquels que per lor negligéncia non vòlen auzir la paraula de Dieu. E aquels que son negatz entrò a las aissèlas son aquels que an sas armas fenchas, que a lor amic fazian amor de boca e de semblantz e dins lo còr avian lo fèl, e pueis lor tractavan mal e lor donavon mortals abeuratges ». E pueis lo menèt laïns en ifèrn e vic un (a)fornatz de fuòc cremant, en lo qual avia una flama de divèrsas colors mout cremant dedins, e los uns ploravan e los autres ululavan, los autres gemian e desiravon la mòrt e non podian morir, e la priondeza d'aquel lòc èra *cinquanta melia e cent* coidatz, e cridavan : « Sénher Dieu, ajas nos mercé »⁶.

E adonc sant Paul plorèt fòrtment, pueis lo menèt [l'àngel] en un lòc terrible, en lo qual vic un flum grant, bolhent e ardent e mout cremant, e gran còp d'armas dedins, que de grant afliccion mordian lors lengas ; e totz entorn vèrmis los rosegavan e los manjavan e ponhent cruzèllement⁷. E dis lo àngel : « Paul, aquestz son que an nozegut a enfantz òrfes e a femnas veuzas, e usuriers que non an agut misericòrdia a lors deutors, mas lor ne an levat lor sustància per usuras ». Pueis vic aquí sant Paul divèrsas femnas negras e cremantz en fuòc de pega e de solpre, e dragons e serpentz que lor estavon a lor còl e per tot lo còrs, e las mordian, e las rosegavan e las turmentavan. E avia aquí un demòni amb còrns de fuòc, que lajament e cruzèlment las batia. E demandèc sant Paul : « Sénher, qui son aquestas femnas ? ». L'àngel dis : « Aiçò son femnas que an maculat e aucitz lors enfantz, e an facha la mòrt a lor marit, e an lor virginitat en pecat violada e an fachas divinacions e sortelharias ».

E adonc sant Paul plorèt, e l'àngel li dis : « Paul, non plores, mas sièc-me, que encaras veiràs majors turmentz ». E menèt-lo vas septentrion sobre un pueg⁸ mout aut, sage-lat de sèt sagèls, e vai li dire l'àngel : « Paul, estai luenh d'aicí e fai-te atràs, que non poiràs sufrir la pudor que ieis d'aicí ». E obric la boca, dont issic grant pudor e tal que neguna creatura umanal non la poiria sufrir ; e dis-li l'àngel : « Aiçò es ifèrn, ont tot lo mont intrava davant

lo adveniment de Dieu, lo qual Dieu, per sa misericòrdia, espolièc e pueis lo sagelèt e senhèt de sèt sagèls, e pueis laïns ren non intrèc ; e al jorn de jutjament moutz ne intraràn per los pecatz, dels quals jamai non serà memòria davant Dieu ; e deliurarà los pecadors que auràn faita penedença ». E en aquel lòc se turmentavon aquels que Jesú Crist i laissèc quant ne trais Adam e ls autres seus, e aquestz cridèron que èron dedins : « O àngel de Dieu, e tu, Paul, fai oracion per nos ». E pueis li mostrèc l'àngel sèt demònus que portavon l'arma de un pecador en ifèrn, la qual arma ululava e cridava e fazia son de grant orror. E pueis li mostrèc l'àngel alcuns àngels que menavon una arma en paradís, de un òme just, amb imnes e cants esperitals, dizentz : « O arma bonaürada, alègra-te, car uei seràs coronada, e car as facha la voluntat de Dieu viuràs tostems amb gaug ». E auzic aquí meteis saint Paul una votz del cèl que venia a l'arma..., [qu'era la] que cridavon los santz, la qual se auzia al cèl e mai en terra, e dizian : « Benezech sia Jesú Crist que restaura per sa misericòrdia los perdutoz : arma bonaürada ièst e seràs tostems ».

Traduction

Chers frères et chères sœurs en Jésus-Christ, nous devons beaucoup craindre les peines de l'enfer et tendre toute notre volonté, afin de pouvoir parvenir à la gloire du paradis. Tandis que saint Paul était en prison, il fut ravi par la volonté de Dieu, et saint Michel le transporta en esprit dans un lieu où il entendit un secret dont on ne doit pas parler aux hommes. Entre autres choses, l'archange saint Michel lui montra le fond de l'enfer et le conduisit au bord d'un très grand fleuve, appelé Oceanum, qui entoure toute la terre et les étoiles du ciel ; et là, saint Paul vit un lieu bien terrible et de grande horreur, où il n'y avait que ténèbres, pleurs et soupirs. Le fleuve bouillonnait plus que le feu, et les ondes montaient jusqu'au ciel, et il y avait dedans un dragon de feu, qui avait cent têtes à son cou, et à chacune des têtes cent yeux et mille dents ; et chaque dent était comme un couteau aigu, et sa

gueule était continuellement ouverte pour dévorer les âmes des pécheurs. Plus encore : il vit devant les portes de l'enfer des arbres de feu et, sur ces arbres, les âmes des pécheurs étaient pendues et suppliciées : les unes pendues par les pieds, d'autres par les mains, d'autres par la langue et d'autres par le cou. Alors saint Paul demanda à l'ange : « Qui sont ceux-ci ? », et l'ange lui répondit : « Paul, ceux qui sont pendus par les pieds ont été prompts à courir pour faire le mal. Ceux qui sont pendus par les mains sont des larrons et des malfaiteurs. Ceux qui sont pendus par les cheveux sont ceux qui ont mis tout leur soin à peigner et à entretenir leur chevelure avec beaucoup d'orgueil. Ceux qui sont pendus par le cou sont ceux qui ont mangé à toutes les heures, comme font les bêtes sauvages, sans attendre l'heure propice. Ceux qui sont pendus par la langue sont les médisants, les accusateurs, les diffamateurs et les semeurs de discordes ». Ensuite il vit dans le fleuve un grand nombre d'hommes et de femmes qui y étaient plongés, les uns jusqu'au genou, les autres jusqu'à la poitrine, certains jusqu'à la bouche, d'autres jusqu'aux aisselles. Alors saint Paul poussa un soupir et, pleurant amèrement, demanda à l'ange : « Seigneur, quels sont ceux-là qui sont dans le fleuve jusqu'au genou ? ». L'ange répondit : « Ceux-là ont commis vols et rapines et n'ont pas fait pénitence. Ceux qui y sont plongés jusqu'à la poitrine sont ceux qui, après avoir reçu le corps de Jésus-Christ, ont commis la fornication et ne se sont pas rachetés par la pénitence. Ceux qui y sont jusqu'à la bouche sont des traîtres et auteurs de faux témoignages, et ceux qui par leur négligence ne veulent pas entendre la parole de Dieu. Quant à ceux qui y sont plongés jusqu'aux aisselles, ils avaient l'âme fausse, car ils témoignaient envers leur amis d'un amour de pure parole et d'apparence, tandis que leur cœur était plein de fiel ; ils les maltraitaient ensuite et leur donnaient des breuvages mortels ». Puis l'ange le mena à l'intérieur de l'enfer. Il y vit une fournaise pleine de feu ardent, où il y avait une flamme de diverses couleurs qui consumait tout au-dedans d'elle-même. [Parmi les réprouvés], les uns pleuraient, les autres hurlaient ; d'autres encore gémissaient et désiraient la mort sans pouvoir mourir. La profondeur de ce lieu était bien de cinquante mille et cent coudées. Et tous criaient : « Seigneur Dieu, ayez pitié de nous ! ».

Alors saint Paul pleura amèrement. L'ange le conduisit ensuite en un lieu terrible, où il vit un immense fleuve

qui bouillonnait, brûlait et dévorait tout. Il y avait dedans un grand nombre d'âmes qui, de désespoir, se mordaient la langue et, tout autour d'eux, des vers les rongeaient, les mangeaient et les piquaient cruellement. L'ange lui dit : « Paul, ceux-là ont fait du tort à des orphelins et à des femmes veuves, ou bien ce sont des usuriers qui, sans pitié pour leurs débiteurs, leur ont enlevé par usure tout ce qu'ils possédaient ». Paul aperçut alors des femmes à la peau noircie qui brûlaient dans un feu de poix et de soufre ; des dragons et des serpents étaient attachés à leur cou et à tout leur corps, et les mordaient, les rongeaient, les tourmentaient. Et un démon, avec des cornes de feu, les battait vilainement et cruellement. Saint Paul demanda à l'ange : « Seigneur, qui sont ces femmes ? » L'ange lui répondit : « Ces femmes ont souillé et tué leurs nouveautés, ont donné la mort à leurs maris, ont péché et violé leur virginité, ont pratiqué la divination et la sorcellerie ».

Paul se remit à pleurer, et l'ange lui dit : « Paul, ne pleure pas, et suis-moi : car tu verras des tourments encore plus terribles ». Et il le conduisit du côté du septentrion, au sommet d'une haute colline, scellée de sept sceaux. Et l'ange lui dit : « Paul, tiens-toi loin d'ici et retire-toi. Tu ne pourras pas supporter la puanteur qui sort d'ici ». Il ouvrit alors la bouche d'enfer, et il en sortit une telle puanteur qu'aucune créature humaine ne la pourrait supporter. L'ange lui dit : « Voici l'enfer, où entraient toutes les âmes avant l'avènement de Dieu, ce Dieu qui, par sa miséricorde, le dépouilla de ses victimes, puis le scella et le marqua de sept sceaux. Désormais personne n'y entra plus. Au jour du jugement, toutefois, beaucoup y entreront à cause de leurs péchés et Dieu n'aura plus jamais d'eux aucune mémoire ; mais Il délivrera les pécheurs qui y auront fait pénitence ». Dans ce même lieu se lamentaient les âmes que Jésus-Christ y laissa quand il en fit sortir Adam et ses autres fidèles ; et, de l'intérieur, elles criaient : « Ange de Dieu, et toi, Paul, priez pour nous ». Et l'ange lui montra sept démons qui emportaient en enfer l'âme d'un pécheur, et l'âme hurlait et poussait des cris qui remplissaient d'horreur. Puis l'ange lui montra quelques anges qui menaient une âme au paradis, celle d'un juste, au milieu d'hymnes et de cantiques spirituels. Et les anges disaient : « O âme bienheureuse, réjouis-toi, car aujourd'hui tu seras couronnée ; et puisque tu as accompli la volonté de Dieu, tu vivras éternellement dans la joie ». A ce moment, saint Paul entendit une voix du ciel qui arrivait jusqu'à l'âme...

C'était la voix des saints, qu'on entendait au ciel et jusque sur la terre, et qui s'écriait : « Béni soit Jésus-Christ qui, par sa miséricorde, sauve les réprouvés. Te voici âme bienheureuse : tu l'es et le resteras éternellement ».

NOTES

NORMALISATIONS : *estelas* (stelas), *espolièc* (spoliec), *esperitals* (speritals), *viuràs* (vieuras).

1. Tout ce début n'est pas dans le texte latin : les détails rapportés ici sont partiellement empruntés à la *Vision de Tindal* (chap. VII).

2. Cf. Nelli-Lavaud, p. 960, n. 2 : « L'accommodation de la peine à la nature de la faute commise se trouve déjà, on le sait, dans l'*Enfer* de la *Divine Comédie* (1300-1321), ainsi que des questions analogues du visiteur. Dante a dû connaître des versions plus anciennes de ce folklore théologique ».

3. Le traducteur n'a pas parlé plus haut de ceux qui étaient pendus par les cheveux. C'est une omission par rapport au texte latin : cf. *alii pendebant pedibus, alii manibus, alii lenguis, alii capellis, alii auribus, alii brachis*.

4. *discòrdias metentz*. Noter que le part. présent adjectivé admet ici un complément. Cf. *infra* : *fals testimònies fazentz*.

5. *entrò a las aissèlas*. Le texte latin a : *alias usque ad supercilia*.

6. *e la priondeza... mercé* : innovation par rapport à l'original.

7. *e totz entorn.., cruzèlment* : ne se trouve pas dans l'original.

8. L'original latin ne parle pas d'un *podium*, mais d'un *puteus*. Mais c'est le traducteur qui doit avoir raison.

TABLE DES MATIERES

Bibliographie générale et sommaire	5
<i>Introduction</i>	7

I. — VIDAS ET RAZONS

1. Arnautz Daniel	22
2. Arnautz de Maruelh	25
3. Bertrans de Born	29
4. Lo Dalfins d'Alvernhe	34
5. Gaubertz de Poicibòt	39
6. Guilhem de Cabestanh	42
7. Guilhem de la Tor	46
8. Guirautz de Bornelh	49
9. Jaufre Rudel de Blaia	51
10. Peire Vidals	53
11. Richartz de Berbesieu	58

II. — CHRONIQUES ET LETTRES

12. Le siège de Damiette	63
13. Le « Libre de Vita » de Bergerac	70
14. La chronique romane du Petit Thalamus ..	79

15. La chronique romane du Petit Thalamus (suite)	86
16. Chroniques des comtes de Foix : La chronique d'Arnaud Esquerrier	91
17. Comptes consulaires de Riscle	99
18. Histoire de la guerre des Albigeois	106
19. Lettres d'un marchand provençal	116
20. Lettre au comte d'Armagnac	122
21. Lettre au seigneur de Forcalquier	131
22. Lettre aux syndics de Cannes	134
23. Lettre aux syndics de Grasse	136

III. — PROSE NARRATIVE

24. Le Roman de Merlin	141
25. Gesta Karoli Magni ad Carcassonam et Nar- bonam	147
26. Chronique du Pseudo-Turpin	158
27. Vie de saint Martin	166
28. Légende des saintes Pétronille et Felicula ..	171
29. Vie de sainte Douceline	177
30. Vie de sainte Delphine, comtesse d'Ariano ..	186
31. La prise de Jérusalem ou la vengeance du Sauveur	191
32. Barlaam et Josaphat	199
33. Sainte Marthe et la Tarasque	205
34. <i>La Vida del gloriós Sant Francés</i>	208
35. Récits d'Histoire sainte	215
36. Récits d'Histoire sainte (suite)	220
37. <i>Le Voyage de Saint Brendan</i>	224
38. <i>Voyage du purgatoire de saint Patrice</i>	232
39. La vision de Tindal	240
40. <i>Vision de saint Paul</i>	246

BIBLIOTHEQUE

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE AUBANEL
PLACE SAINT-PIERRE
EN AVIGNON
LE 9 SEPTEMBRE 1977

